

HAJJI BABA,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR LE TRADUCTEUR DES ROMANS

DE SIR

WALTER SCOTT.

ORNÉ DE QUATRE JOLIES GRAVURES.

TOME PREMIER.



PARIS,

HAUT-CŒUR ET GAYET JEUNE, LIBRAIRES,

RUE DAUPHINE, N° 20.

—

1824.

HAJJI BABA.

TOME PREMIER.

ROMANS NOUVEAUX
Qui se trouvent à la même Librairie.

MARIAGE (le) de Dunamore, traduit de l'anglais de Maria-Régina Roche, auteur des Enfans de l'Abbaye, etc. 4 vol. in-12, fig. 1824.	10
FORTUNE ET REVERS, ou l'Aventurier Portugais, par Gilbert, 3 vol. in-12, fig. 1824 . . .	9
ETNA (l'), ou les Campieri; suivi du Mendiant de Vaucluse; par Ch. Durand, 2 vol. in-12, figures, 1824.	
FILLE (la) DE JUSSANI, ou les Mœurs Corses; par le même. 2 vol. in-12, 1823.	5
GLORIANA ET LÉOPOLD, ou l'Empire du Préjugé, traduit de l'anglais de mistriss Yossi, par M. R***. 4 vol. in-12, 1823..	10
MADELEINE, par mistriss Opie, trad. de l'angl. par Madame Collet. 3 vol. in-12, 1822. . . .	7 50
PROTECTEURS (les) ET LES PROTÉGÉS, traduit de l'anglais de miss Edgeworth, 2e édition. 5 vol. in-12, 1824.	12 50
ENNUI (l'), ou Mémoires du comte de Glenthorm, traduit de l'anglais de miss Edgeworth, 2e édition. 3 vol. in-12, 1824. . . . . , .	7 50
COMTE (le) ADOLPHE, épisode de la guerre de Russie; par Labeaume. 2 vol. in-12, 1823. .	5

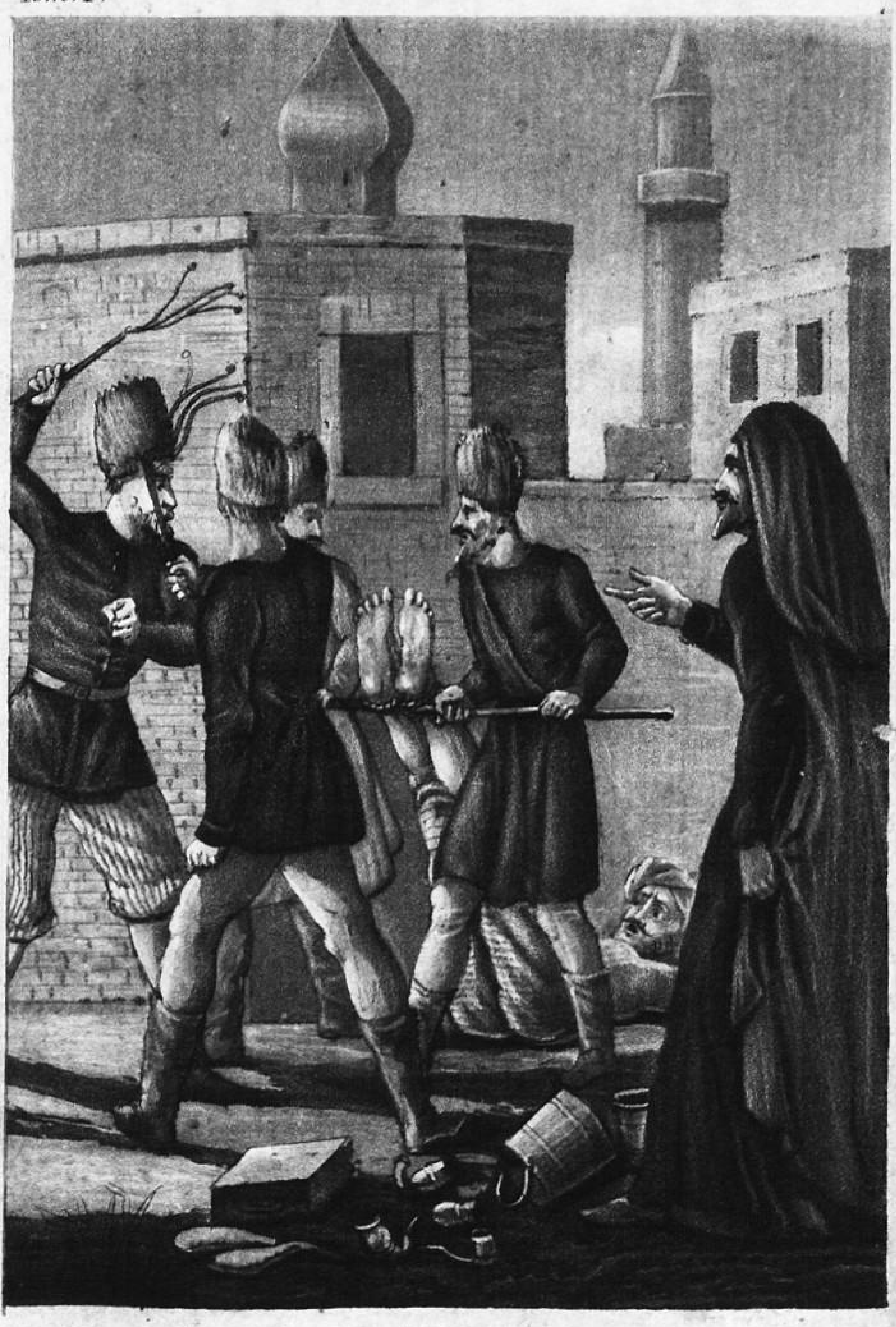
Ouvrages de M. RABAN.

MON COUSIN MATHIEU, 2 vol. in-12, fig. 1824.	5
BLAISE L'ÉVEILLÉ, 3 vol. in-12, figures, 1823.	7 50
COMTE (le) ORY, 3 vol. in-12, figures, 1824.	9
CUISINIÈRES (les), 2 vol. in-12, figures, 1823.	5

Sous presse, du même auteur.

INCRÉDULE (l'), ou les Deux Tartuffes, 2 vol. in-12, figures.	5

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,
RUE DU F. B. POISSONNIÈRE, N° 1.



Hajji Baba éprouve que la fraude ne demeure pas toujours impunie.

HAJJI BABA,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR LE TRADUCTEUR DES ROMANS

DE SIR

WALTER SCOTT.

ORNÉ DE QUATRE JOLIES GRAVURES.

TOME PREMIER.



PARIS,
HAUT-COEUR ET GAYET JEUNE, LIBRAIRES,
RUE DAUPHINE, N° 20.

—

1824.

HAJJI BABA.

ÉPITRE

POUR SERVIR D'INTRODUCTION.

Au révérend docteur FUNDGRUBEN, chapelain de l'ambassade suédoise près la Porte-Ottomane.

MONSIEUR,

Vous serez étonné de voir un homme dont vous ignorez peut-être l'existence et dont le nom s'est sans doute effacé depuis long-temps de votre souvenir, vous adresser une épître. Mais, quand je vous rappellerai certain voyageur anglais qui, il y a maintenant soixante ans, s'il m'en souvient bien, était souvent admis au plaisir de votre con-

versation, et que vous honoriez même d'une attention particulière, peut-être alors aurez-vous l'indulgence de le reconnaître, et consentirez-vous à lire avec patience cet ouvrage auquel il prend maintenant la liberté d'attacher votre nom.

A l'époque dont je vous parle, vos heures précieuses étaient employées à sonder les profondeurs de la science hiéroglyphique, et vous étiez alors presque exclusivement occupé à rassembler les fruits de ces recherches, qui bientôt sont venues étonner le monde, dans l'ouvrage lumineux qui a pour titre : *Biographie des Momies célèbres*. J'ai souvent réfléchi depuis à la dette de reconnaissance que vous m'aviez imposée, en me permettant de vous dérober tant d'instans, surtout pour vous entretenir de choses d'une importance comparativement bien chétive, lorsque votre esprit devait être tout occupé des sujets si graves et si imposans que vous avez traités avec une érudition si vaste, tant de

clarté et d'intelligence, dans l'ouvrage que je viens de citer. Je n'ai surtout jamais oublié la conversation que nous eûmes ensemble un soir que, par le plus beau clair de lune, nous étions étendus sur un sofa dans l'hôtel de Suède, les yeux fixés sur le tableau magnifique et si étendu de la ville et de la rade de Constantinople, qu'on découvre des fenêtres. Nous discutions sur le genre de vie et les mœurs du peuple extraordinaire qui habite ce pays.

Permettez-moi de transcrire ici vos propres paroles; le sujet m'intéressait à un tel point, que je me rappelle encore l'observation que vous fîtes, qu'aucun voyageur ne vous avait entièrement satisfait dans la peinture des mœurs asiatiques. « En effet, disiez-vous, ils ont, en genéral, pris à tâche, en traitant cette matière, d'employer des assertions vagues, qui ne laissent aucune image précise dans l'esprit, ou de citer des faits décousus et disjoints qui,

pour la plupart, n'ont d'autre importance que celle d'avoir rapport au voyageur lui-même. » Nous tombâmes d'accord que, de tous les livres publiés sur ce sujet, les passe-temps des nuits arabes offraient la peinture la plus vraie des mœurs des Orientaux, et cela par la meilleure de toutes les raisons, c'est que ce livre est l'ouvrage d'un de leurs compatriotes.

« Mais, disiez-vous, quoiqu'on ait habillé ces passe-temps à l'européenne, qu'on les ait purgés de leurs nombreuses répétitions et mis autant que possible au niveau de nos idées, cependant peu de personnes peuvent les entendre, à moins d'avoir vécu quelque temps dans l'Orient et d'avoir eu de fréquentes occasions de communiquer avec ses habitans. Car, ajoutâtes-vous, en ouvrant au même instant un volume de cet ouvrage, pour faire une observation au hasard sur le premier exemple qui s'offrirait, dans l'histoire des Trois Calen-

ders, je vois qu'Anima, après avoir prié le porteur qu'elle rencontre, de la suivre avec son panier, s'arrête à une porte fermée; qu'ayant frappé, un Chrétien, portant une longue barbe blanche, vient lui ouvrir. Elle lui donne quelque argent, sans dire un seul mot. Mais le Chrétien qui sait ce qu'elle veut, rentre et revient peu d'instans après, apportant une grande cruche d'excellent vin. Vous fîtes la remarque que, bien que nous qui avons habité en Turquie, sachions que, dans la plupart des villes, il est défendu de vendre du vin ouvertement; que si on en trouve, c'est chez les Chrétiens, et que la plupart le distribuent en cachette aux Mahométans; cependant cette circonstance ne s'offrirait pas immédiatement à l'esprit d'un simple lecteur européen qui peut-être s'attendrait à trouver quelqu'événement dans la suite du récit, tandis qu'il ne s'agit ici que d'un fait fort ordinaire. »

Je dis alors que peut-être si un Euro-

péen voulait donner une idée correcte des mœurs orientales, comprenant le récit des vicissitudes qui accompagnent la vie d'un Asiatique, ses opinions sur son gouvernement, sa conduite dans la vie domestique, ses espérances et ses projets de fortune, ses rivalités et ses jalousies, enfin tout ce qui se rattache aux opérations de l'esprit et du corps, le meilleur moyen serait peut-être de recueillir autant de faits et d'anecdotes sur leur manière de vivre, qu'il en faudrait pour prouver la différence des états et des rangs qui composent un corps social musulman, et d'en faire ensuite une narration liée, sur le plan du Gil-blas de Lesage, cette peinture exquise des mœurs européennes.

Vous me fîtes des objections, parce que vous regardiez presque comme impossible qu'un Européen (en supposant même qu'il eût abandonné sa foi et adopté celle mahométane, comme M. de Bonneval qui s'éleva à un rang

distingué dans le gouvernement turc, et MM. C*** et B*** dans des temps plus modernes, le premier tapchi bashi ou général d'artillerie, l'autre un des officiers du capitan-pacha) pût jamais saisir aussi-bien ces nuances légères et ces vues différentes dans les mœurs et les manières, que le ferait un véritable Asiatique. Pour appuyer votre argument, vous me faisiez observer que, ni l'éducation, ni le temps, ni le talent, ne pourraient donner à un étranger, dans aucun pays connu, une connaissance assez parfaite de la langue, pour le faire passer pour un naturel; et que, quoiqu'il fît, quelque vice d'idiôme, ou même une trop grande précision grammaticale, le trahirait. Mais, disiez-vous, si un véritable Oriental pouvait jamais parvenir à partager assez le goût des Européens pour les recherches de ce genre, pour écrire une histoire complète et détaillée de sa propre vie, en commençant par l'éducation primitive,

et continuant jusqu'à sa fin, nous aurions lieu d'espérer alors d'arriver à la connaissance désirée.

Cette conversation, mon révérend monsieur, est restée gravée dans mon esprit; car ayant beaucoup vécu dans les pays orientaux, je n'ai jamais perdu de vue la possibilité de rencontrer un naturel du pays qui eut écrit ses propres aventures, ou de former une telle intimité avec un Oriental, que je pusse l'engager à me faire le récit fidèle de sa vie, et, par ce moyen, me procurer des matériaux que mon imagination pensait avec plaisir rassembler utilement. J'ai toujours respecté plusieurs des coutumes et des mœurs des Orientaux, qui paraissent si ridicules et si repoussantes aux Européens en général, parce que je les ai toujours considérées comme des copies d'anciens originaux. En effet, qui peut trouver dégoûtante la coutume de manger avec ses doigts (comme on le fait encore aujourd'hui dans l'Orient, où

deux ou plusieurs individus mettent leurs mains dans le même plat), quand il a lu ce passage de notre histoire sacrée: « *Celui qui met la main au plat, en même temps que moi*, etc.? » Je dois avouer que toutes les fois que, dînant avec mes amis orientaux, j'exécutais cette opération très-naturelle, quoique cependant on puisse concevoir que je respecte fort l'usage des couteaux et des fourchettes, je ne pouvais m'empêcher de me regarder comme le témoignage vivant d'une ancienne coutume et de l'authenticité des récits d'où dépend notre bonheur. Toutes les fois que j'entends répéter cette exclamation si fréquente en Perse, à l'occasion des moindres tracasseries: « *Quelles cendres sont tombées sur ma tête!* » Au lieu de rien voir de ridicule dans cette expression, je ne puis m'empêcher de méditer sur la coïncidence qui me prouve d'une manière frappante la vérité d'une des expressions les plus communes de douleur, citées dans l'ancien Testament.

Les mœurs des Orientaux sont pour ainsi dire stéréotypes ; c'est une expression ingénieuse que je vous dois, monsieur, quoique je ne pense pas qu'elle soit tout-à-fait assez fortement marquée ; cependant, pour faire entendre mon idée, je dirai qu'elles sont comme les dernières épreuves d'une planche gravée, sur laquelle on distingue tout le sujet représenté, encore qu'un tirage abondant en ait effacé différentes parties.

Si je puis m'exprimer ainsi, un pittoresque, que nous ne trouvons pas dans nos contrées, entoure tellement l'être des Asiatiques, et selon moi rend tout ce qui les concerne si intéressant, qu'il crée en moi le désir de faire partager aux autres les impressions que j'éprouve. Ainsi, en examinant un beau paysage, le voyageur, qu'il soit ou non peintre, essaye, *tant bien que mal*, de le représenter : ainsi, je m'excuse de m'être hasardé à paraître devant le public, même sous le caractère d'un humble traducteur.

Sous l'empire de ces impressions, vous pouvez concevoir la plénitude de ma joie, quand, peu de temps après la conversation dont je viens de parler, étant retourné en Angleterre, j'eus le bonheur d'obtenir un emploi à la suite d'un ambassadeur que notre gouvernement était obligé d'envoyer au shah de Perse. La Perse, ce siège imaginaire de la splendeur orientale! la terre des poètes et des roses! le berceau du genre humain! cette source pure des mœurs orientales était devant moi, et j'étais ravi des occasions qui m'étaient offertes de poursuivre mon but favori. J'avais, des divers pays que j'allais visiter, une idée vague qui remplissait mon esprit de vastes pensées de voyages.

Sive per syrtes iter æstuosas,
Sive facturus per inhospitalem
Caucasum, vel quæ loca fabulosus
Lambit hydaspes.

J'etais devenu, en quelque sorte, com-

me une dame française de ma connaissance qui avait une notion si générale de l'Orient, qu'en prenant congé d'elle, elle m'engagea à faire connaissance avec une de ses amies, qui vivait, disait-elle, *quelque part dans les Indes*, et qu'à mon grand étonnement, je trouvai au Cap de Bonne-Espérance!

Je ne dirai pas que tous mes songes se réalisèrent, car la Perse est peut-être, de tous les pays du monde, celui dont on se forme une idée moins juste, tant pour ses beautés naturelles, que pour la richesse et la magnificence de ses habitans. Mais quant aux mœurs et aux manières, il me semble qu'aucun peuple asiatique ne porte autant qu'eux le cachet d'une antique origine. Je crois même avoir distingué dans leurs traits une expression vraiment originaire; et ceci me fut confirmé lorsque je fis la remarque que les nombreuses figures que l'on voit parmi les sculptures de Persépolis, aussi parfaites que si elles étaient

faites d'hier, étaient autant de portraits des Persans modernes, et plus particulièrement des naturels de la province de Fars.

Pendant la longue résidence que j'y fis, je n'ai jamais perdu le souvenir de notre conversation sur le sofa de l'hôtel de Suède ; et chaque fois que j'ajoutais à mon fonds une anecdote ou une observation capable de faire ressortir les coutumes des Orientaux, ou un croquis à ma collection, je pensais au révérend docteur Fundgruben ; et je soupirais après ce manuscrit imaginaire de quelque naturel imaginaire aussi, qui devait me donner l'histoire complète de la vie de ses concitoyens.

Je ne dirai pas, monsieur, que les années que je passai en Perse furent des années de bonheur ; ni que, pendant ce temps il me fut toujours permis d'entretenir l'illusion que je vivais au milieu des patriarches des premiers siecles du monde, ou parmi ces Persans dont

les monarques ont donné des lois à presque toute l'Asie : non, je soupirais après des mentons rasés et des habits à queues d'hirondelles; et pour dire vrai, je sentais que j'aimerais mieux faire partie de la foule du Graben à Vienne, ou de notre *Bond-Street*, que d'errer librement et solitairement au milieu des ruines des palais de Darius.

Enfin le jour de mon départ arriva : et je quittai la Perse avec des livres remplis de remarques, et des portefeuilles abondamment garnis d'esquisses originales.

Pendant le voyage, mes pensées étaient tout absorbées par des projets pour l'avenir; et peut-être, comme tout autre voyageur, nourrissais-je une espèce de conviction délicate et secrète d'avoir vu et observé des choses que personne n'avait vues et observées avant moi; et que si je venais à livrer au monde le fruit de mes observations, je produirais une sensation égale au moins à la découverte d'une nouvelle planète.

Je passai au pied du vénérable mont Ararat, et fus assez heureux pour arriver dans un moment favorable pour traverser les froides régions de l'Arménie,

Nec Armeniis in oris stat glacies iners menses per omnes

Je traversai les dangereuses frontières de la Turquie et de la Perse, sans aucun événement digne d'être cité. Mais je dois vous prier de prêter une attention indulgente à ce qui m'arriva à Tocat, car c'est à cet événement que vous devez cette lettre, et le public, les volumes qui l'accompagnent.

Ce fut à la fin d'une journée de voyage extrêmement fatigante, que moi et mon escorte, composée de deux Tartares, deux domestiques et les conducteurs des bagages, et des chevaux de poste, entrâmes dans la ville de Tocat. Notre approche fut, comme il est d'usage, annoncée par les hurlemens des *Surujees*, qui exerçaient *extraordinairement*

leurs poumons à mon service, parce qu'ils sentaient que ces cris, précurseurs du repos et du repas, ne pouvaient qu'être agréables à des voyageurs las et découragés comme nous. La lune brillait avec éclat, quand notre cavalcade faisait retentir la longue route pavée qui conduit à la ville; elle éclairait, avec une grandeur imposante, la crête des rochers à pic qui nous environnaient. En entrant à la poste, je fus immédiatement conduit dans la chambre des voyageurs, où, après m'être débarrassé de mon manteau, de mes armes, et de mes grosses bottes, et m'être mis à l'aise dans mes pantoufles et ma robe de chambre, je goûtai tranquillement la tasse de café très-fort et le chibouk qui me furent apportés aussitôt, et ensuite mon plat de riz, ma volaille coriace, et ma jatte de lait caillé.

Je me préparais à passer la nuit sur les sofas de la maison de poste, où mon lit était été étendu, quand un étranger

entra sans cérémonie dans la chambre, et s'arrêta devant moi. Je remarquai qu'il était Persan, et son costume me fit connaître qu'il était domestique. Dans tout autre moment, je me serais trouvé heureux de le voir et de l'entretenir, parce qu'ayant vécu très-long-temps en Perse, je me sentais en quelque sorte identifié avec ses habitans; et que, maintenant, dans un pays où nos deux nations étaient traitées avec le même degré de mépris, mon affection pour eux était beaucoup plus forte encore.

Je devinai qu'il avait quelque chose de triste à me dire, à la figure piteuse qu'il jugea à propos de prendre en cette occasion; et je ne me trompai point. Son maître, un certain mirza, Hajji Baba, à son retour de Constantinople, où il avait été chargé d'affaires du shah, était tombé dangereusement malade, et avait été obligé de s'arrêter à Tocat. Il s'était fixé dans le caravanserail où il avait déja passé une semaine, recevant

les soins d'un médecin d'Europe, habitant de Tocat, qui, au lieu de le guérir, l'avait au contraire amené au dernier soupir. Il avait appris mon arrivée de la Perse, et s'en était réjoui. Il me priait de venir le voir, sans perdre de temps, car il était certain que la présence d'un homme venant de son pays pourrait seule lui rendre la santé. Enfin le domestique, comme il est d'usage en ces occasions, termina son discours en disant qu'à l'exception de l'espérance qu'il mettait en Dieu et en moi, il ne comptait plus sur rien dans la vie.

Je me rappelai aussitôt quel était ce Mirza Hajjî Baba; car bien que je l'eusse perdu de vue pendant plusieurs années, je l'avais cependant beaucoup vu autrefois, et j'avais pris beaucoup d'intérêt à tout ce qui le regardait, parce qu'il avait vécu en Angleterre, où il accompagnait, en qualité de secrétaire, le premier ambassadeur que la Perse eût envoyé dans les temps modernes. Depuis, il

avait été employé de diverses manières dans le gouvernement, tantôt dans des postes élevés, tantôt occupant des emplois inférieurs, éprouvant les vicissitudes qui ne manquent pas d'accompagner la vie d'un Persan; enfin il avait été envoyé à Constantinople, comme agent du shah, résidant près la Porte.

Je n'hésitai pas un moment, tout fatigué que j'étais : j'accompagnai le domestique; et dans mon costume de voyage, jetant seulement un manteau sur mes épaules, je me hâtai vers le caravanserail.

Je trouvai le malade Mirza sur un lit étendu au milieu d'une petite chambre, entouré de plusieurs de ses domestiques; il avait plus l'air d'un cadavre que d'un corps animé. Quand j'avais fait sa connaissance, c'était un homme d'une beauté remarquable; un beau nez aquilin, une figure ovale, une physionomie expressive, et une très belle taille. Maintenant il avait passé le midi de la vie, mais ses

traits étaient encore beaux, et son œil plein de feu. Il me reconnut dès en m'apperçevant; et la joie qu'il éprouva de cette rencontre, se manifesta par l'expression extraordinaire de ses traits et les milliers d'exclamations si communes à des lèvres persanes.

« Voyez, dit-il, que ma destinée est heureuse! au moment où l'ange de la mort allait me saisir, l'ange de la vie vient et souffle une nouvelle existence dans mes narines. »

Lorsque ses premiers transports furent passés, j'essayai de lui faire expliquer la nature de son mal, et comment on l'avait traité jusqu'à présent. Sa couleur safrannée me fit assez connaître que la bile avait tout causé; et comme j'avais une grande expérience dans le traitement de sa maladie, en ayant beaucoup vu pendant mon séjour en Perse, je n'hésitai pas à relever ses espérances, en l'assurant que je pouvais le rétablir.

« Que vous dirai-je, me répondit-il?

j'ai cru d'abord que j'avais été frappé de la peste. La tête me faisait un mal violent, mes yeux s'obscurcissaient, j'éprouvais une douleur de côté et un goût désagréable dans la bouche; je m'attendais à mourir le troisième jour; mais non, ces symptômes continuent encore, et je vis. En arrivant ici, je demandai un médecin ; on me dit qu'il y en avait deux dans la ville, l'un Juif, et l'autre Franc. Je choisis le dernier; mais il est clair que ma mauvaise étoile est pour beaucoup dans le choix que j'ai fait. Je n'ai pu encore découvrir à quelle tribu des Francs il appartient : certes, ce n'est pas un Anglais. Mais il n'exista jamais dans le monde un âne plus extraordinaire, de quelque nation qu'il fût. Je commençai par lui dire que j'étais très-malade. Tout ce qu'il répondit, d'un visage sérieux, fut : « *Mashallah !* Dieu merci ! » Et quand surpris et dépité, je m'écriai : « mais j'en mourrai, monsieur! » Il répondit avec le même sérieux:

« *Inshallah!* Dieu le veuille! » Mes domestiques allaient le jeter hors de la chambre, lorsqu'ils s'aperçurent qu'il ne savait que ces deux mots de notre langue, dont il avait appris à faire une fausse application. Pensant qu'il pouvait cependant savoir quelque chose de sa profession, je pris ses médicamens; mais j'aurais pu m'épargner cette peine, car je n'ai fait qu'empirer de jour en jour. »

Ici, Mirza s'arrêta pour reprendre haleine. Je ne lui permis pas de se fatiguer plus long-temps, et, sans perdre un moment, je retournai à la poste. Je pris mon coffre à médicamens, et préparai une dose de mercure doux qui fut administrée le soir même, avec toute la solennité convenable. Ensuite j'allai me coucher.

Le lendemain matin, j'étais à son chevet; et à ma grande satisfaction, je vis que le remède avait opéré des merveilles. Les yeux du malade étaient ou

verts, le mal de tête avait cédé en grande partie, c'était enfin une toute autre personne. Je fus reçu par lui et ses domestiques, avec tous les honneurs dus au plus grand savant; ils ne pouvaient trouver de mots pour exprimer l'admiration que leur inspirait ma science profonde. Comme ils se répandaient en remercîmens, j'aperçus, en levant les yeux, une figure si étrange, que je vais prendre la liberté de la dépeindre, tant elle me sembla risible, bizarre. C'était un homme d'une taille moyenne, assez corpulent; il avait d'énormes sourcils noirs, des yeux renfoncés, une barbe de trois jours et des moustaches. Il portait la longue robe turque, depuis les épaules jusqu'en bas; des babouches jaunes, un schall autour des reins; il tenait à la main une longue canne; mais à partir des épaules, il était à l'européenne; une cravate, des cheveux arrangés en ailes de pigeon, une grosse queue en *cadogan*, et par-dessus tout cela, un vieux cha-

peau à trois cornes et à ganse : ce redoutable personnage me salua en italien. Je ne fus pas long-temps à m'apercevoir que c'était mon rival le docteur, et qu'il était tel que je me l'étais figuré, d'après la description de Mirza, c'est-à-dire, un vrai charlatan, qui peut-être avait été occupé autrefois à mélanger des drogues dans une boutique d'apothicaire, en Italie ou à Constantinople ; et qui était venu s'établir dans ce coin éloigné de l'Asie, où il pouvait médicamenter et tuer à plaisir.

Je n'hésitai pas à faire connaissance avec lui, persuadé que la vie et les aventures d'un individu de cette espèce, devaient être très-curieuses et très-amusantes. J'encourageai donc ses avances, espérant par ce moyen gagner sa confiance.

Il m'apprit bientôt qui il était et ce qu'il faisait. Il ne parut pas prendre le moindre ombrage de ce que j'avais administré des drogues à son malade, sans

l'avoir consulté. Il se nommait Ludovico Pastello, et prétendait avoir étudié à Padoue, où il avait obtenu son diplôme. Il était allé depuis peu à Constantinople dans l'intention de s'y établir; mais comme la ville regorgeait de médecins, il s'était laissé persuader d'accompagner un pacha à deux queues à Tocat: ce pacha venait d'être nommé à son gouvernement, et Pastello se trouvait être son médecin. Je soupçonnai que cette histoire était fabriquée, et j'entrepris de vérifier sa science en médecine, particulièrement sur la maladie de mon ami le mirza persan. Le galimatias qu'il me fit dans la conversation était si ridicule, et il se tourmenta tellement dans ses réponses aux questions toutes simples que je lui adressai, qu'enfin ne pouvant plus continuer, il se joignit de la meilleure grâce du monde au rire impétueux que je ne pouvais retenir. Je lui fis avouer franchement qu'il n'avait d'autre connaissance en médecine que ce qu'il avait ap-

mis au service du docteur d'une éminence de Padoue, qui lui en avait donné une légère teinture. Comme tous ses malades étaient des hérétiques et d'abominables Musulmans, il n'éprouvait aucun remords de ceux que, dans sa pratique, il avait dépêchés de ce monde. « Mais, *caro signor dottore*, lui dis-je, comment, au nom de tout ce qui est sacré, comment avez-vous fait jusqu'à présent pour ne pas vous faire briser les os? Les Turcs sont de dangereux instrumens, avec lesquels on ne joue pas impunément.

— Oh! répondit-il, avec le plus grand sang-froid, les Turcs croyent tout ce qu'on leur dit, et j'ai soin de ne pas leur donner de choses qui puissent faire mal.

— Mais vous devez avoir des drogues, et en faire usage; où sont-elles?

— J'ai des liqueurs de différentes couleurs; et tant qu'il y aura du pain et de l'eau dans le pays, je ne manquerai pas de pilules. Je fais toutes mes cures

par ce moyen, en les accompagnant des mots *Inshallah* et *Mashallah* !

— Du pain et de l'eau ! m'écriai-je, cela est étonnant !

— Signor, je poudre mes pilules avec un peu de farine pour le bas peuple, et je les couvre de feuilles d'or pour mes cliens riches, les agas et les pachas ; ils les avalent tous sans même faire une grimace. »

Je m'amusai tant des détails que me donna cet homme extraordinaire sur la vie qu'il menait et la singularité de ses aventures, que je l'invitai à dîner ; et, sans la longueur de cette lettre, j'aurais peut-être cru devoir vous faire partager mon plaisir en vous les répétant. Je le payai double, comme il le dit lui-même, en lui faisant cadeau de quelques médicamens de mon coffre. Il m'assura qu'il y avait de quoi rendre la santé à toute l'Asie-Mineure.

Je ne pouvais laisser ce pauvre Persan en de telles mains; sentant que sa vie dé-

pendait peut-être de mes soins ; je me décidai à rester à Tocat, jusqu'à ce que je l'eusse vu hors de danger.

Après lui avoir administré du mercure doux pendant trois jours, le teint d'Hajjî Baba avait presque repris sa couleur ordinaire ; et comme on pouvait dire qu'il était hors de danger, et en bon chemin de se rétablir entièrement, je parlai de continuer mon voyage. Le pauvre homme ne pouvait trouver d'expressions à sa reconnaissance ; et je vis qu'il se tourmentait fort à imaginer un présent qui fût digne d'être accepté. Enfin, au moment où j'allais prendre congé de lui, il dit à ses domestiques de nous laisser seuls, et me parla ainsi :

» Vous m'avez sauvé la vie, vous êtes mon ancien ami et mon sauveur. Que ferai-je pour vous prouver ma reconnaissance? Je possède peu de biens terrestres ; il y a long-temps que je n'ai reçu aucun salaire de mon gouvernement, et le peu d'argent que j'ai ici suf-

ſira à peine pour me conduire dans mon pays. D'ailleurs, je connais les Anglais, ils sont au-dessus de semblables considérations. Mais je possède une chose qui peut avoir quelque prix à vos yeux; je puis vous assurer au moins qu'elle en a beaucoup aux miens. Depuis que j'ai connu votre nation, j'ai remarqué combien vous étiez observateurs et avides d'instruction. Toutes les fois que j'ai voyagé avec des Anglais, j'ai vu qu'ils prenaient note de tout ce qui frappait leur attention ; et que, par ce moyen, quand ils retournaient dans leur pays, ils faisaient connaître à leurs concitoyens les régions les plus éloignées du globe. Me croirez-vous ? moi Persan, j'ai suivi leur exemple ; et durant ma résidence à Constantinople, j'ai passé mon temps à écrire une histoire détaillée de ma vie. Quoiqu'elle soit celle d'un individu très-obscur et très-ordinaire, elle est cependant tellement remplie de vicissitudes et d'aventures, que je crois qu'elle ne peut

manquer d'intéresser, si on la publie en Europe. Je vous l'offre ; et en cela je vous assure que je désire vous témoigner la confiance que je mets en votre générosité, car je ne l'aurais jamais confiée à un autre. Voulez-vous l'accepter? »

Mon cher monsieur, concevez quel fut mon bonheur en entendant ce discours. Posséder enfin l'ouvrage que depuis si long-temps vous regardiez comme un *desideratum* dans l'histoire du genre humain, et que j'avais tout-à-fait désespéré de rencontrer.

Mes yeux, j'en suis sûr, brillaient de plaisir, quand j'exprimai ma gratitude de la générosité du mirza; et plus je refusais ses offres (car je croyais d'abord devoir le faire), plus il me pressait d'accepter.

Il dit, pour m'y engager davantage, qu'il allait retourner dans son pays, incertain s'il jouirait de la faveur du shah ; et comme il avait librement exprimé sa pensée et transcrit ses observations sur l'Angleterre, il craignait, s'il était en dis-

grâce et qu'on trouvât son ouvrage sur lui, qu'il ne causât sa ruine.

Ne pouvant résister à ces instances, je consentis enfin, et devins possesseur du manuscrit. Il forme la matière de l'ouvrage suivant; et puis-je le dédier à un autre qu'à celui qui le premier m'a mis à même de l'apprécier ? Si vous voulez m'accorder la faveur de le parcourir, vous verrez que j'ai fait tous mes efforts pour l'adapter au goût des lecteurs européens, en le débarrassant des nombreuses répétitions et du ton exagéré et hyperbolique qui envahit toutes les compositions des Orientaux. Cependant vous découvrirez encore, sans doute, cette déviation à la vérité et les renversemens chronologiques qui les distinguent. Je puis dire néanmoins, relativement aux faits contenus dans cet ouvrage, qu'ayant vécu dans le pays au temps dont il est parlé, je trouve que la plupart des incidens sont fondés sur des faits, qui, bien que n'étant pas rapportés avec

ce scrupuleux respect pour la vérité que nous pourrions attendre d'un écrivain européen, suffisent cependant pour donner un aperçu de leurs mœurs. Un grand nombre paraîtront sans doute improbables à ceux qui n'ont jamais visité les lieux où ils se sont passés ; et cela est naturel, parce que, par la nature des circonstances, de tels événemens ne peuvent arriver que dans les pays orientaux.

Il doit toujours y avoir une ligne de démarcation entre les nations qui portent le chapeau et celles qui portent la barbe longue ; et elles doivent toujours réciproquement considérer les histoires l'une de l'autre comme incroyables, jusqu'à ce qu'un commerce plus étendu s'établisse entre elles. Ce qui est mœurs et vertu chez l'une, est défaut chez l'autre ; ce que les Chrétiens regardent comme abominable, les Mahométans le tiennent pour sacré. Quoique le contraste de leurs mœurs puisse être très-amusant, il est pourtant certain qu'un

Chrétien se félicitera toujours de n'être ni sujet à la règle mahométane, ni élevé dans les principes Mahométans ; tandis qu'un Musulman, regardant le reste du genre humain comme une race impure d'infidèles, continuera de tenir fermement à sa croyance, jusqu'à ce que la main de la providence chasse l'obscurité morale et intellectuelle qui couvre, quant à présent, une si vaste portion du monde asiatique.

Dans la crainte de grossir ces volumes, je me suis abstenu d'y ajouter les notes nombreuses que ma longue résidence dans la Perse m'aurait mis à même de rassembler. J'ai seulement donné les explications nécessaires à l'intelligence du récit. La même crainte m'a empêché de tirer Hajjî de son pays. Ses remarques sur l'Angleterre, pendant la résidence qu'il y a faite, et durant ses voyages, seront peut-être jugées dignes d'attention; et si on les demande, je ferai mon possible pour interpréter ses opinions.

Je dois maintenant, mon cher monsieur, prendre congé de vous, en vous exprimant mon regret que vous ayez été absent de Constantinople, à mon retour de Perse ; car, si j'avais eu alors le bonheur de vous voir, sans doute les idées précieuses que vous m'eussiez données, auraient augmenté le prix de l'ouvrage que je vous offre maintenant. Mais vous étiez bien plus agréablement occupé ; vous cherchiez un autre Oasis, dans l'aridité des déserts, cet emblême de vous même en science hiéroglyfique, vers lequel, à ce qu'on m'a dit, vous espériez avoir été conduit par des renseignemens trouvés dans les enveloppes d'une de vos intéressantes momies.

Puissent vos pas avoir été heureux ! et puissai-je vivre, pour avoir le plaisir de vous assurer de vive voix combien je vous suis, etc., monsieur, etc.

P. REGRINE PERSIE.

Londres, le 1er décembre 1823.

HAJJI BABA.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance et éducation d'Hajji Baba.

Mon père, Kerbelai Hassan, était un des barbiers les plus célèbres d'Ispahan. A dix-sept ans, il avait épousé la fille d'un chandelier, dont la boutique était voisine de la sienne ; mais cette alliance ne fut pas heureuse, car sa femme ne lui donna pas d'enfans, et en conséquence il la négligea. Sa dextérité à manier le rasoir lui avait procuré, avec une renommée considérable, tant de pratiques, surtout parmi les marchands, qu'après vingt années d'indus-

trie, il trouva qu'il pouvait ajouter une seconde femme à son harem. Il parvint à obtenir la fille d'un riche changeur, dont il avait rasé le chef pendant cette dernière période, avec tant de succès, qu'il ne fit pas grande difficulté de lui accorder son enfant. Pour se débarrasser pendant quelque temps des importunités et de la jalousie de sa première femme, et gagner aussi les bonnes grâces de son beau-père qui, quoique noté pour rogner l'argent et le faire passer pour de bon aloi, affectait d'être un saint, il entreprit le pélérinage de la tombe d'Hossein, à Kerbelah. Il emmena sa nouvelle épouse avec lui, et elle accoucha de moi sur la route. Avant ce voyage, mon père n'était connu que sous le nom d'*Hassan le barbier*; mais depuis on l'honora de l'épithète de Kerbelai; et pour plaire à ma mère qui me gâtait, je fus nommé *Hajji*, ou le pélerin, nom qui me resta toute ma vie et me procura beaucoup d'égards non mérités. En effet, ce titre

se donne rarement à d'autres qu'à ceux qui ont fait le grand pélérinage de la tombe du saint prophète, à la Mecque.

Pendant son absence, mon père avait laissé le soin de ses affaires à son premier apprentif; il les reprit à son retour avec encore plus d'activité. La réputation de zélé musulman, qu'il avait acquise par son voyage, attira à sa boutique le clergé comme les marchands. On avait résolu de m'élever dans l'état de barbier, et il est probable que je n'aurais reçu d'autre éducation que celle nécessaire pour apprendre mes prières, si je n'eusse été remarqué par un *mollah*, qui tenait une école dans la mosquée voisine, et que mon père, pour soutenir le caractère de bonté qu'il avait acquis, avait coutume de raser une fois par semaine, comme il avait la coutume de le dire, purement pour l'amour de Dieu. Le saint homme le paya de ce service, en m'apprenant à lire et à écrire. Je fis de tels progrès par ses soins, qu'au bout de

deux années, j'étais en état de déchiffrer le koran, et d'écrire d'une manière très-lisible. Hors de l'école, je gardais la boutique, où j'appris le rudiment de ma profession; et quand il y avait une presse de pratiques, on me permettait de m'essayer sur des têtes de muletiers et de conducteurs de chameaux, qui, à la vérité, payaient quelquefois cher mes premiers essais.

A seize ans, il eût été difficile de décider si j'étais plus accompli comme barbier que comme savant. Outre que je savais raser la tête, nétoyer les oreilles, et arranger la barbe, j'étais devenu fameux dans le service du bain; personne n'entendait mieux que moi les différentes manières de frotter en usage dans l'Inde, à Cachemire et en Turquie; j'avais un talent particulier pour faire craquer les jointures et résonner mes frictions.

Grâces à mon maître, j'avais assez lu de nos poëtes, pour être en état d'égayer la conversation par des citations de

Saadi, d'Hafiz, etc., faites à propos. Cet avantage, joint à une belle voix, me faisait regarder comme une société très-agréable par tous ceux dont la tête ou les membres étaient soumis à mes opérations. Enfin on pouvait dire sans vanité qu'Hajjî Baba était en vogue parmi les gens de goût et de plaisir.

La boutique de mon père était située près du caravanserail royal : c'était le plus vaste et le plus fréquenté de la ville; et la boutique d'Hassan était le rendez-vous de la plupart des étrangers aussi bien que des marchands. Assez souvent, ils lui donnaient bien au-dessus du prix ordinaire, pour l'agrément qu'ils avaient trouvé dans les reparties de son fils plein d'espérances. L'un d'eux, marchand de Bagdad, me prit en amitié, et insistait toujours pour que je l'accommodasse, de préférence même à mon père, beaucoup plus expérimenté que moi. Il me faisait parler dans la langue turque, dont j'avais acquis une légère connais-

sance, et piquait tellement ma curiosité, en décrivant les beautés des différentes villes qu'il avait vues, que j'éprouvai bientôt un vif désir de voyager. Il avait besoin de quelqu'un pour tenir ses registres; et comme je joignais à l'état de barbier celui d'écrivain, il me fit des offres si avantageuses, pour entrer à son service, que je consentis à le suivre. Je fis aussitôt part de ma détermination à mon père. Il était fâché de me perdre, et s'efforca de me persuader de ne pas quitter une profession certaine, pour un état rempli de dangers et de vicissitudes; mais voyant combien les offres du marchand étaient avantageuses, et qu'il n'était pas impossible que je devinsse marchand moi-même, il cessa peu à peu de me dissuader de partir. Enfin, il me donna sa bénédiction, qu'il accompagna d'une boîte toute neuve, garnie de rasoirs.

Le regret de ma mère, en se séparant de moi, et ses craintes pour ma sureté,

ne furent pas diminuées par la perspective de mon agrandissement futur ; elle n'augurait rien de bon d'une carrière commencée au service d'un sûni (1). Cependant, elle me donna, comme gage d'affection maternelle, un sac de biscuit cassé, accompagné d'une petite boîte d'étain remplie d'un onguent précieux, qui, disait-elle, guérissait toutes les fractures et les maladies internes. Elle me dit encore de quitter la maison la figure tournée vers la porte, pour obtenir un heureux retour d'un voyage entrepris sous des auspices si peu favorables.

---

(1) Il est inutile de rappeler au lecteur que les Musulmans sont divisés en deux sectes religieuses et ennemies ; les *Suni* et les *Shiah*. Les Turcs sont de la première, et les Persans de la seconde. Les *suni* prétendent qu'Omar, Osman et Abubekr sont les légitimes successeurs de Mahomet ; les *shiah* affirment que c'étaient des usurpateurs, et qu'Ali, son gendre, lui succéda immédiatement.

CHAPITRE II.

Hajjì Baba commence ses voyages. — Rencontre avec les Turcomans ; il est fait prisonnier.

OSMAN-Aga, mon maître, allait à Meshed. Le but de ce voyage était d'acheter des peaux d'agneaux de Bokhara, qu'il se proposait ensuite d'aller vendre à Constantinople. Figurez vous un petit homme trapu, avec une grosse tête, un nez saillant et spongieux, une barbe noire et épaisse, et vous aurez l'idée de mon compagnon de voyage. C'était un bon musulman, très-austère dans ses dévotions, et qui ne manquait jamaisd'ôter sesb as, même dans les matinées les plus froides, pour se laver les pieds, afin que

ses ablutions soient parfaites. Outre cela, il haïssait cordialement la secte d'Ali, sentiment qu'il renferma en lui-même tant qu'il fut en Perse. Sa passion dominante était l'amour du gain. Il ne se couchait jamais, sans avoir déposé son argent dans un lieu sûr. Cependant il aimait à prendre ses aises, fumait constamment, mangeait beaucoup, et buvait secrètement du vin, quoiqu'il menaçât d'une ruine éternelle ceux qui en prenaient ouvertement.

La caravane devait se réunir au printemps : nous préparâmes tout pour notre départ. Mon maître acheta une mule vigoureuse et qui allait l'amble, pour en faire sa monture ; tandis qu'on me donna un cheval, qui portait, outre mon individu, la pipe (car il avait adopté la manière de fumer des Persans), le réchaud et la bouteille de cuir, le charbon et ma garde-robe. Un esclave noir, qui faisait la cuisine pour nous, étendait les tapis, chargeait et déchargeait

les bêtes, montait une autre mule sur laquelle étaient placés les lits, les tapis et la batterie de cuisine. Une troisième, portant deux coffres qui contenaient la garde-robe de mon maître, et bien d'autres objets d'utilité, complétait notre équipage.

La veille de notre départ, le prudent Osman avait eu la précaution de coudre, dans la ouatte de son gros turban, cinquante ducats, circonstance connue seulement de lui et de moi : c'était pour lui servir en cas d'accident. Le reste de son argent qu'il destinait à ses achats, fut cousu dans de petits sacs de cuir blanc, et déposé au milieu des coffres, parmi ses effets d'habillement.

La caravane était prête à partir ; elle se composait d'à peu près cinq cents mules ou chevaux et deux cents chameaux, dont la plus grande partie étaient chargés de marchandises pour le nord de la Perse. Cette caravane était escortée par cent cinquante hommes environ;

c'étaient des marchands avec leurs domestiques, et les conducteurs de la caravane; en outre, un petit corps de pélerins allant au tombeau de l'imâm Reza à Meshed s'étant joints à nous, donnèrent à la procession un caractère de sainteté dont tout le monde se trouva heureux de tirer avantage, en considérant la haute estime que s'attirent toujours les personnes qui voyagent dans un dessein aussi noble que celui d'un pélerinage.

Dans ces sortes d'occasions, tout le monde est armé. Mon maître qui tournait la tête chaque fois qu'il entendait un coup de fusil, et pâlissait à la vue d'un sabre nu, parut avec une longue carabine pendue en bandoulière à son dos, un sabre recourbé à son côté, et une paire de pistolets à sa ceinture. Le reste de sa personne était presque caché par des boîtes à cartouches, des poires à poudre, etc. J'étais aussi armé de pied en cap; outre les mêmes armes que mon

maître, on m'honora encore d'une lourde lance. L'esclave noir portait un sabre qui n'avait que la moitié de la lame, et un fusil sans chien.

Nous sortîmes à la pointe du jour, du faubourg nord d'Ispahan, conduits par les *chaoûshes* (1) du pélerinage, qui annonçaient notre départ par de grands cris et en frappant leurs timbales. Nous fîmes bientôt connaissance avec nos compagnons de voyage, qui tous étaient armés; mais, malgré l'appareil de guerre qu'ils traînaient après eux, ils avaient tous l'air de gens fort pacifiques. La nouveauté de cette scène me ravissait; et je ne pouvais m'empêcher de faire galoper et cabrer mon cheval, au grand déplaisir de mon maître, qui, d'un

---

(1) Officiers dont l'emploi est de préparer les logemens des pélerins, fixer le prix des provisions, veiller à ce qu'elles ne manquent pas, régler les heures de marche, arranger les différens, annoncer le temps de la prière, etc.

ton aigre, me dit de faire attention que l'animal ne pourrait supporter le voyage, si je le fatiguais par mes ridicules prouesses de chevalerie. Je devins bientôt le favori de toute la bande, dont je rasai une grande partie à la fin de la journée. Quant à mon maître, je puis dire sans vanité que j'étais pour lui d'un grand secours; car après qu'il avait supporté la fatigue que lui causait sa mule, je mettais pour lui en pratique les talens que j'avais acquis, pour dissiper la roideur de ses jambes, en pétrissant tout son corps, et en le frottant avec mes mains.

Nous continuâmes notre route sans obstacles jusqu'à Téhran, où nous séjournâmes dix jours, pour faire reposer nos mules et recruter notre petite troupe. Le passage le plus dangereux de notre voyage approchait. Une tribu de Turcomans, en guerre avec le roi de Perse, infestait cette route. Ils avaient attaqué et pillé tout récemment une caravane, et emmené captifs ceux qui la compo-

saient. Telles étaient les horreurs que l'on rapportait des Turcomans, que la plupart des voyageurs, et mon maître en particulier, craignaient d'aller jusqu'à Meshed; mais ce qu'il entendait dire du prix énorme des peaux d'agneaux à Constantinople, était si attrayant, qu'il résolut, en dépit de tout, de ne pas se laisser détourner d'une perspective de gain aussi belle.

Un *chaoûsh* rassemblait depuis longtemps les pélerins à Téhran et aux environs, dans l'attente de l'arrivée de notre caravane; et aussitôt que nous parûmes, il nous annonça qu'il était prêt à nous joindre avec une troupe nombreuse. Il nous assura que nous devions recevoir ce renfort avec reconnaissance, attendu les dangers que nous allions courir. Son caractère était bien connu sur la route de Téhran à Meshed: il jouissait d'une grande réputation de courage, qu'il avait acquise pour avoir coupé la tête d'un Turcoman qu'il avait trouvé

mort un jour sur la route. Son aspect était des plus formidables. Il était grand, avait les épaules larges, une figure basanée et brûlée du soleil. Quelques poils très-durs ornaient son menton pointu, et lui servaient de barbe. Revêtu d'une cuirasse de fer, d'un casque et d'un collet de mailles battant sur ses épaules, un sabre courbé au côté, des pistolets à sa ceinture, un bouclier derrière le dos, et une longue lance à la main, il semblait défier tous les périls. Il se vantait tant de ses prouesses, et parlait des Turcomans avec un tel mépris, que mon maître se détermina à marcher sous son escorte immédiate. La caravane était prête à partir, une semaine après la fête du nouvel an. Après avoir fait nos dévotions à la grande mosquée de la congrégation, le vendredi, nous nous rendîmes au village Shahabdul-Azim, d'où tout le corps devait se mettre en marche le lendemain pour continuer le voyage.

Nous avancions à marches lentes, sur

un sol aride et desséché, où nul objet ne venait soulager la vue ou réjouir le cœur. Chaque fois que nous approchions d'un village, ou que nous rencontrions des voyageurs sur la route, nos conducteurs invoquaient Allah et le prophète par des cris aigres et perçans, et en frappant avec des courroyes sur les timbales suspendues à la selle de leurs chevaux. Notre conversation roulait presque toujours sur les Turcomans; et quoique nous nous accordassions tous à dire que ces ennemis étaient peu redoutables, nous tâchions de nous rassurer par l'espoir que rien ne pourrait s'opposer à notre nombre avec une pareille contenance. Nous répétions sans cesse : « Au nom de Dieu, il faudrait qu'ils soient bien chiens, pour penser à nous attaquer! » Chacun vantait son courage; mon maître par-dessus les autres. Ses dents claquaient de peur; mais il se vantait de tout ce qu'il ferait en cas d'attaque. A l'entendre parler, on aurait cru que toute sa vie

s'était passée à combattre et massacrer des Turcomans. Le chaoûsh qui entendait ses bravades, jaloux de passer pour le seul courageux de la bande, s'écria hautement : « On ne doit point parler des Turcomans à moins de les avoir vus; et il n'y a qu'un mangeur de lions, seul, continua-t-il en relevant sa moustache jusqu'à ses oreilles, qui puisse jamais sortir sain et sauf de leurs griffes; Saadi a bien raison de dire : « Un jeune « homme, quoiqu'il ait la vigueur du « bras, et la force d'un éléphant, brisera « de peur les cordes de ses talons, le « jour de la bataille. »

Mais la principale espérance de salut d'Osman-Aga, c'est qu'il était sectateur d'Omar; il devait par conséquent être mieux traité que les autres, en cas d'attaque. Pour qu'on n'en doutât pas, il roula une pièce de mousseline verte autour de son bonnet, et se donna comme un *émir*, ou descendant du prophète, à qui, comme le lecteur peut bien pen-

ser, il n'était pas plus allié que la mule qu'il montait.

Nous voyagions ainsi depuis plusieurs jours, lorsque le chaoûsh nous annonça, d'un ton imposant et solennel, que nous approchions de l'endroit où les Turcomans avaient coutume de se tenir pour attendre les caravanes, et nous conseilla de marcher en colonne serrée. Il nous invita à nous préparer à une résistance désespérée, en cas d'attaque. Le premier mouvement de mon maître fut d'attacher son fusil, son sabre et ses pistolets sur une de ses mules de bagage. Il se plaignit bientôt d'une douleur d'entrailles, et renonça à l'intention qu'il avait manifestée de prendre part au combat. Il s'enveloppa dans son manteau, prit l'expression d'une grande misère, se mit à réciter ses prières, répétant par intervalle le *Stafe-rallah*, ou mon Dieu, pardonnez moi ! Ainsi préparé, il se résigna à son sort. Il espérait surtout dans la protection du chaoûsh qui, parmi les raisons qu'il

donnait de son indifférence pour le danger, montrait les nombreux talismans et les charmes qu'il portait sur ses bras, et qu'il soutenait ouvertement devoir détourner la flèche d'un Turcoman.

Cet intrépide guerrier, et un ou deux des plus hardis de la caravane, marchaient en tête, à quelque distance, pour former l'avant-garde; et de temps en temps, comme pour entretenir leur courage, ils faisaient galoper leurs chevaux en brandissant leurs lances, et en les lançant en l'air devant eux.

Enfin, ce que nous craignions tant, arriva; quelques coups de fusil se firent entendre, et nos oreilles furent frappées d'acclamations sauvages et barbares. Nous nous arrêtâmes tous dans l'effroi; et, bêtes et gens, comme par un commun instinct, semblables à une volée de petits oiseaux, lorsqu'ils voient de loin un milan, nous nous serrâmes tous en un corps compact. Mais quand nous aperçûmes réellement un corps de Turco-

mans qui venait droit à nous, la scène changea aussitôt. Les uns s'enfuirent, les autres (et mon maître était de ceux-ci,) perdant toute leur énergie, cedèrent à la frayeur, et commencèrent à s'écrier : « ô Allah ! ô Imâms ! ô Mahomet le prophète ! Nous sommes perdus ! Nous mourons ! Nous sommes morts ! » Les muletiers détachèrent les fardeaux de dessus leurs bêtes et prirent la fuite. Une grêle de flèches que les ennemis décochèrent en avançant, acheva leur victoire ; et bientôt nous devînmes leur proie. Le chaoûsh qui avait déjà souffert plusieurs assauts semblables, s'enfuit dès les premiers momens ; et nous ne le vîmes plus, ni n'en entendîmes jamais parler. Les ennemis se mirent bientôt à l'ouvrage sur le butin alors épars sur le sable.

Mon maître s'était blotti entre deux ballots de marchandises pour attendre l'événement ; mais il fut découvert par un Turcoman d'une taille gigantesque et d'un aspect féroce, qui, le prenant d'a-

bord pour une partie du bagage, le retourna sur le dos, comme on aurait fait d'un cloporte. Se voyant découvert, Osman-Aga exprima toute sa terreur par les supplications les plus abjectes. Il essaya d'adoucir le Turcoman, en invoquant Omar et en maudissant Ali; mais rien ne put y faire; le barbare fut inexorable. Il ne lui prit pas son turban par considération pour sa couleur, mais il le dépouilla complètement, ne lui laissant que son caleçon et sa chemise, et se revêtit devant lui du bon manteau et des haut-de chausses de mon maître. Mes habits méritaient à peine l'attention d'un bandit; il me fut donc permis de les garder. Je conservai aussi mes rasoirs, à ma grande satisfaction.

Les Turcomans ayant complетté leur pillage, se distribuèrent les prisonniers. On nous banda les yeux et chacun de nous fut placé en croupe d'un cavalier. Après avoir ainsi voyagé toute une journée, nous passâmes la nuit dans une ca-

verne solitaire. Le lendemain, on nous permit de voir, et nous nous trouvâmes sur des routes connues seulement des Turcomans.

Après avoir traversé les défilés sauvages et déserts d'un pays montagneux, nous découvrîmes enfin une vaste plaine, dont l'étendue était telle, que son horizon semblait servir de limites au monde. Elle était couverte de tentes noires, et de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons appartenant à nos ennemis.

CHAPITRE III.

En quelles mains tombe Hajjî Baba, et le secours qu'il trouve dans ses rasoirs.

La distribution que les Turcomans avaient faite de leurs prisonniers, fut

encore assez heureuse pour qu'Osman-Aga et moi tombassions entre les mains du même maître, ce sauvage brigand dont j'ai déjà parlé : on l'appelait Aslan-Sultan, ou le Lion en chef. C'était le général d'un camp considérable, que nous atteignîmes presqu'aussitôt après être descendus des montagnes dans la plaine. Ses tentes étaient situées au bord d'un profond ravin, au bas duquel roulait un torrent qui prenait sa source dans une chaîne de montagnes voisines. De verts pâturages couverts de troupeaux, s'étendaient à l'entour, aussi loin que l'œil pouvait s'étendre. Nos autres compagnons d'infortune furent transportés dans une partie plus éloignée, et distribués parmi les différentes tribus de Turcomans qui habitent cette région.

A notre arrivée, tout le camp sortit pour nous voir. Notre vainqueur fut accueilli par de vives acclamations de joie et de bonheur, et nous par les aboyemens d'une foule d'énormes chiens

de bergers, qui, ayant bientôt découvert que nous étions des étrangers, faillirent nous dévorer. Le turban vert de mon maître lui avait procuré jusqu'alors quelque peu de respect; mais la femme du chef, ou la *Banou*, (c'est ainsi qu'on l'appelait), éprouva à la première vue, un vif désir de posséder cette coîffure. On ne lui laissa donc que la *caoúk* ouattée qui renfermait son argent. Une autre femme en eut bientôt envie, et dit qu'elle lui serait utile pour garnir une selle qui avait blessé le dos de son chameau. On l'enleva donc de dessus la tête de son propriétaire, et elle fut jetée avec d'autres effets dans un coin de la tente. Osman fit tout ce qu'il put pour garder ce dernier reste de sa fortune, mais ses efforts furent vains Il reçut à la place un vieux bonnet de peau de mouton, qui avait appartenu à quelqu'infortuné prisonnier comme nous, mort depuis peu de chagrin et de misère.

Mon maître installé dans la possession

du bonnet du défunt, fut bientôt nommé à sa place. Son emploi consistait à veiller les chameaux, quand on les envoyait paître sur les montagnes ; et comme il était gras et peu agissant, il n'y avait pas à craindre qu'il s'enfuît. Quant à moi, on ne me permit pas de quitter les tentes, et l'on m'occupa à secouer les sacs de cuir qui contenaient le lait caillé que le beurre avait laissé.

Pour célébrer le succès de l'expédition, le chef donna à dîner à tout le camp. On fit bouillir un grand chaudron de riz, et rôtir deux moutons entiers. Les hommes, proches parens de notre chef, habitans des tentes environnantes, dont la plupart avaient assisté à l'attaque de notre caravane, se réunirent dans une seule tente, et les femmes dans une autre. Après que le riz et le mouton eurent été servis aux hommes, on porta le reste aux femmes ; lorsqu'elles eurent cessé de manger, on servit les bergers ; et quand ceux-ci furent

souls, on donna les os et les plats à lécher à nous et aux chiens. Pendant que j'attendais avec anxiété qu'on nous passât notre part, ayant à peine pris de nourriture depuis que nous avions été faits prisonniers, une des femmes me fit secrètement signe du doigt; et m'ayant fait cacher derrière une tente, elle me donna une assiette de riz, avec un morceau de queue de mouton. C'était, me dit-elle, la femme du chef qui m'envoyait cela. Elle plaignit mon malheur, m'invita à prendre patience, et s'éloigna sans attendre mes remerciemens.

Les hommes passèrent la journée à fumer et à raconter leurs aventures. Les femmes chantèrent en s'accompagnant du tambourin; tandis que mon pauvre maître et moi, restés seuls, nous appesantîmes sur notre malheureuse situation. La marque de faveur que je venais de recevoir, avait enflammé mon imagination; je ne regardais plus ma position comme aussi désespérée. Mais

je cherchais vainement à ranimer le courage de mon compagnon ; il ne cessait de déplorer la rigueur de son sort. J'offrais à son esprit cette consolation de tout véritable musulman dans la douleur : *Allah kérim!* Dieu est miséricordieux. Il répondait : « Allah kérim! Allah kérim! Tout cela est bon pour vous qui n'avez rien à perdre ; mais moi, je suis ruiné à jamais. » Son plus grand chagrin semblait être d'avoir manqué le profit qu'il avait espéré faire sur les peaux d'agneaux ; et il passait tout son temps à calculer jusqu'au dernier liard, ce qu'il avait perdu en cette cette circonstance. Cependant on devait bientôt nous séparer. On l'envoya le lendemain, sur les montagnes, avec cinquante chameaux, en lui faisant cette terrible menace, que son nez et ses oreilles répondaient de la perte d'un seul ; et que s'il en mourait un, le prix en serait ajouté à la rançon qu'on espérait tirer de lui. Pour dernier témoignage de

mon affection, je le fis asseoir sur la selle d'un chameau ; et avec un peu d'eau d'une source voisine, un morceau de savon que j'avais sauvé du naufrage de nos fortunes, et mes rasoirs, je le rasai au milieu de tout le camp. Je m'aperçus bientôt que cet échantillon de mes talens et de ma profession, pourrait être du plus grand avantage pour mes espérances futures. Tout individu ayant une tête à égratigner, trouva qu'il avait besoin d'être rasé ; et ma réputation parvint bientôt aux oreilles du chef, qui m'appela et m'ordonna d'opérer sur lui sans perdre de temps. Je me mis bientôt à l'ouvrage sur une large tête, qui conservait les marques de nombreux coups de sabre, et présentait une surface aussi rude que celle des chiens de berger dont nous avons parlé. Aslan qui était peut-être habitué à se faire tailler les cheveux avec le même instrument qui servait à tondre ses moutons, et qui ne connaissait pas de plus grande volupté

que celle de se faire mutiler par quelque barbier de campagne, se crut dans le paradis, sous ma main. Il m'exprima franchement sa satisfaction, jura qu'il n'accepterait jamais aucune rançon pour moi, quelle qu'elle puisse être, et que, dès-lors, je remplirais l'office de son barbier. Je laisse deviner à l'aimable lecteur quelles furent mes sensations en ce moment. Tout en me prosternant, en baisant les genoux de mon nouveau maître, avec toutes les marques apparentes de la reconnaissance et du respect, je résolus d'user de la liberté que me procurait la confiance qui m'était accordée, pour me sauver à la première occasion.

L'habitude d'être constamment auprès du chef, me donna sur lui un grand ascendant; et quoique je fusse toujours épié avec soin, je pus dès-lors former des plans, qui me parurent d'abord praticables, pour sortir de l'abominable servitude dans laquelle j'étais plongé. Je

sentis donc moins qu'un autre la misère de ma situation.

CHAPITRE IV.

Adresse d'Hajjî Baba à retirer l'argent de son maître des mains des Turcomans, et sa résolution de le garder.

Un des premiers objets que j'eus en vue pour l'exécution de mon projet, fut de m'emparer de l'argent qui était cousu dans la doublure du turban de mon premier maître. Mais on l'avait jeté dans un coin de la tente des femmes, où je n'avais nul accès ; et il fallait beaucoup d'adresse pour y parvenir sans éveiller le soupçon. J'avais établi ma réputation de barbier dans tout le camp, et celui voisin ; et j'étais le favori des hommes.

Mais quoique j'eusse des raisons de croire que la banou de mon maître voulait devenir plus intime avec moi qu'elle ne l'avait été jusqu'à présent, cependant comme ni elle, ni aucune des autres femmes ne pouvaient m'employer dans ma profession de barbier, notre commerce s'était jusqu'à présent borné aux tendres œillades, à quelques actes de bienveillance, de sa part, et à des témoignages de gratitude, et des remercimens de la mienne. Toutefois comme les Turcomans connaissaient assez le monde civilisé pour savoir qu'en Perse les barbiers étaient aussi chirurgiens, et que, outre qu'ils rasaient et frottaient dans le bain, ils saignaient encore, arrachaient les dents et remettaient un membre cassé; la banou s'apperçut bientôt qu'elle avait besoin d'être saignée, et envoya une députation pour me demander si je pourrais lui rendre ce service. Je regardai cela comme un moyen heureux d'avoir quelques nouvelles de l'objet de

ma sollicitude, et peut-être de réussir à m'en emparer. Je répondis donc que pourvu qu'on me procurât un canif j'espérais pouvoir saigner, avec autant de dextérité que le premier de ma profession. On produisit l'instrument, et un des anciens de la tribu, qui avait des prétentions à l'astrologie, annonca qu'une conjonction de planètes, favorable à cette opération, aurait lieu le lendemain matin. Au moment indiqué, je fus introduit dans la tente des femmes, où je trouvai la banou assise à terre, sur un tapis. Elle m'attendait avec une grande impatience. Ce n'était pas une femme à exciter des sensations bien tendres dans un novice comme moi ; d'abord elle était d'une corpulence si excessive, si différente des femmes sveltes qu'on nous apprend à priser dans la Perse, que je la considérais avec dégoût. En second lieu, j'avais une telle frayeur d'Aslan-Sultan, que, si j'eusse aspiré aux faveurs de sa femme, c'eût été dans la constante ap-

préhension de perdre mes oreilles. Cependant elle m'examina avec soin, et je reçus des attentions sans nombre de la part de ses compagnes, qui, me regardant comme un être supérieur, eurent toutes besoin de se faire tâter le pouls. Tout en faisant mes préparatifs pour saigner la banou, je jetai les yeux autour de la tente dans l'espoir de découvrir le prix que je désirais tant posséder. L'idée me vint que je pourrais faire servir à mes vues l'opération pour laquelle j'étais appelé. Je voulus connaître encore une fois l'état du pouls de la malade, ce que je fis avec l'air de la plus grave méditation, et en observant qu'il y avait complication de maladies ; qu'il ne fallait pas laisser couler le sang à terre, mais le recueillir dans un vaisseau, afin que je pusse l'examiner à loisir. Cette étrange proposition de ma part excita un cri général parmi les femmes; mais la banou ne vit, dans cette déviation à la règle ordinaire, qu'une

preuve convaincante de mon talent supérieur. Il s'éleva cependant ici une nouvelle difficulté. Le mobilier assez mince d'un Turcoman n'était guère en état de supporter le sacrifice du moindre ustensile, en l'appliquant à un service qui le souillerait pour jamais. On en récapitula chaque vase, un à un ; et tous furent trouvés trop précieux pour les mettre de côté. J'étais indécis de hasarder d'aller droit à mon but, quand la banou se rappela une vieille coupe de cuir, qu'elle pria une des femmes d'aller chercher dans un coin de la tente. « Cela ne pourra jamais servir : on voit le jour à travers, lui dis-je en l'élevant vers la porte de la tente, et en lui montrant les coutures avec la pointe du canif, que je tenais dans ma main, et avec lequel je coupai en même temps une demi-douzaine de points. — Où est le bonnet de ce vieil Émir, s'écria la banou ? — Il est à moi, répondit la seconde femme ; j'en ai besoin pour doubler ma

selle. — Votre selle, répondit l'autre en fureur! il n'y a qu'un seul dieu! ne suis-je pas la banou de ce harem? je veux l'avoir. — Vous ne l'aurez pas, répondit l'autre. » A ces mots, la rumeur devint si grande, les cris si menaçans, que je craignais qu'ils ne parvinssent aux oreilles d'Aslan-Sultan, qui, très-probablement, eût terminé la dispute, en retirant tout d'un coup l'os de discorde aux parties qui se le disputaient. Mais heureusement l'astrologue intervint; et lorsqu'il eut assuré à la seconde femme que le sang de la banou retomberait sur sa tête, s'il lui arrivait rien de malheureux en cette occasion, elle consentit à abandonner tous ses droits. Je me préparai donc à saigner ma malade; mais lorsqu'elle vit le canif briller en l'air, le bonnet sous son bras, prêt à recevoir le sang, et les visages inquiets de celles qui l'entouraient, elle pâlit, et se refusa à ce que je continuasse. Craignant après tout de lâcher ma proie,

je pris un air très-sérieux, je touchai son bras et lui dis que ses refus étaient inutiles, parce que son sort était d'être saignée, et qu'elle savait, aussi bien que personne, que rien ne pouvait s'opposer à un événement décrété dès le commencement du monde. Il n'y avait point de réponse à faire à céla ; et chacun convenait qu'elle commettrait un grand péché, si elle s'opposait aux décrets de la providence. Elle tendit son bras nu, et reçut la piqûre de mon canif avec une fermeté apparente. Le sang fut recueilli, et après l'opération, j'ordonnai qu'on le portât à quelque distance du camp, et qu'il ne fût permis à personne que moi d'en approcher, parce que le bien ou le mal que la saignée pouvait faire au malade, dépendait beaucoup de ce qui arrivait au sang après qu'il était sorti du corps. J'attendis la nuit ; lorsque tout le monde fut endormi, je déchirai la doublure du bonnet ; et à ma grande joie, je trouvai les cinquante ducats,

que j'enterrai aussitôt non loin de-là. Je fis un trou pour le bonnet que je cachai aussi. Le lendemain matin, j'informai la banou qu'ayant entendu des loups hurler autour des tentes, et craignant qu'il n'arrivât quelque malheur à son sang, je l'avais enterré, caouk et tout. Ceci parut lui plaire. En récompense du service que je lui avais rendu, elle m'envoya un plat préparé de sa main. C'était un agneau rôti, farci de riz et de raisins secs, qu'elle accompagna d'un bowl de lait caillé et salé.

Je dois avouer que, lorsque je tins les cinquante ducats, le souvenir de mon pauvre maître qui menait une vie misérable dans les montagnes avec les chameaux, tandis que j'étais comparativement dans une espèce d'opulence, vint se présenter à mon esprit ; je me décidai presque à les lui rendre. Mais peu à peu je me mis à raisonner différemment avec moi-même. « Sans mon adresse, me dis-je, l'argent était perdu

à jamais : qui donc y a plus de droits que moi ? Si Osman le retrouvait maintenant, il ne lui servirait à rien dans sa nouvelle profession, et il y a cent à parier contre un qu'il lui serait repris : je fais donc mieux de le garder. D'ailleurs c'était son sort de le perdre, et le mien de le trouver. » Ici s'évanouirent tous mes scrupules, et je me regardai comme le légitime possesseur des cinquante ducats que je pensais qu'aucune loi ne pouvait m'arracher. Cependant j'essayai de faire porter à Osman la moitié de l'agneau rôti que je venais de recevoir, au moyen d'un jeune berger qui allait dans les montagnes, et qui me promit de n'en pas manger en route. Quoique je ne me fiasse pas à sa promesse, cependant après ma décision relativement aux ducats, ma conscience avait besoin de quelque calme. « Je ne puis faire moins, me disais-je, que de faire partager ma prospérité à mon compagnon d'infortune, maintenant plus malheureux que

moi. » Mais hélas! à peine le jeune berger eut-il traversé le profond ravin qui bordait le camp, que je l'aperçus portant la viande à sa bouche ; et je suis sûr que tous les os avaient été nétoyés avant même que je l'eusse perdu de vue. C'eût été temps perdu d'aller à sa poursuite, eu égard à la distance qui nous séparait déjà. Je me contentai donc de lancer sur sa tête une pierre et une malédiction ; mais ni l'une ni l'autre n'arrivèrent au but.

CHAPITRE V.

Hajjî Baba envahit sa ville natale, et devient voleur pour sa propre défense.

Il y avait à peu près un an que j'étais entre les mains des Turcomans, et j'avais

gagné l'entière confiance de mon maître. Il me consultait dans toutes ses affaires et celles de sa troupe; et comme il croyait que l'on pouvait maintenant se fier à moi, il se détermina enfin à me permettre de l'accompagner dans une excursion en Perse, pour piller le pays; permission que, dans l'espoir de trouver une bonne occasion de fuir, je l'avais souvent supplié de m'accorder. Jusque-là, il ne m'avait jamais été permis de m'éloigner du camp et des pâturages environnans; et comme j'ignorais totalement les routes à travers le grand désert salé qui nous séparait de la Perse, je savais qu'il me serait inutile de chercher à m'évader, comme tant d'autres avaient fait avant moi, qui, infailliblement, avaient péri ou étaient revenus à leurs maîtres qui les traitaient alors avec plus de rigueur qu'auparavant. Je me réjouis donc d'avoir l'occasion d'observer le pays que nous allions traverser, pensant bien que, si je ne pouvais me

sauver dans cette expédition, rien ne pourrait m'empêcher d'en essayer à mon retour. Les Turcomans font ordinairement leurs grandes excursions au printemps, parce qu'alors ils trouvent des pâturages pour leurs chevaux dans les montagnes, du blé nouveau dans les plaines, et que c'est aussi à cette époque qu'ils sont plus sûrs de rencontrer en route des caravanes à piller. Cette saison approchait. Aslan rassembla les chefs de sa tribu, les chefs des dixaines et des centaines, tous ceux instruits au pillage, et leur mit sous les yeux le projet d'une incursion dans le cœur même de la Perse. Leur but était d'aller à Ispahan même; d'entrer de nuit dans cette ville, quand tout serait tranquille, et de forcer le caravanserail où l'on savait que descendaient les plus riches marchands. Notre guide dans le grand désert de sel, devait être mon maître en personne; son expérience et ses connaissances locales était plus grandes que celles d'aucun de ses com-

pagnons, il proposa au conseil, comme personne parmi eux ne connaissait les rues et les bazars d'Ispahan, de me donner la charge de les diriger, lorsque nous serions une fois entrés dans la ville. Plusieurs s'y opposèrent en disant qu'il était imprudent de se fier à un étranger, à un homme né dans le pays même qu'ils voulaient attaquer, et qui probablement s'échapperait aussitôt qu'il pourrait le faire sans danger. Enfin, après une longue discussion, il fut convenu que je serais leur guide dans Ispahan, et que deux cavaliers se tiendraient à mes côtés, avec ordre de me tuer sur la place, dans le cas où je montrerais la moindre intention de les tromper. Ceci arrêté, les Turcomans sellèrent leurs chevaux, et l'on m'en donna un qui avait la réputation d'avoir emporté deux fois l'étendard dans leurs courses. J'étais équipé comme un Turcoman, avec un grand bonnet de peau de mouton, un habit de peau de mouton, un sabre, un arc et des

flèches, et une lourde lance de bois dont la pointe se détachait et se replaçait selon l'occasion. J'avais un sac de blé attaché derrière mon cheval, avec des cordes pour entraver l'animal, quand nous faisions une halte. Pour ma nourriture, je portais plusieurs pains et une demi-douzaine d'œufs durs, me fiant pour le reste sur le chapitre des accidens et sur ce que je savais souffrir la faim. J'avais déjà fait un assez bon apprentissage d'une vie dure, depuis ma captivité, en dormant sur la terre, avec la première pierre sous la tête. Le défaut de lit n'était donc pas pour moi une grande privation. Mes compagnons étaient tous braves et audacieux; et quant aux fatigues du corps, peut-être pouvions-nous lutter contre toutes les nations du monde.

Mon premier soin fut de déterrer mes cinquante ducats, que j'attachai très-soigneusement dans ma ceinture; et je promis à mon premier maître, dont la frayeur avait fait presque un squelette,

que si jamais j'en trouvais l'occasion, je ferais tout ce qui dépendrait de moi pour que ses parens payassent sa rançon. « Ah! dit-il, personne ne me rachètera jamais : mon fils sera bien aise de jouir de mon bien, et ma femme se trouvera heureuse de pouvoir prendre un autre mari ; il ne me reste donc plus d'espoir ! Je n'ai plus qu'une faveur à vous demander, c'est de vous informer du prix des peaux d'agneau à Constantinople. »

Ici, j'eus encore un autre combat à soutenir avec ma conscience, au sujet des ducats. Les rendrai-je ? ne serait-il pas plus avantageux, même pour mon maître, que je les gardasse ? Peut-être le succès de mon projet d'évasion dépend-il de l'argent que j'ai dans ma bourse ; et quelle chance a-t-il d'être tiré d'esclavage par un autre que par moi ? Tout bien considéré, je les laisse dans ma ceinture.

L'astrologue ayant indiqué l'heure favorable pour notre départ, nous montâmes à cheval à la nuit tombante. Notre

troupe était composée d'Aslan-Sultan, qui était nommé chef de l'expédition, et de vingt hommes, moi compris. Nos camarades étaient les gens les plus marquans des différens camps de notre voisinage, tous cavaliers plus ou moins accomplis. Ils montaient d'excellens chevaux, dont la race est si justement célèbre dans toute l'Asie. Je pensais, en nous voyant marcher au clair de la lune, armés de pied en cap, que nous avions l'air de la bande de voleurs les plus désespérés qui se soient jamais mis en marche. Quant à moi, je sentais que la nature ne m'avait jamais destiné à faire un guerrier; et quoique persuadé que j'étais capable de garder les apparences aussi bien que la plupart des hommes dans ma position (et en effet, je crois que je jouai mon rôle assez bien, pour faire croire à mon maître et aux autres, qu'ils avaient acquis en moi un Rustam); cependant je redoutais l'instant où je serais mis à l'épreuve.

Je fus surpris de la dextérité avec laquelle notre chef nous conduisait à travers les forêts épaisses qui couvrent les montagnes qui bordent les plaines de Kipchâk. Les précipices, les rocs à pic avaient certainement de quoi effrayer un jeune voyageur comme moi; mais mes compagnons les parcouraient avec la plus grande insouciance, confians dans la sûreté des pieds de leurs chevaux. Après avoir gravi les montagnes, nous entrâmes dans les plaines arides de la Perse, et l'habileté de mon maître se fit admirer davantage encore. Il connaissait chaque crête, à la seule vue, avec autant de facilité qu'un marin français expérimenté reconnaît une pointe éloignée en mer. Mais où il montra plus de sagacité encore, ce fut dans les notions qu'il tirait de la marque des pas des animaux. Il pouvait dire à quelle espèce de voyageurs les montures appartenaient, d'où venaient ces voyageurs, où ils allaient, s'ils étaient ennemis ou amis,

et quel était leur nombre probable, avec la plus grande précision.

Nous voyageâmes avec beaucoup de précaution tant que nous traversâmes les parties habitées du pays, dormant pendant le jour, et voyageant durant la nuit. Nous renouvelâmes nos provisions au dernier camp des tribus arabes que nous visitâmes, avant de gagner le grand désert salé; et lorsque nous y entrâmes, nous poussâmes nos chevaux avec toute la rapidité que nous savions que leur force pourrait supporter. Enfin, après avoir fait cent vingt parasanges, nous étions dans les environs d'Ispahan. Le moment de recueillir le fruit de nos fatigues et de mettre notre courage à l'épreuve était maintenant arrivé, et mon cœur m'abandonna tout-à-fait quand j'entendis le plan d'attaque que mes compagnons proposaient.

Leur projet était d'entrer dans la ville par une des avenues non gardées, qui m'étaient bien connues, et de marcher

droit au caravanserail, à minuit. Nous étions sûrs d'y trouver des marchands qui, à cette époque de l'année, s'y réunissent avec des sommes considérables pour faire leurs emplettes. Nous devions d'abord emporter tout l'argent que nous pourrions trouver; puis, si nous le pouvions, nous emparer chacun d'un marchand, et avant que l'alarme se fût répandue dans la ville, reprendre le chemin de notre camp. Je trouvai ce projet si hasardeux, il présentait à mon avis si peu de chances de succès, que je ne pus m'empêcher de dire qu'il était inutile d'y penser. Mais, mon maître me regardant d'un air déterminé, me dit : « Hajjî ! ouvrez les yeux; ce ne sont pas des jeux d'enfans! Je jure par la barbe du prophête que si vous ne vous comportez pas bien, je brûlerai votre père. Nous avons réussi avant; pourquoi ne réussirions-nous pas maintenant? » Il m'ordonna alors de me tenir près de lui, et plaça un autre coquin à mon côté; et

tous deux jurèrent de me traverser le corps, si j'hésitais le moins du monde. Nous nous avançâmes alors les premiers; et, connaissant Ispahan, je reconnus aisément mon chemin à travers les ruines qui l'entourent. Nous entrâmes dans les rues habitées, mais entièrement désertes à cette heure de la nuit. Lorsque nous fûmes près du lieu de l'action, nous nous arrêtâmes sous les arcades d'une maison en ruines, comme on en rencontre tant dans les quartiers les plus peuplés de la ville, et mettant pied à terre, nous attachâmes nos chevaux à la terre, au moyen de pieux et de cordes, et les laissâmes à la garde de deux de nos hommes. Par précaution, nous nous donnâmes rendez-vous dans une caverne isolée à cinq parasanges d'Ispahan, où l'on convint que nous nous retirerions, selon que les circonstances l'exigeraient. Une fois à pied, nous marchâmes sans bruit et en corps, évitant autant que possible les bazars, où je savais que les officiers

de la police étaient de garde ; et par de petites ruelles, nous arrivâmes à la porte du caravanserail. Il était situé sur une place dont je connaissais tous les coins, nommément la boutique de barbier de mon père. Je savais que la porte du caravanserail serait fermée, je fis faire halte ; et ramassant une pierre, je frappai et appelai le portier par son nom. « Ali-Mohamed, lui dis-je, ouvrez, ouvrez ! la caravane est arrivée.

« Quelle caravane ? dit-il, entre le sommeil et le réveil, et sans témoigner la moindre intention d'ouvrir.

— La caravane de Bagdad.

— De Bagdad ? et elle est arrivée hier ; vous moquez-vous de moi, à ma barbe ?

Me voyant pris, je fus obligé d'user d'un autre expédient et de me nommer.

— Et mais oui, c'est une caravane avec Hajjî Baba Kerbelai Hassan, le fils du barbier, qui était parti avec Osman-Aga, marchand de Bagdad. Je viens en ap-

porter la nouvelle, et j'attends ma récompense.

— Quoi! Hajjî? dit le portier, celui qui me rasait si bien la tête? sa place est vacante depuis long-temps; soyez le bien venu. »

Sur quoi, il commença à dévérouiller les lourdes portes de l'entrée du porche, lesquelles, en criant sur leurs gonds, laissèrent voir un petit vieillard en caleçon, tenant à la main une lampe, qui répandait assez de clarté pour nous faire voir que la place était pleine de marchands et de leurs effets.

Un des gens de notre bande se saisit aussitôt de lui : nous entrâmes tous, et nous nous mîmes à l'ouvrage. Experts dans ces sortes d'attaques, mes camarades savaient, à ne s'y point tromper, où il fallait piller, et ils se rendirent bientôt maîtres de tout l'or et l'argent qu'ils purent trouver. Mais leur premier soin fut de s'emparer de deux ou trois des plus riches marchands, dont la rançon pourrait être

encore une nouvelle source de richesses. Avant que l'alarme se répandît, ils en avaient pris trois qui dormaient sur des lits magnifiques, couverts de schalls de la plus grande beauté; ils espéraient qu'ils seraient de bonne prise. Ils leur lièrent les pieds et les mains, selon leur usage; et les faisant sortir de force, ils les placèrent sur les meilleurs chevaux derrière leurs cavaliers. Ceux-ci quittèrent aussitôt le théâtre de l'action, pour aller attendre leurs camarades au lieu du rendez-vous.

Je connaissais le caravanserail et les chambres qu'occupaient les plus riches marchands; je savais où l'on trouverait de l'argent, et j'entrai dans une chambre, aussi doucement qu'il me fut possible: c'était la même que mon maître avait occupée; et saisissant la petite boîte dans laquelle les marchands mettaient ordinairement leurs fonds, je partis avec. Je trouvai, à ma joie, qu'elle renfermait un sac très-lourd, que je fourrai dans

mon sein et que j'emportai avec moi quoique l'obscurité m'empêchât de m'assurer quel métal il contenait.

Nous avions presque terminé notre opération, et la ville entière était en alarmes. Presque tous les gens du caravanserail, tels que les domestiques, les valets d'écuries, les muletiers s'étaient refugiés sur les toits. Les habitans voisins entrèrent alors en foule, ne sachant pas exactement ce qu'il y avait à faire. Alors vint le magistrat de police et ses officiers, qui se réfugièrent aussi sous les toits du caravanserail, et ne firent qu'accroître la rumeur par leurs cris : « Frappez, prenez, tenez ! » sans rien faire pour chasser l'ennemi. On tira quelques coups au hazard ; mais à la faveur de l'obscurité et de la confusion générale, nous parvinmes à nous tirer d'affaire sans aucun accident sérieux. Je dois avouer que, pendant la bagarre, je fus souvent tenté de quitter la bande désespérée à laquelle j'appartenais, et de me

cacher dans quelque coin jusqu'à ce qu'ils fussent partis. Mais je me dis à moi-même : « Si je réussis à m'échapper, mon costume me découvrira encore ; et avant que je puisse expliquer qui je suis, je serai, je n'en doute pas, sacrifié à la fureur populaire dont j'ai déjà plus d'une fois vu les effets. La boutique de mon père était devant moi. Je me rappelais les jours heureux que j'avais passés dans ce même caravanserail ; et je délibérais avec moi-même, sur ce que je ferais, quand je me sentis saisir brusquement par le bras ; et la première chose que j'aperçus en tournant la tête, fut la figure courroucée d'Aslan-Sultan, qui me menaça de me tirer sur la place, si je ne me rendais digne de la confiance qu'il avait placée en moi. Pour lui montrer mes prouesses, je m'élançai sur un paysan qui s'était approché de nous, et le renversant par terre, je m'écriai que, s'il ne se résignait pas à se laisser faire prisonnier et à me suivre, j'allais le

tuer. Il commença les lamentations ordinaires.

« Pour l'amour de l'iman Hossein, par l'âme de votre père, par la barbe d'Omar, je vous conjure de me laisser! » Et aussitôt je reconnus une voix qui ne pouvait appartenir qu'à mon père. A la lumière d'une lanterne, je vis ses traits si bien connus. Il était évident qu'ayant entendu le tumulte, il avait quitté son lit pour mettre à couvert ce qu'il avait dans sa boutique, c'est-à-dire, un peu plus d'une demi-douzaine de torchons, une boîte de razoirs, du savon et un tapis. Aussitôt que je le reconnus, je lâchai sa barbe que je tenais avec force; et grâce au respect que tous les Persans ont l'habitude d'avoir pour leurs parens, j'allais lui baiser les mains et rester debout devant lui; mais ma vie était en danger, si je paraissais hésiter; je continuai donc de lutter avec lui, et pour montrer que j'y allais de bonne foi, feignant de le frapper rudement, j'admi-

nistrai des coups à un bât de mule qui était près de nous. J'entendis mon père murmurer tout bas : « Ah ! si Hajjî était ici, il ne souffrirait pas qu'on me traitât de cette manière ! » Ces paroles firent un tel effet sur moi, que je le lâchai aussitôt, et m'écriai en turc, aux Turcomans qui nous environnaient : « Il ne vaut rien pour nous ; ce n'est qu'un barbier. » Puis, sans plus de cérémonie, je quittai le lieu de l'action, j'enfourchai mon cheval, et battis en retraite, au grand galop, en traversant la ville.

CHAPITRE VI.

Concernant les trois prisonniers faits par les Turcomans, et le butin pris dans le casavanserail.

Lorsque nous eûmes atteint le lieu du rendez-vous, nous mîmes pied à

terre et fîmes halte, pour laisser souffler nos chevaux et nous remettre de nos fatigues de la nuit. Un des individus de la bande avait pensé à voler un agneau en nous retirant ; on le mit bientôt en état d'être rôti ; il fut coupé en petits morceaux, que l'on mit au bout de plusieurs baguettes, et que l'on plaça devant un feu alimenté par tout le menu bois que nous pûmes trouver, mêlé aux entrailles de l'animal. Nous le mangeâmes ensuite avec voracité.

Après le repas, nous nous occupâmes de nous assurer de la valeur de nos prisonniers. L'un était un grand homme maigre, âgé d'à peu près cinquante-cinq ans ; son œil était vif, ses joues creusées et fièvreuses ; il avait la barbe rase et portait un pantalon de soie, et un schall servant de veste. Le second était un petit homme tout rond, de moyen âge, à la face rubiconde ; il avait une veste verte boutonnant sur la poitrine, et tout l'air d'un magistrat. Le troi-

sième était robuste et velu; son aspect était grossier, ses membres vigoureux et bien musclés: on l'avait lié plus fortement que les autres, à cause de la résistance qu'il avait faite.

Après avoir fini notre repas et distribué les restes aux prisonniers, nous les appelâmes devant nous et les questionnâmes sur leur profession et leur état dans le monde. L'homme grand et sec, sur l'opulence apparente duquel les Turcomans fondaient leur principal espoir, fut interrogé le premier; et comme j'étais le seul de la bande qui sût la langue persanne, je servis d'interprète.

« — Qui êtes-vous, et qu'êtes-vous? dit Aslan Sultan.

— « Moi! dit le prisonnier, d'un » ton très-humble, je vous prie de croire, pour le bien de votre service, que je ne suis rien. Je suis un homme pauvre.

— Que faites-vous?

— Je suis poëte, à votre service : que pourrais-je faire de plus ?

— Un poëte! s'écria un des plus grossiers de la bande ; à quoi cela est-il bon ?

— A rien, répondit Aslan-Sultan en colère; il ne vaudra pas dix *tomauns*(1). Les poètes sont toujours pauvres, et vivent de ce qu'ils peuvent attraper aux autres. Qui voudrait racheter un poëte? Mais si vous êtes si pauvre, dit Aslan-Sultan, comment vous êtes-vous donc procuré ces riches habits ?

— C'est une partie d'un vêtement d'honneur qui m'a été donné récemment par le prince de Shiraz, pour quelques vers que j'ai faits à sa louange.

Alors, on lui ôta ses vêtemens, on lui donna un manteau de peau de mouton en retour, et on le fit mettre à l'écart pour l'instant.

---

(1) Le tomaun est la principale monnaie de Perse, et vaut à peu-près 14 sols.

Le petit homme vint ensuite.

—Qui êtes-vous, dit le chef : quelle est votre profession ?

— Je suis un pauvre cadi, répondit l'autre.

— Comment donc étiez-vous couché dans un si beau lit, si vous êtes pauvre? dit Aslan-Sultan. Père de chien, si vous mentez, nous vous couperons la tête. Avouez que vous êtes riche! tous les cadis le sont : ils vivent en se vendant au dernier enchérisseur.

— Je suis le cadi de Galadonn, à votre service, dit le prisonnier. J'étais envoyé à Ispahan par le gouverneur, pour convenir de la redevance d'un village que j'occupe.

— Où est l'argent de votre redevance ? dit Aslan.

— Je venais dire que je n'avais point d'argent à donner, parce que les sauterelles avaient détruit toute ma dernière moisson et qu'on avait manqué d'eau.

Après tout, combien vaut cet homme? dit un des Turcomans.

— Il vaut un bon prix, répondit le chef, si c'est un bon cadi, car alors les paysans désireront qu'il revienne; sinon il ne vaut pas un *dînar*. Il faut le garder: peut-être vaut-il mieux qu'un marchand. Mais voyons combien pourra nous rapporter cet autre.

Alors on amena le troisième prisonnier, et Aslan-Sultan le questionna de la manière accoutumée.

— Qui êtes-vous?

— Je suis un *Ferash*, (étendeur de tapis), dit-il d'un ton très-sec.

— Un *Ferash*! s'écria toute la troupe, un ferash! il ment! Comment dormiez-vous donc dans un bon lit? demanda l'un d'eux.

— Ce n'était pas le mien, répondit-il, c'était celui de mon maître.

— Il ment! il ment! crièrent ensemble les voleurs, c'est un marchand; vous êtes un marchand, avouez-le, ou

nous allons vous faire mourir sur l'heure.

Vainement il affirma qu'il n'était qu'un étendeur de tapis, personne ne le crût; et il reçut tant de coups de différens côtés, qu'il fut enfin obligé de crier qu'il était marchand.

Mais moi, qui jugeais, d'après l'apparence de l'homme, qu'il ne pouvait être marchand, mais qu'il avait déclaré la vérité, j'assurai à mes compagnons qu'ils avaient fait une mauvaise prise, et leur conseillai de le laisser aller. Mais aussitôt je fus assailli à mon tour par mille malédictions; et l'on me dit que si je voulais prendre le parti de mes compatriotes, je partagerais leur sort et redeviendrais esclave. Je fus donc obligé de me taire et de laisser faire ces coquins.

Leur spéculation sur les hommes volés ayant été si malheureuse, ils n'étaient pas très-contens de leur excursion, et les opinions étaient partagées

sur la question de savoir ce qu'on ferait de ces indignes prisonniers. Les uns voulaient qu'on gardât le cadi et qu'on tuât le poète et le ferash ; les autres voulaient garder le cadi pour le faire rançonner, et faire le ferash esclave ; mais tous semblaient d'avis qu'on tuât le poète.

Je ne pouvais m'empêcher d'éprouver une grande compassion pour cet homme, dont la tournure et les manières annonçaient en effet un homme d'importance, quoiqu'il eût dit qu'il était pauvre ; et voyant qu'on allait agir rigoureusement contre lui, je m'écriai : « Quelle folie allez-vous faire ? tuer le poète ! eh ce serait pis que de tuer la poule aux œufs d'or ! Ne savez-vous pas que les poètes sont quelquefois très-riches, et qu'ils peuvent, quand ils veulent, devenir riches à chaque instant, car ils portent leur richesse dans leur tête ? N'avez-vous jamais entendu parler de ce roi qui donna à je ne sais quel

poète célèbre, un miscal (1) d'or pour chaque stance qu'il composait? Ne dit-on pas la même chose du shah actuel? Et qui sait? votre prisonnier est peut-être le poète lauréat du roi lui-même!

— Est-ce vrai, dit un des bandits? Alors, qu'il nous fasse de suite des stances; et si elles ne rapportent pas un miscal chacune, il mourra.

— Allons! allons! crièrent-ils au poète, charmés d'une aussi brillante perspective de gain; si tu n'en fais pas, nous te couperons la langue.

Enfin, on convint qu'on garderait les trois prisonniers, et qu'aussitôt qu'on aurait partagé le butin, nous nous remettrions en route pour Kipchâk.

Aslan nous réunit alors; et chacun fut obligé de produire ce qu'il avait volé. Les uns apportèrent des sacs d'argent,

(1) Vingt-quatre grains font un miscal.

les autres de l'or ; l'un d'eux, croyant avoir fait une bonne prise, apporta un grand sac de monnaie de cuivre que, dans la nuit, il avait prise pour de l'argent. Tous ses camarades se moquèrent de lui. Ils ne s'étaient pas bornés à l'argent seulement ; et l'on étendit devant nous des têtes de pipes en or, des bassins d'argent, des pelisses en fourrure, des schalls, et une infinité d'autres choses. Lorsqu'on vint à mon tour, je mis en évidence le plus gros sac de tomauns qu'on eût encore produit : ce qui me valut les applaudissemens de toute la compagnie.

— C'est bien, c'est bien, Hajjî, me dirent-ils ; il est devenu bon Turcoman : nous n'aurions pas mieux fait nous-mêmes.

Mon maître en particulier ne tarissait pas dans ses éloges. « Hajjî, mon fils, me disait-il, par mon âme, par la tête de mon père, je jure que vous avez agi bravement ; et je vous donnerai une

de mes esclaves pour femme, et vous vivrez avec nous. Vous aurez une tente à vous, avec vingt moutons. Nous ferons une noce, et je donnerai à dîner à tout le camp.

Ces mots retentirent affreusement à mon oreille, et ne firent que me fortifier dans la résolution de fuir à la première occasion. Cependant, je suivais attentivement la distribution du butin qui allait se faire, espérant y être compris pour une part considérable. A ma grande mortification, ils ne me donnèrent pas un seul *dînar;* en vain je m'écriai, en vain je suppliai ; tout ce que je pus entendre fut que, si je disais un mot de plus, on me couperait la gorge. Je fus donc obligé de me consoler avec mes cinquante ducats, tandis que mes compagnons se disputaient autour de leur butin. Enfin, la querelle devint générale et aurait fini par une effusion de sang, si une pensée n'avait frappé l'un des combattans qui s'écria : « Pourquoi nous disputer ? n'avons-

» nous pas ici un cadi ? il décidera entre
» nous. »

Le pauvre cadi fut aussitôt placé au milieu d'eux, et obligé de régler le partage des objets dont une partie lui appartenait effectivement, sans même avoir le denier pour cent qui lui était dû comme juge.

CHAPITRE VII.

Hajjî Baba donne des preuves de sensibilité. — Histoire du poète Asker.

Nous effectuâmes notre retraite par la même route que nous étions venus, mais non avec la même vitesse, à cause de nos prisonniers, qui allaient tantôt à pied et tantôt à cheval.

La physionomie du poète m'avait in-

téressé à la première vue. Étant moi-même un demi-savant, ma vanité fut peut-être flattée de l'idée de devenir le protecteur d'un homme de lettres malheureux. Sans paraître lui témoigner aucune préférence, je parvins à être désigné pour le surveiller, à condition que je l'obligerais à faire des vers. En parlant ensemble dans notre propre langue, nous pouvions communiquer l'un avec l'autre avec la plus grande liberté, sans craindre d'être entendus. Je lui fis connaître ma situation, et lui fis part de l'intention que j'avais de fuir, en l'assurant que je ferais tout ce que je pourrais pour lui être utile. Il parut ravi d'entendre des paroles bienveillantes, lorsqu'il n'attendait que des mauvais traitemens ; et lorsque j'eus ainsi gagné sa confiance, il ne fit point scrupule de me parler librement de lui et de ses intérêts. J'appris (ce que je soupçonnais déjà) que c'était un homme d'importance : car c'était le poète de la cour, jouissant du titre de

Melek al shoherah, ou prince des poètes. Il allait de Shiraz à Tehran, ou le shah l'envoyait pour affaires, et était arrivé à Ispahan, le jour même qu'il était tombé dans nos mains. Pour tromper l'ennui de la route à travers le désert de sel, après lui avoir raconté mes aventures, je le priai de me dire les siennes, ce qu'il fit de la manière suivante :

« Je suis né dans la ville de Kerman, et mon nom est Asker. Mon père avait été pendant long-temps gouverneur de cette ville, durant le règne de l'eunuque Aga-Mohamed-Shah : et quoique les intrigues qu'on fit mouvoir contre lui pour le priver de son gouvernement, fussent bien perfides ; cependant il était tellement respecté que ses ennemis ne purent l'emporter entièrement contre lui. Il fut souvent exposé à perdre les yeux, mais son adresse le préserva ; et il eut enfin le bonheur de mourir paisiblement dans son lit, sous le règne du shah actuel. Il me fut permis de jouir

des biens qu'il avait laissés, et qui s'élevaient à-peu-près à dix mille tomauns. Je m'étais fait remarquer, dans ma jeunesse, par le soin que j'apportais à mes études; et avant que j'eusse atteint l'âge de seize ans, j'étais déjà célèbre par mes écrits. Je savais Hafiz par cœur tout entier; et j'avais acquis une telle facilité à faire des vers, qu'on pouvait presque dire que je parlais en rimes. Il n'est point de sujet que je n'essayasse de traiter. J'écrivis sur les amours de Mejnoun et Leilah. Sans jamais avoir entendu chanter le rossignol, je lui fis conter ses amours à la rose; et partout où j'allai, je ne manquai pas de produire ma poésie et mes chants dans toutes les assemblées. A cette époque, le roi était en guerre avec Sadik-Khan, prétendant au trône. Une bataille eut lieu; sa majesté commandait en personne : les rébelles furent défaits. Je chantai aussitôt les louanges du roi. En décrivant le combat, je fis paraître Rustam, notre héros fabuleux,

dans un nuage au-dessus du champ de bataille. En voyant le roi, il s'écrie dans la rage du désespoir : « Je suis heureux de me trouver ici plutôt qu'en bas, car assurément je n'échapperais pas à ses coups. » J'exerçai aussi mon esprit, et on me loua beaucoup pour avoir dit que Sadik-Khan et ses troupes ne devaient pas se plaindre après tout, parce que, quoiqu'ils eussent été vaincus, le roi dans sa magnanimité avait exalté leurs têtes jusqu'aux cieux. En cela, je faisais allusion à une colonne que sa majesté avait fait élever, avec les têtes des vaincus. Ces mots heureux furent rapportés au shah, et il lui plut de me conférer le plus grand honneur qu'un poète puisse recevoir. Il me fit remplir la bouche de monnaie d'or, en présence de toute la cour, à la grande audience. Cette circonstance causa mon avancement, et je fus nommé pour suivre la cour, et pour faire des vers sur toutes les occasions. Pour montrer mon zèle, je représentai

au roi que, comme dans l'ancien temps, notre grand Ferdousi avait écrit son *Shah Nameh*, ou histoire des rois, il lui convenait à lui, qui était plus grand qu'aucun monarque que la Perse eût jamais eu, d'avoir un poète qui célébrât son règne ; et je demandai la permission d'écrire un *shahin shah nameh*, ou histoire du roi des rois ; et il plut à sa majesté de donner à ce travail son gracieux consentement. Un de mes ennemis à la cour était le grand trésorier, qui, sans aucune raison valable, voulait m'imposer une amende de douze mille tomauns, ce que le roi ne voulut pas permettre, disant que j'étais le premier poète du siècle. Il advint un jour que, dans une grande assemblée, on se mit à discuter la libéralité de Mahmoud-Shah-Ghaznevi, à l'égard de Ferdousi, à qui il avait donné un miscal d'or pour chacune des stances du shah nameh. Curieux que le roi connût mon opinion, je m'écriai : « La libéralité de sa majesté est égale

à celle de Mahmoud-Shah : que dis-je, égale ? plus grande même ; parce que celle de Mahmoud-Shah s'exerçait envers le plus célèbre des poètes de la Perse, et qu'ici elle a pour objet le chétif individu que vous voyez maintenant devant vous.

« Toute la compagnie était inquiète de savoir quand et comment j'avais été comblé des largesses du prince. « En premier lieu, dis-je, quand mon père mourut, il laissa une propriété de dix mille tomauns ; le roi me permit d'en hériter ; il aurait pu me la prendre : voilà donc dix mille tomauns. Le grand trésorier voulait me faire payer une amende de douze mille tomauns ; le roi ne voulut pas le permettre : voilà donc douze mille tomauns. Le reste comprend tout ce qui m'a fait subsister depuis que je suis au service du shah, et la somme est complète. Alors je m'en pris à mes exclamations de Vive le roi ! Puisse son ombre ne jamais diminuer ! Puisse-t-il vaincre

tous ses ennemis ! » Tout ce que j'avais dit fut exactement rapporté à sa majesté : et quelques jours après, je fus investi d'un costume d'honneur composé d'un habit de brocard, d'un schall pour servir de veste, d'un autre pour la tête, et d'un manteau de brocard garni de fourrures. Je fus honoré encore du titre de prince des poètes, en vertu d'un firman royal, que, selon la coutume, je portai pendant trois jours consécutifs dans mon bonnet, recevant les félicitations de mes amis, et me sentant beaucoup plus grand qu'auparavant. Je fis un poème qui répondait au double but de satisfaire ma vengeance des mauvais traitemens que j'avais reçus du grand trésorier, et de me concilier ses bonnes grâces ; car il avait une double intelligence : et dans son ignorance, il prit pour des louanges ce qui n'était en effet qu'une satire. Comme il pensait que les mots redondans, dont mon poème abondait, et qu'il n'entenpait pas, parce qu'ils étaient pour la

plupart arabes, devaient exprimer des éloges, il ne soupçonna seulement pas que ces expressions renfermassent les injures les plus grossières. En effet, j'avais tellement combiné le sens de mes mots, qu'il eût été difficile de l'entendre sans que je l'expliquasse. Mais ce n'était pas seulement dans la poésie que j'excellais; j'avais beaucoup de goût pour les mécaniques, et plusieurs de mes inventions étaient admirées à la cour. Je fis une roue pour prouver le mouvement perpétuel; et il n'y aurait que peu de chose à faire pour qu'elle tournât éternellement. J'ai fait différentes sortes de papier de couleur; j'ai inventé un nouvel encrier; et j'allais faire de la toile, quand je fus arrêté par sa majesté, qui me dit: « Asker, tenez-vous en à votre poésie: toutes les fois que j'ai besoin de toile, mes marchands m'en apportent de l'Europe. » Je suivis son conseil; car à l'approche de la fête du nouvel an, comme il est d'habitude que chaque

serviteur fasse un présent, j'écrivis quelque chose de si heureux sur un cure-dent que j'offris au shah, dans une jolie boîte, que les premiers seigneurs de la cour reçurent ordre de me baiser sur la bouche pour mes peines, en audience publique. Je comparais les dents de sa majesté à des perles, et le cure-dent au pêcheur de perles; ses gencives à un banc de corail auprès duquel on les trouve fréquemment, et la longue barbe et les moustaches qui entouraient sa bouche aux ondulations de l'Océan. Je reçus les complimens de tous ceux qui étaient présens sur la fécondité de mon imagination : on m'assura que Ferdousi n'était qu'un âne auprès de moi. Par ces moyens, je jouissais d'une grande faveur auprès du shah; et sa majesté voulant me procurer l'occasion d'acquérir des richesses aussi-bien que des honneurs, me désigna pour porter le costume d'honneur qu'il avait coutume d'envoyer chaque année à son fils,

le prince de la province de Fars. On m'accueillit à Shiraz avec les plus grandes distinctions ; et je reçus des présens pour des sommes considérables, qui, ajoutées à ce que j'avais prélevé dans les villages sur la route, me firent un bon avoir. L'événement de la nuit dernière m'a privé de tout : on m'a tout volé, et vous me voyez le plus pauvre et le plus malheureux des hommes. Si vous ne parvenez à faciliter ma fuite, je crains bien de mourir prisonnier. Peut-être le roi serait-il bien aise de me voir sortir d'esclavage, mais il ne donnerait pas deux liards pour ma rançon. Le grand trésorier n'est pas mon ami ; et depuis que j'ai dit au grand-visir qu'avec toute sa sagesse il ne savait pas monter une montre, et qu'il savait encore bien moins comment elle était faite, je crains bien qu'il ne se soucie guère de ma perte. Les barbares m'ont pris l'argent qui aurait pu servir à payer ma rançon, et je ne sais où me procurer

une somme semblable. Mon sort était de tomber dans ce malheur ; par conséquent, je ne dois pas me plaindre : mais permettez-moi, puisque vous êtes musulman comme moi, que vous haïssez Omar, et que vous aimez Ali, permettez-moi de vous supplier de me secourir dans ma détresse. »

CHAPITRE VIII.

Hajji Baba s'échappe des mains des Turcomans. Le proverbe « On tombe souvent de la poële à frire dans le feu » se trouve justifié.

AUSSITÔT que le poète eut terminé son récit, je lui promis de faire tout ce qui dépendrait de moi pour le servir ; mais je lui recommandai, quant à présent, de prendre patience, n'ayant pas encore rêvé aux moyens de me procurer

ma propre liberté, et prévoyant de grandes difficultés pour le sauver en même temps que moi. Il était impossible d'échapper à la surveillance de nos maîtres, tant que nous serions en plein désert: leurs chevaux étaient aussi bons que le mien, et ils connaissaient le pays beaucoup mieux que moi; c'eût été une folie que de l'entreprendre. Il ne nous restait donc qu'à guéter la plus légère circonstance opportune qui nous serait offerte, pour exécuter notre projet.

Nous avions atteint les limites du désert de sel, et nous allions traverser la grande route qui mène de Tehran à Meshed, à peu près à vingt parasanges à l'est de Damgan, quand Aslan-Sultan fit halte, et proposa à la troupe de rester cachée pendant un jour dans les terrains mouvans qui bordent la route, dans l'espoir que la fortune jeterait sur notre passage quelque caravane qu'il serait facile de piller. Le lendemain, à la pointe

du jour, un espion qui avait été mis en faction sur une montagne voisine, vint tout haletant nous rapporter qu'il voyait des nuages de poussière s'élever dans la direction de Damgan et s'approcher de nous, sur la route qui conduisait à Meshed.

Toute la troupe fut bientôt en alerte. Les Turcomans laissèrent leurs prisonniers, pieds et mains liés, à l'endroit où ils s'étaient arrêtés, dans l'intention de revenir les prendre aussitôt qu'ils auraient détroussé la caravane; et nous partîmes avec beaucoup de précaution, bien équipés et disposés au massacre et au pillage.

Aslan marchait en tête, afin de reconnaître; et m'appelant à lui, il dit: « Maintenant, Hajjî, voici l'occasion de vous distinguer. Vous m'accompagnerez et vous observerez les précautions dont je me sers, avant de montrer tout notre corps; ce qu'il est peut-être nécessaire que vous sachiez, afin de vous mettre

en état de conduire vous-même une entreprise, si l'occasion s'en présente. Je vous prends avec moi, pour le cas où je serais obligé de me servir d'interprète; car, assez fréquemment dans ces caravanes, il n'y a pas une personne qui entende notre langue. Nous approcherons tant que nous pourrons, peut-être aurons-nous un pour-parler avec le conducteur; si nous ne pouvons nous entendre, nous tomberons sur eux avec notre troupe. »

A mesure que les voyageurs approchaient, je m'apperçus qu'Aslan-Sultan prenait de l'inquiétude. « Ce n'est point une caravane, je le crains bien, dit-il; ils marchent en colonne trop serrée : d'ailleurs je n'entends point de sonnettes; la poussière est trop grande sur un point. Je vois des lames! c'est une innombrable calvacade. Cinq chevaux de main! ce n'est pas là du gibier pour nous. »

En effet, à mesure qu'ils appro-

chaient, il était facile de découvrir que ce n'était point une caravane, mais quelque grand personnage, le gouverneur d'une province au moins, qui voyageait suivi d'une nombreuse escorte de cavaliers et de valets, et dans toute la pompe et l'éclat ordinaire en ces occasions.

Mon cœur bondit en les voyant, car c'était une bonne occasion de me sauver. Si je pouvais approcher assez pour être fait prisonnier, sans exciter les soupçons de mon maître, je me trouvais en sûreté; et quoique je pusse être d'abord bien maltraité, cependant je me fiais à mon éloquence pour faire croire à mon histoire. En conséquence, je dis à Aslan : « Approchons; » et sans attendre sa permission, je poussai mon cheval en avant. Aslan me suivit dans l'intention de m'arrêter ; mais nous n'eûmes pas plutôt passé la petite élévation derrière laquelle nous nous étions cachés, que nous nous trouvâmes exposés

à la vue des voyageurs, à peine éloignés d'une portée de fusil. Aussitôt que nous fûmes découverts, six ou sept de leurs meilleurs cavaliers se détachèrent du reste du corps, et coururent sur nous de toute la vîtesse de leurs chevaux. Nous nous retournâmes pour fuir. Autant Aslan pressait son cheval, autant je retenais le mien ; et par cette manœuvre, je fus bientôt atteint et pris. Etre renversé de dessus mon cheval, volé de mes cinquante ducats, de mes rasoirs et de tous mes autres effets, fut l'affaire de quelques secondes ; et quoique j'assurasse mes nouveaux propriétaires que je n'avais pas l'intention de les quitter, ils n'en persistèrent pas moins à me lier les bras derrière le dos, avec mon propre schall, qu'ils m'arrachèrent à cet effet. Ainsi garotté, et recevant des coups de temps en temps, parce que je ne marchais pas assez vîte, je fus traîné devant leur chef, qui avait fait halte,

et que nous trouvâmes entouré de ses serviteurs.

Aux attentions qu'on lui prodiguait, et aux profondes inclinations qu'on faisait devant lui, je m'imaginai que ce devait être un personnage royal ; et j'appris bientôt que je ne m'étais pas trompé. On me donna plusieurs coups sur la tête pour m'apprendre qu'il fallait me prosterner devant un *Shahzadeh* ou prince. On fit un grand cercle ; il ordonna qu'on me détachât ; et aussitôt que je me sentis libre, d'un seul bond je me débarrassai de ceux qui m'entouraient ; et saisissant le pan du manteau du prince, qui était à cheval, je m'écriai : *Penah be Shahzadeh !* protection du prince ! Un des gardes s'élança au devant de moi, pour punir mon audace ; mais le prince ne voulut pas permettre qu'on enfreignît une coutume sacrée, et me promit sa protection. Il ordonna à ses gens de ne pas me molester, et

à moi de lui raconter comment je m'étais trouvé placé dans la situation où j'étais.

Je tombai à genoux; et baisant la terre, je racontai mon histoire le plus brièvement possible. Pour corroborer tout ce que j'avais dit, j'ajoutai que s'il voulait ordonner à ses cavaliers d'attaquer le parti des Turcomans qui étaient encore près de nous, ils pourraient délivrer le poète du roi, avec deux autres Persans, qui étaient prisonniers entre leurs mains, et qui confirmeraient tout ce que je venais de dire.

Je n'eus pas plutôt achevé, que les cavaliers qui avaient poursuivi Aslan-Sultan revinrent avec l'air effrayé, jurant par Ali et par la tête du roi, qu'un corps immense de Turcomans, fort de mille hommes au moins, marchait sur nous, et que le prince devait se préparer à combattre. Vainement je leur affirmai qu'ils n'étaient que vingt, personne ne voulut me croire; je fus traité comme

un espion et un menteur ; et tous dirent que si les Turcomans les attaquaient, ils me mettraient à mort sur-le-champ. Alors, on se mit en marche, d'un bon pas, regardant de tous côtés si on appercevait l'ennemi ; toutes les physionomies trahissaient cette crainte, que le seul nom de Turcoman excite dans toute la Perse.

On m'avait pris mon cheval, et on me permit de monter sur une mule de bagage, où j'eus le temps de réfléchir sur ma misérable destinée et mon triste avenir. Sans un seul *dinar* dans ma poche, sans amis, je ne voyais devant moi que la misère et la faim. Je n'étais pas encore devenu assez bon musulman pour profiter des consolations de la prédestinée, et je gémissais hautement sur la folie qui causait la misère où j'étais réduit. Le tendre patriotisme qui dominait toute mon âme, quand j'étais esclave des Turcomans, m'abandonna entièrement, et je maudis à haute voix ma patrie.

— Vous dites que vous êtes musul-

mans, disais-je à ceux qui m'entouraient! Vous n'avez pas-même les sentimens d'un chien. Que dis-je, un chien? vous êtes pis que des chiens de chrétiens. Les Turcomans sont des hommes, comparés à vous. »

Et quand je vis que ce langage ne faisait que me rendre la risée de mes auditeurs, j'essayai le pouvoir de la prière. « Pour l'amour de l'Imân Hossein, pour l'amour du prophète, par les âmes de vos enfans, pourquoi traitez-vous un étranger de cette manière? Ne suis-je pas musulman comme vous? Qu'ai-je fait que je doive dévorer avec douleur? J'ai cherché un refuge parmi vous comme ami, et vous me repoussez comme ennemi. »

Tout cela ne me valut aucune consolation. Il n'y eut qu'un vieux muletier, nommé Ali-Katir, qui venant d'allumer sa pipe d'eau, me la donna en disant: « Mon fils, toutes les choses de ce monde, sont dans la main de Dieu. » — Puis me

montrant la mule sur laquelle j'étais, il ajouta : « Si Dieu avait fait cet animal blanc, Ali-Katir pourrait-il le rendre noir ? Un jour il se nourrit de blé, le lendemain il ne broute que des épines. Pouvons-nous lutter contre le sort ? Fume ta pipe et sois heureux maintenant; remercie Dieu qu'il ne t'arrive pas pire. Hafiz disait : Considérez comme gain, chaque moment de plaisir dont vous jouissez : qui peut répondre de l'issue d'un événement ? »

Ce discours du muletier me calma un peu ; et comme il s'aperçut que j'étais versé dans Hafiz, autant que lui, et que je paraissais assez disposé à recevoir ses consolations, il me traita avec beaucoup de bienveillance, et me fit partager ses repas pendant le reste du voyage. Il m'apprit que le prince entre les mains duquel j'étais tombé, était le cinquième fils du shah, qui venait tout récemment d'être promu au gouvernement de la province de Khorassan, et qu'il était maintenant

en route pour Meshed, siége de son autorité. Son escorte était plus nombreuse qu'il n'est d'usage en semblables occasions, à cause de l'état offensif que présentait la frontière turcomane; et on disait qu'il avait des instructions positives pour poursuivre vigoureusement ce peuple, dont il devait envoyer à Téhran le plus de têtes possible, pour qu'on les empilât devant la porte du palais du shah; et vous pouvez vous regarder comme très-heureux, ajouta le muletier, qu'on n'ait pas détaché la vôtre de vos épaules. Si vous eussiez été blond, avec de petits yeux, et sans beaucoup de barbe, au lieu d'être brun, comme vous l'êtes, vous auriez certainement été mis à mort, et votre tête salée aurait passé pour celle d'un Turcoman.

Lorsque nous arrivâmes le soir à l'endroit où nous devions nous reposer (c'était un caravanserail isolé et presque en ruines, situé sur les bords du désert), je résolus de chercher à me faire adme-

tre devant le prince et de tâcher qu'on me rendît mes cinquante ducats, mon cheval et mes armes, que je ne me fis point scrupule de réclamer comme m'appartenant, nonobstant une certaine petite voix intérieure qui me disait qu'un autre y avait peut-être tout autant de droits que moi. J'épiai donc l'occasion de m'offrir au prince, juste avant la prière du soir. Il était assis sur un tapis que l'on avait étendu sur la terrasse du caravanserail, et appuyé sur des coussins. Avant que ses officiers eussent eu le temps de me frapper pour m'écarter, je m'écriai : *Arzi darum*, j'ai une supplique à faire. Sur quoi il m'ordonna d'approcher, et me demanda ce que je voulais. Je me plaignis du traitement que j'avais reçu de ceux de ses gens qui m'avaient pris d'abord, et de ce qu'ils m'avaient volé mes cinquante ducats; je le priai aussi de me faire rendre mon cheval et mes armes. Il s'informa à ceux qui l'entouraient, quels étaient

les hommes dont je me plaignais; et lorsqu'on lui eut dit leurs noms, ils les envoya chercher par son premier piqueur de tentes, qui les lui amena. Aussitôt qu'ils parurent (car ils étaient deux), je reconnus les agresseurs, et j'affirmai au prince que c'était bien eux qui m'avaient volé.

— « Fils de chiens, leur dit-il, où est l'argent que vous avez volé à cet homme ? »

— « Nous n'avons rien pris, répondirent-ils aussitôt. »

— « Nous le verrons bientôt, reprit le prince. Appelez les *ferash*, dit-il à l'un de ses officiers, et qu'on frappe ces drôles sous la plante des pieds jusqu'à ce qu'ils rendent les cinquante ducats. »

On les saisit aussitôt, et quand leurs pieds furent en l'air, étroitement serrés dans le ceps et qu'ils eurent reçu quelques coups, ils avouèrent qu'ils avaient pris l'argent et le rendirent. On le porta de suite au prince qui le compta avec un

grand sérieux, et le mettant sous les coussins sur lesquels il était couché, il renvoya les coupables et leur dit à haute voix : « Allez, on n'a plus besoin de vous. » J'étais resté la bouche ouverte, espérant qu'on allait me rendre mon argent, lorsque le maître des cérémonies me prit par les épaules et me poussa dehors. Je m'écriai : « Et mon argent, où est-il ? »

— « Que dit-il, demanda le prince ? Donnez-lui le soulier, s'il parle encore. » Alors, le maître des cérémonies, ôtant sa pantoufle verte à talon, me frappa sur la bouche avec le fer, en disant : « Osez-vous parler ainsi au fils du roi ? Allez en paix, et ouvrez les yeux, ou on vous coupera les oreilles. » Et de cette manière je fus traîné avec violence hors de la présence du prince.

Je revins dans le plus grand désespoir, auprès de mon muletier, qui ne parut pas du tout surpris de ce qui était arrivé. Il me dit : « Que pouviez - vous

attendre de plus? Après tout, n'est-ce pas un prince? Quand lui, ou tout autre homme puissant s'empare d'une chose, pensez-vous que ce soit pour la rendre jamais? Vous pourriez aussi bien exiger qu'une mule vous rendit une bouchée d'herbe fraîche, quand une fois elle la tient dans sa bouche, qu'un prince vous rendît l'argent qu'il tient une fois dans ses mains. »

CHAPITRE IX.

Hajjî Baba, dans sa détresse, devient *saka* ou porteur d'eau.

Nous arrivâmes à Meshed comme nous le devions, et le prince fit son entrée solennelle au milieu du bruit de la parade et de la confusion qui accompagnent ces

sortes de cérémonies. Je me trouvai seul, dans une ville étrangère, éloigné de mes amis, sans la moindre créature à qui je pusse demander des secours, sans même avoir une paire de rasoirs pour me consoler. Récapitulant tout mon avoir, je vis qu'il consistait en cinq tomauns que j'étais parvenu à soustraire du sac que j'avais volé dans le caravanserail, et que j'avais mis dans la doublure de mon bonnet ; un habit de laine brune, une jacquette de peau de mouton, une chemise, un pantalon et une grosse paire de bottes. J'avais vécu aux dépens du muletier, tant qu'il avait joui de la ration de vivres, qu'il recevait chaque jour pendant qu'il avait été attaché à la suite du prince ; mais maintenant que lui et ses mules étaient remerciés, je ne pouvais pas espérer qu'il continuât de me nourrir. Je pensais à reprendre mon ancienne profession ; mais, qui aurait voulu confier sa gorge à un homme qui avait la réputation d'espion des Turcomans ?

D'ailleurs, quoique je pusse acheter des rasoirs, mes moyens ne suffisaient pas pour prendre une boutique, et j'étais décidé à ne pas travailler à la journée.

Mon ami le muletier, qui connaissait les vues et les moyens de Meshed, me recommandait vivement de me faire *saka* ou porteur d'eau. « Vous êtes jeune et fort, disait-il; vous avez une bonne voix, et vous engagerez les gens à boire par un cri harmonieux. Vous avez d'ailleurs un grand talent pour causer et mentir, et pour rire à la barbe des gens. Le nombre des pélerins qui viennent à Meshed pour y faire leurs dévotions à la tombe de l'Imân est très-grand ; et la charité étant un des principaux instrumens dont ils se servent pour gagner le salut de leurs âmes, ils donnent généreusement à ceux qui leur promettent une meilleure récompense. Vous pouvez vendre chaque coup au nom et pour l'amour de l'Imân Hossein; car il est, vous le savez, le saint favori de tous les

sectateurs d'Ali. Offrez toujours gratis ; mais soyez bien sûr de tenir l'argent dans votre main avant de rien verser ; et lorsque votre chaland aura bu, dites avec une grande emphase : « Puisse votre » breuvage vous être propice! Puisse le » saint Imân vous prendre sous sa pro- » tection! Puissiez-vous ne jamais souffrir » la soif du bienheureux Hossein! » et tant d'autres discours semblables, que vous devrez chanter si haut que tout le monde vous entende. Enfin vous pourrez dire tout ce que vous voudrez aux dévots qui viennent de plusieurs centaines de parasanges, pour dire leurs prières, car il vous croiront. J'ai moi-même été saka à Meshed, et je connais le métier. Il m'a mis en état d'acheter une couple de mules, et de devenir l'homme que ous voyez. »

Je suivis l'avis de mon ami. J'employai mon argent à acheter un seau en cuir armé d'un robinet de cuivre, que je portai sur mon dos, avec une tasse bril-

lante. Après l'avoir rempli d'eau et l'avoir laissé imbiber pendant quelque temps pour chasser la mauvaise odeur du cuir, je sortis pour me rendre droit à la tombe, où je commençai aussitôt mon commerce. Le cri que j'adoptai fut: « A l'eau! à l'eau! au nom de l'Imân Hossein, à l'eau! » Je chantai cela de toute la force de mes poumons; et comme j'avais étudié sous la tutelle du muletier, deux jours d'avance, j'étais sûr de m'en acquitter aussi bien que les plus anciens du métier. Aussitôt que je parus, j'attirai l'attention des autres sakas, qui semblaient mettre en doute si j'avais le droit d'exercer la même profession qu'eux. Lorsque je me montrai au réservoir pour y puiser de l'eau, ils me cherchèrent querelle, et l'un d'eux s'efforça de me pousser dedans, mais ils me trouvèrent décidé. Ma résolution étant appuyée par des membres forts et agiles, ils s'en tinrent aux injures; et comme j'avais pour moi la langue, je fus

bientôt le maître, et finis par leur imposer silence. La nature, en effet, semblait m'avoir destiné au métier de saka. Je vantais l'eau que je venais de puiser dans un réservoir dégoûtant, comme sortie d'une source creusée par Ali en personne, égale à celle du puits sacré de *Zem Zem*, et provenant du fleuve qui coule dans le paradis. Il est inconcevable combien on la goûtait, et ce que je reçus d'argent pour la donner gratis. J'étais toujours aux aguets, pour découvrir quand une nouvelle troupe de pélerins arriverait ; et avant même qu'ils fussent descendus de leurs mules, tout couverts de la poussière de la route, et heureux d'avoir échappé aux Turcomans, je leur offrais, au nom du prophète, un breuvage rafraîchissant, en leur rappelant que, puisque c'était le premier acte de dévotion qu'ils remplissaient en arrivant à Meshed, par reconnaissance envers la providence qui les avait fait arriver heureusement, ils de-

vaient me récompenser avec générosité; et il était rare qu'on ne suivît pas mes conseils.

La commémoration de la mort d'Hossein, si religieusement célébrée par toute la Perse, approchait; et je résolus de me mettre en état de paraître sous l'habit du porteur d'eau, qui, le dernier jour de la fête que l'on considère comme le plus sacré, joue un rôle si grand dans la tragédie. Cette prouesse devait avoir lieu en public devant le prince, sur la grande place de la ville; et j'espérais retirer une grande réputation et beaucoup d'argent du tour de force que je me proposais de faire. Il consistait à porter un immense seau d'eau sur mon dos, en faisant tous les mouvemens nécessaires. J'avais un rival qui avait rempli cette tâche à la fête précédente; mais comme le seau que je devais avoir, contenait beaucoup plus d'eau qu'il n'en aurait pu porter, mes droits à la faveur du public n'étaient pas douteux. Cependant

on me conseilla de me tenir sur mes gardes, parce qu'il était d'un caractère jaloux, et qu'il ne perdrait pas l'occasion de me faire affront, s'il le pouvait. Lorsque le jour arriva, le prince étant assis dans une salle, située au-dessus de la porte de son palais, et toute la population de la ville assemblée pour être témoin des cérémonies religieuses, je parus nu jusqu'à la ceinture, le corps ruisselant de sang, et marchant lentement sous le poids de mon seau immense. Parvenu à la fenêtre où le prince était assis, j'attirai son attention par de grandes acclamations pour son bonheur et sa prospérité. Il me jeta une pièce d'or, et m'exprima qu'il était satisfait de la manière dont j'avais joué mon rôle. Dans mon ivresse, j'engageai plusieurs petits garçons qui se tenaient exprès tout près de moi, à s'entasser dessus mon fardeau; ce qu'ils firent au grand étonnement de la foule, qui m'encourageait par ses cris et ses applaudissemens. J'appelais encore

un enfant, quand mon rival qui n'attendait que ce moment, s'élança sur moi, et monta lui-même par-dessus tous les autres, espérant sans doute m'écraser; mais réunissant toutes mes forces, j'emportai mon fardeau au milieu des cris enthousiastes d'une multitude ébahie. Quoique, dans la chaleur du moment, je n'eusse éprouvé aucune douleur, quand je fus déchargé, je sentis que mon dos était cruellement écorché, et qu'il me serait désormais impossible de continuer le métier de saka. Je vendis donc mon seau et mes autres ustensiles; et avec l'argent que j'avais gagné en vendant de l'eau, je me trouvai riche en comparaison de l'état déplorable dans lequel j'étais à mon arrivée à Meshed. Mon ami le muletier était parti, quelque temps avant la fête, avec une caravane qui faisait route pour Téhran, et je me trouvais privé de ses conseils. J'aurais pu demander justice pour la blessure que m'avait faite

mon rival, et le traîner devant le cadi; mais je savais que, dans la loi mahométane, on n'impose pas de dommage pour une égratignure. Si j'avais eu quelque puissant protecteur qui poursuivît l'affaire pour moi, peut-être aurais-je pu obtenir une réparation; mais une misérable créature comme moi, inconnu et sans ami, n'aurait rien gagné, et peut-être aurais-je couru la chance de perdre le peu d'argent que j'avais.

CHAPITRE X.

Hajjî se fait marchand de fumée ambulant.

Je tins conseil avec moi-même sur ce que je ferais pour vivre à l'avenir. Plusieurs chemins m'étaient ouverts dans la vie. Le métier de mendiant était excel-

lent à Meshed ; et à en juger par mon succès comme porteur d'eau, j'aurais dû être bientôt à la tête de la profession. J'aurais pu me faire *lûti* (1), et avoir un ours ; mais il fallait une espèce d'apprentissage pour apprendre les tours de l'un et savoir apprivoiser l'autre : j'abandonnai donc ce projet. J'aurais pu encore suivre ma profession, et prendre une boutique ; mais je ne pouvais supporter l'idée de m'établir, et surtout dans une ville aussi éloignée de mon pays natal. Enfin, je suivis la pente de mes inclinations ; et comme j'aimais beaucoup à fumer, je me décidai à me faire marchand de fumée ambulant. En conséquence, j'achetai des pipes de différente dimension, un baquet de bois qui en contenait les têtes et que j'attachai à ma ceinture, un pot

(1) Les *lûtis* sont des bouffons privilégiés, qui s'adonnent à élever des singes, des ours et autres animaux.

de fer pour y mettre du feu (je le tenais à la main), une paire de pincettes, une cruche de cuivre pour l'eau, suspendue derrière mon dos par un crochet, et quelques sacs allongés pour mon tabac. Tous ces objets étaient pendus après mon corps ; et quand je fus tout à fait équipé, on aurait pu dire que je ressemblais à un porc-épic avec toutes ses pointes dressées. J'avais du tabac de plusieurs sortes, tabac de Shiraz, de Suze et de Damas. Il est vrai que je ne me faisais pas le scrupule de le donner pur ; car avec une très-petite quantité de véritables feuilles du pays, je parvenais à faire de grandes provisions à l'aide de différentes drogues. J'avais un grand tact pour découvrir, parmi mes pratiques, le véritable connaisseur ; et je lui donnais mon tabac presque pur. Tous mes profits dépendaient en effet de ma perspicacité. Aux personnes d'un rang médiocre, je donnais du mélange à demi ; à la classe inférieure, aux trois-

quarts, et aux dernières classes, je ne donnais presque point de tabac. Toutes les fois que je croyais apercevoir un visage engrimacé, je mettais toute mon adresse à vanter l'excellence de ma marchandise. Je montrais des échantillons du bon; je m'étendais sur sa qualité supérieure et donnais l'histoire du jardinier même qui l'avait planté, m'engageant à indiquer la partie de son terrein où il était venu.

Je devins célèbre dans Meshed, pour l'excellence de mes pipes. Ma principale pratique était un derviche si grand connaisseur, que je n'osais jamais lui donner que du tabac pur; et quoique je ne gagnasse pas beaucoup sur lui, surtout parce qu'il n'était pas très-exact dans ses paiemens, cependant sa conversation était si agréable, et il me recommandait un si grand nombre de ses amis, que je cultivai ses bonnes grâces autant qu'il me fut possible.

Le derviche Sefer (c'était son nom)

était un homme d'un aspect singulier. Il avait un gros nez aquilin, des yeux noirs et perçans, une barbe épaisse, et de grands cheveux noirs comme le jais, qui tombaient sur ses épaules. Son bonnet pointu était brodé, par tout, de sentences du Koran et de saintes invocations : la peau d'un daim rouge était attachée négligemment sur son dos, le poil en dehors; il tenait d'une main une longue baguette d'acier, qu'il portait ordinairement sur son épaule; et de l'autre une callebasse, suspendue par trois chaînes, et qu'il tendait chaque fois qu'il daignait demander l'aumône aux passans. Il avait à sa ceinture de grosses agraffes en agate, desquelles pendait une énorme quantité de chapelets à gros grains de bois. Il y avait quelque chose de si bizarre dans la manière dont il s'agitait dans les rues et dans les bazars, tant de douceur dans ses paroles et dans ses actions, qu'il inspirait un certain respect à tous ceux qui le voyaient.

J'appris dans la suite que tout cela n'était que de l'affectation, pour se conformer au caractère qu'il avait adopté; car lorsqu'il fumait mes pipes, s'il arrivait qu'il fût seul avec moi, c'était l'être le plus naturel et le moins réservé. Notre connaissance devint bientôt une intimité; et il m'introduisit enfin à la connaissance de deux derviches comme lui, avec qui il vivait presque exclusivement. Ils m'engagèrent à les fréquenter. Il est vrai que cette intimité ne convenait guère à mes vues, comme marchand de tabac; car ils consumaient à eux seuls plus de mon bon tabac, que tout le reste de mes pratiques ensemble; mais leur société était si agréable, que je ne pouvais résister à la tentation.

Un soir que nous avions fumé plus que de coutume, le derviche Sefer me dit: « Hajjî-Baba, un homme comme vous n'est pas fait pour passer sa vie à vendre de la fumée. Pourquoi ne deviendriez-vous pas derviche comme

nous? Nous ne faisons pas plus de cas de la barbe d'un homme que de la boue ; et quoique notre existence soit précaire, cependant elle est très-variée et très-oisive. Nous regardons le genre humain comme notre gibier ; nous vivons sur sa faiblesse et sa crédulité. D'après ce que j'ai vu de vous, je pense que vous feriez honneur à notre profession, et qu'avec le temps, vous deviendriez aussi célèbre que le fameux sheikh Saadi lui-même. »

Les deux autres applaudirent à ce discours et me pressèrent d'entrer dans leur profession ; je n'en étais pas indigne, mais j'alléguai mon défaut de connaissances. « Comment voulez-vous, leur dis-je, qu'un homme aussi ignorant et aussi peu expérimenté que moi, puisse acquérir tout d'un coup la science nécessaire à un derviche ? Je sais lire et écrire, il est vrai ; j'ai lu le Koran et sais presque Hafiz et Saadi par cœur. En outre, j'ai lu une grande partie du Shah Nameh de Ferdousi ; mais passé cela, je

ne sais absolument rien. — Ah! mon ami, dit le derviche Sefer, vous connaissez bien peu les derviches, et encore moins le genre humain. Il ne faut pas une grande science pour faire un derviche : l'assurance est la première qualité. Avec la cinquantième partie des connaissances dont vous venez de parler, et une portion ordinaire d'effronterie, je vous promets que, non-seulement vous disposerez de la bourse, mais encore de la vie de vos auditeurs. Je suis devenu prophète par impudence; par impudence j'ai fait des miracles, par impudence j'ai rendu un mort à la vie, par impudence, enfin je mène une vie fort aisée, et je suis craint et respecté de ceux qui, comme vous, ignorent ce que sont les derviches. Si je voulais m'en donner la peine, et courir les mêmes risques que Mahomet, je pourrais devenir aujourd'hui un tout aussi grand prophète que lui. Il me serait facile de couper la lune en deux avec mon doigt,

comme il l'a fait, pourvu que j'aie gagné, préalablement, la confiance de mes auditeurs; et l'impudence ferait cela, et bien d'autres choses encore, si elle était exercée à propos. » Lorsque le derviche Sefer eut fini de parler, ses compagnons applaudirent; et ils me racontèrent tant d'anecdotes curieuses et de tours de force qu'ils avaient faits, que je désirai beaucoup connaître davantage ces hommes extraordinaires. Ils me promirent de me conter chacun son histoire dans notre première entrevue, et me recommandèrent beaucoup de diriger mes pensées vers une vie plus honorable et plus pleine de jouissances, que celle d'un marchand de fumée falsifiée, d'un vagabond.

CHAPITRE XI.

Histoire du derviche Sefer, et de deux autres derviches.

Nous nous trouvâmes réunis de nouveau, à quelques jours de là, chacun avec une pipe à la main. Nous nous assîmes, le dos appuyé contre la muraille, dans une chambre dont les fenêtres donnaient sur un petit carré planté de fleurs; et le derviche Sefer, comme le chef reconnu de notre société, commença son histoire dans les termes suivans :

« Je suis fils du Lûti Bashi, ou premier bouffon du prince de Shiraz, et d'une célèbre courtisanne, nommé *Taous* ou le Paon : je vous laisse à imaginer quelle éducation je reçus avec de tels parens. Les principaux compagnons de mon enfance furent les singes et les ours appar-

tenant à mon père et à ses amis ; et c'est peut être aux tours nombreux dans lesquels on les instruisait, et à la facilité avec laquelle ils apprenaient, que je suis redevable du talent de mime, qui m'a été si utile dans ma vie. A quinze ans, j'étais un lûti accompli ; je mangeais du feu, lançais de l'eau, et faisais toutes sortes de tours de passe-passe. J'aurais probablement continué de prospérer dans cette profession, si la fille du général de l'artillerie à chameaux du prince, n'était devenue amoureuse de moi, en me voyant danser sur la corde tendue en présence de la cour, à la fête du nouvel an. Un jeune conducteur de chameaux, sous les ordres du général, avait une sœur qui servait dans son harem. Il était mon intime ami, et sa sœur lui apprit l'effet que ma vue avait produit sur sa maîtresse. J'allai aussitôt trouver un mirza ou écrivain, qui demeurait sous un petit hangar dans un coin du bazar, et le priai de m'écrire un billet doux, avec autant d'encre rouge qu'il serait possi-

ble, et dans le style le plus ampoulé qu'il pourrait tirer de son imagination. Rien ne pouvait être plus efficace que cette composition ; car, dès les premiers mots, elle faisait savoir à ma maîtresse que j'étais mort, et que le feu de ses yeux en était la cause, que ses yeux avaient rôti mon cœur. Nonobstant cette assertion, je hasardai de dire à la fin, que, comme je ne l'avais jamais vue, j'espérais qu'elle trouverait les moyens de m'accorder un moment d'entretien. Dans la joie de mon cœur, en prenant cette lettre, je dis à l'écrivain, en grande confidence, quelle femme était ma maîtresse ; et il ne fut pas plutôt maître de mon secret, que, dans l'espoir d'être récompensé largement de sa peine, il alla aussitôt instruire le général de ce qui se passait. Le fils d'un *luti bashi* oser jeter les yeux sur la fille de *Zambúrckchi - Bashi* ; c'était un crime impardonnable ; et comme celui-ci avait beaucoup d'influence à la cour, il obtint l'ordre de me faire sortir à l'instant de

Shiraz. Mon père ne voulait pas encourir le déplaisir du prince; et ma célébrité croissante lui faisant craindre que je ne devinsse bientôt son rival dans sa profession, il pressa mon départ plutôt qu'il ne le retarda. Le matin du jour où j'allais quitter Shiraz, pendant que je faisais mes adieux à mes amis les singes, les ours et autres animaux sous son obéissance, il me dit : « Sefer, mon fils; je serais fâché de me séparer de vous, si je n'étais persuadé qu'avec l'éducation que vous avez reçue et le singulier avantage que vous avez eu de vivre presque constamment dans ma société et celle de mes bêtes, il est impossible que vous ne réussissiez pas dans le monde. Je vous donne maintenant ce qui vous assurera une fortune rapide; je vous donne ma première guenon, la plus accomplie de son espèce; faites-vous-en une amie pour vous-même, et aimez-la à cause de moi : j'espère qu'avec le temps vous atteindrez à la hauteur à laquelle votre père est par-

venu maintenant. » En disant ces mots, il plaça l'animal sur mon épaule; et ainsi accompagné, je quittai le toit paternel.

» Je pris la route d'Ispahan d'assez mauvaise humeur, car je ne savais trop si je devais être satisfait ou fâché de ce changement dans ma position. Un singe et l'indépendance étaient certainement des choses délicieuses; mais quitter mes camarades et les lieux qui m'étaient si chers depuis mon enfance, et surtout renoncer à cette belle inconnue que mon imagination m'avait peinte parée d'autant d'attraits que *shireen* elle-mème; tout cela me paraissait si triste que, lorsque j'eus atteint la hutte du derviche au *Teng allak Akbar*, mon esprit était tombé dans le plus grand abattement. Je m'assis sur une pierre, près de la hutte, mon singe à mon côté; et je cédai à ma douleur en répandant un torrent de larmes, et criant : *ah Wahi! ah Wahi!* du ton le plus piteux.

» Mes cris firent sortir le derviche; et

lorsqu'il eut entendu mon histoire, il m'invita à entrer dans sa hutte, où je trouvai un autre derviche, d'un extérieur beaucoup plus imposant que le premier. Il était vêtu à peu près de la même manière que je le suis à présent ; en effet, le bonnet que je porte était le sien, mais il avait dans le regard une mobilité vraiment imposante.

» Il parut frappé d'une idée soudaine en me voyant entrer avec ma guenon. Après s'être entretenu en particulier avec l'autre derviche, il me proposa de m'accompagner à Ispahan, promettant qu'il aurait pour moi des égards, et que, si je me conduisais bien, il me mettrait en chemin de faire ma fortune. J'acceptai volontiers; et après que le derviche de la hutte nous eut donné une pipe à fumer, nous partîmes, marchant d'un bon pas, et sans beaucoup parler pendant quelque temps. Le derviche Bideen, (car c'était son nom), commença enfin à me questionner beaucoup sur ma vie pas-

sée; et il parut charmé lorsque je lui eus dit quels étaient mes talens. Il s'étendit alors sur les avantages qui accompagnent la vie d'un derviche, prouva qu'elle était supérieure à celle d'un lûti, et finit par me persuader d'embrasser sa profession. Il me dit que si je voulais le regarder comme mon maître, il m'apprendrait tout ce qu'il savait; et il m'assura que ce n'était pas une petite affaire, d'autant plus qu'il passait pour le derviche le plus accompli de la Perse. Il me parla de magie et d'astrologie, et me donna diverses recettes pour faire des charmes et des sorts, pour servir dans toutes les occasions de la vie, et dont la seule vente pouvait me procurer une fortune. Il m'assura que la queue d'un lièvre placée sous l'oreiller d'un enfant, lui procurait du sommeil; et que son sang donné à un cheval, le rendait léger et lui donnait une longue haleine. L'œil et l'os du jarret d'un loup, attachés au col d'un garçon, lui donnaient du courage;

et une femme qui se frotterait de sa graisse, convertirait l'amour de son mari en indifférence : son fiel, employé de la même manière, produisait la stérilité. Mais l'article auquel on attachait le plus de prix dans les sérails, était le *kûs keftar*, la peau desséchée d'une hyène femelle, qui concilie à la personne qui la porte sur elle, l'affection de tout ce qui l'entoure. Le derviche Biden parla longtemps sur ce sujet et autres semblables, et finit par exciter un tel intérêt dans mon cœur, en mettant pour ainsi dire ma fortune sous les yeux, qu'enfin il hazarda de me faire une proposition qu'il jugeait facilement devoir m'être désagréable.

« Séfer, me dit-il, vous ne connaissez pas le trésor que vous possédez dans cette guenon ; je ne dis pas tant qu'elle sera vivante, mais morte. Si elle était morte, j'en extrairais de tels ingrédiens pour faire des charmes, qu'ils seraient vendus au poids de l'or dans le harem

du shah. Il faut que vous sachiez que le foie de guenon, et seulement de l'espèce de celle que vous avez, ne manque pas de ramener l'amour de l'objet que l'on désire, à la personne qui le possède. Ensuite la peau de son nez, si on la porte au col, est un préservatif assuré contre le poison ; et les cendres de l'animal lui-même, brûlé à petit feu, prises intérieurement, donneront toutes les qualités du singe, la ruse, l'adresse et le talent d'imitation. » Alors il me proposa de tuer la guenon.

« Je fus sans contredit très-alarmé de cette proposition. J'avais été élevé avec ma guenon ; nous avions jusqu'à présent supporté ensemble le bonheur et l'adversité ; et l'idée de la perdre d'une manière aussi barbare était au-dessus de mes forces. J'allais faire un plat refus au derviche, lorsque je remarquai que sa physionomie qui jusque-là avait été gracieuse et ouverte, avait pris l'expression d'une véritable rage. Craignant qu'il ne

prit de force ce que je ne pouvais défendre, je consentis, avec toute la répugnance possible, à l'exécution de son projet. Nous nous écartâmes donc de la route; et ayant trouvé un vallon solitaire, nous ramassâmes un peu de chaume sec et de petit bois, et allumâmes du feu au moyen d'un morceau d'acier et d'une pierre que mon compagnon portait sur lui. Il prit ma pauvre guenon; et sans plus de cérémonie, il lui donna la mort. Ensuite il la disséqua, et en ayant extrait le foie et la peau du nez, il la brûla sur le bûcher qu'il avait dressé. Lorsque tout fut fini, il en recueillit soigneusement les cendres, les mit dans un coin de son mouchoir; et nous continuâmes notre route.

« Nous arrivâmes à Ispahan; et je changeai ceux de mes vêtemens qui appartenaient au costume d'un lûti, pour l'habit des derviches: ensuite nous continuâmes jusqu'à Tehran. L'arrivée de mon maître y produisit un grand effet;

et on ne sut pas plutôt qu'il était dans la ville, que toutes sortes de gens vinrent en foule le consulter. Les mères voulaient préserver leurs enfans contre l'œil du mal; les épouses demandaient des charmes contre la jalousie de leurs maris; les guerriers des talismans pour les préserver d'aucun mal dans les batailles; mais les femmes du sérail du roi étaient ses principales pratiques. Leur demande la plus pressante était quelque charme puissant qui leur assurât l'attention du roi. La collection des matériaux que le derviche Bideen s'était procurée à cet effet, était copieuse. Il avait des poils de lynx, l'épine du dos d'un hibou, et de la graisse d'un ours préparée de diverses manières. Il vendit à l'une des femmes, que son âge avancé rendait plus inquiète que les autres, le foie de la guenon, en lui assurant qu'aussitôt qu'elle paraîtrait, pourvu qu'elle le portât sur elle, sa majesté la distinguerait entre ses rivales.

A une autre qui se plaignait de n'être jamais en faveur, et de se voir trompée dans ses tentatives pour attirer l'attention du roi, il administra une portion des cendres de la guenon; et il donna à une troisième qui avait besoin d'un charme pour effacer les rides, un onguent qui, appliqué méthodiquement, pourvu qu'elle s'abstînt de rire, ou de contracter d'aucune manière les muscles de son visage, devait lui faire paraître la peau extrêmement unie.

» J'étais initié dans tous ces mystères; et je prenais part à ses fraudes toutes les fois que mon maître avait besoin de faire quelque chose de surnaturel pour soutenir son crédit, si par hazard ses charmes ne servaient visiblement à rien. Mais, quels que fussent les profits résultant de son travail ou des dépouilles de mon singe, lui seul était le gagnant, je ne touchais jamais un *ghauz*.

» Je suivis le derviche Bideen dans différens pays, où nous pratiquâmes

notre art : tantôt on nous adorait comme des saints, et tantôt on nous jetait des pierres comme à des vagabonds. Comme nous voyagions toujours à pied, j'eus l'occasion de voir toutes les places dans le plus grand détail. Nous allâmes de Téhran à Constantinople, et de cette capitale au grand Caire, en passant par Alep et Damas. Du Caire, nous nous montrâmes à la Mecque et à Médine ; et nous étant embarqués à Jedda, nous mouillâmes à Surat, dans le Guzerat, d'où nous nous rendîmes à pied, à Lahore et à Cachemire.

» Selon sa coutume, le derviche chercha à tromper les habitans de cette dernière ville ; mais ils étaient trop éclairés pour nous, et nous fûmes obligés de nous sauver sans bruit et en grande disgrace. Nous nous fixâmes à Hérat, où nous fûmes dédommagés de l'échec éprouvé à Cachemire, par la crédulité des Affghans qui étaient assez bons pour croire tout ce que nous leur disions. Mais

comme le derviche dressait un plan au moyen duquel il devait passer pour prophète, et que nos machines à opérer des miracles étaient presque complètes, celui qui avait promis une éternelle jeunesse à des milliers d'individus, paya enfin lui-même, sa dette à la nature. Il s'enferma dans une petite hutte située sur le sommet d'une montagne, près Hérat, où nous fîmes croire aux bonnes gens qu'il ne vivait que de ce que lui apportaient les *gins* et les *peris*. Mais, malheureusement il mourut d'indigestion, après avoir mangé plus d'agneau rôti et de confitures que son estomac n'en pouvait supporter. Pour mon propre crédit, je fus obligé de dire que les *gins*, jaloux de ce que nous autres mortels jouissions de la société d'un être aussi merveilleux, l'avaient enflé de nourriture céleste à un tel point, que son âme ne trouvant plus de place, avait été obligée de sortir de son corps, et qu'elle avait été emportée au cinquième ciel

par un fort vent du nord, qui soufflait alors. J'essayai de leur faire croire que ce vent qui dure cent vingt-sept jours pendant les mois d'été, et sans lequel les habitans mourraient presque de chaleur, était un miracle opéré par le derviche en leur faveur, comme un dernier présent qu'il leur faisait à eux et à leurs descendans à tout jamais. A la vérité, les vieillards qui se rappelaient d'avoir senti ce vent depuis leur enfance, étaient incrédules ; mais leur témoignage n'eut que peu de poids en comparaison de l'influence que nous avions acquise. Bideen fut enterré avec les plus grands honneurs, et le prince d'Hérat lui-même, Eshek-Mirza, prêta son épaule pour porter son cercueil à la fosse. Quelques-uns des plus pieux des Affghans lui élevèrent un mausolée, qui est devenu depuis un but de pélerinage pour tous les pays voisins.

» Je restai à Hérat quelque temps après la mort de mon compagnon, pour

jouir des avantages qui ne pouvaient manquer de m'arriver, comme ayant été l'ami et le disciple d'un personnage d'une aussi haute réputation; et je n'eus pas à me repentir de ma résolution. Je vendis mes charmes à des prix élevés. J'amassai encore une somme considérable par la vente des poils de la barbe de mon défunt ami, et les rognures de ses ongles, que j'assurais à mes chalands avoir soigneusement recueillies pendant sa retraite dans les montagnes; quoiqu'en effet le tout provînt de moi seul. Lorsque j'eus assez vendu de ces reliques pour faire une barbe respectable, et une quantité d'ongles proportionnée, je sentis que si je persistais dans ce trafic, malgré l'extraordinaire crédulité des Afghans, je pourrais un jour être découvert comme un trompeur. Je partis ; et après avoir voyagé dans différentes parties de la Perse, je me fixai enfin, pour quelque temps, au milieu des *Hezareh*, tribu considérable qui vit en grande par-

tie sous des tentes, dans les plaines situées dans le pays plat entre Caboul et Candahar. Mes succès dans cette contrée passèrent presque mes espérances; car je mis en pratique ce que le derviche Bideen avait projeté à Hérat, et me montrai sous le caractère de prophête. »

Ici le derviche Sefer, mettant sa main sur l'épaule du derviche qui était assis près de lui, continua : « Mon ami que voici, fut mon complice en cette occasion; et il se rappelera avec quelle adresse nous parvînmes à faire croire aux *Hezareh* que nous possédions un chaudron toujours plein de riz bouilli, miracle que les plus incrédules même ne manquaient pas de croire, tant qu'ils en avaient leur part. Je suis le célèbre *Hazret Ishan*, celui dont vous avez tant entendu parler depuis peu à Khorassan ; et quoique mon sacré caractère ne fût pas toujours à l'épreuve des attaques que lui firent les armes du shah, cependant je le con-

servai assez long-temps pour tirer du zèle et de la crédulité de mes disciples, de quoi me mettre en état de passer le reste de ma vie dans l'aisance. J'ai vécu pendant quelque temps à Meshed; et il n'y a qu'une semaine que nous avons tâché d'opérer un nouveau miracle, celui de rendre la vue à une fille aveugle ; aussi, sommes-nous maintenant en grande vénération. »

Ici le derviche Sefer termina son histoire, et dit à son voisin de raconter la sienne.

Ce derviche était celui qui avait été son complice chez les Hezareh : il commença comme il suit :

« Mon père était un homme de loi célèbre, de la ville de Kom, jouissant de la réputation de dire ses prières, de faire ses ablutions et d'observer les jeûnes plus régulièrement qu'aucun homme en Perse : enfin, c'était la crême des *shiahs* et le modèle des musulmans. Il avait plusieurs fils, et nous fûmes élevés dans

la pratique la plus rigoureuse des exercices extérieurs de notre religion. La rigueur et la sévérité avec laquelle on nous traitait, était combattue de notre part par la ruse et la dissimulation. Ces qualités se fixèrent graduellement dans nos cœurs; et sans considération pour notre fortune, on nous désigna de bonne heure comme une bande d'hypocrites, et comme les plus effrontés menteurs et les plus grands voleurs de notre pays. Moi, en particulier, je l'étais au point que je devins derviche pour ma propre défense; et je dois la réputation que j'ai acquise en cette qualité, à l'heureuse circonstance dont je vais vous rendre compte.

« J'étais à peine arrivé à Téhran, et logé en face de la boutique d'un droguiste, que je fus appelé en toute hâte, par une vieille femmeq ui m'apprit que son maître le droguiste venait de se trouver tout-à-coup extrêmement malade d'avoir mangé plus qu'il n'avait

coutume ; que les médicamens qu'il avait pris n'avaient produit aucun effet, et que sa famille désirait essayer de quelque talisman : la vieille me pria donc d'en écrire un qui convînt à la situation du malade. Comme je n'avais ni plume, ni encre, ni papier, j'insistai pour aller dans son *anderûm*, ou appartement des femmes, pour le lui écrire: ce à quoi elle consentit. On me conduisit dans une petite cour carrée, et de là dans une chambre, où je trouvai le droguiste étendu par terre sur son lit. Il était entouré d'autant de femmes que le lieu pouvait en contenir ; et toutes criaient : *Wahi*, *Wahi !* au nom de Dieu, il meurt, il meurt ! Les instrumens de médecine et de chirurgie étaient épars de tous côtés; ce qui prouvait qu'on avait tout tenté pour le tuer ou le sauver. On voyait sur une planche, le grand bassin qui avait contenu la potion ordonnée; le long tube de verre, cet instrument de torture, était dans un

coin ; et parmi d'autres ustensiles, j'aperçus le médecin lui-même assis tranquillement à fumer sa pipe. Voyant que tous les moyens humains avaient échoué, l'homme de l'art avait eu recours à ceux surnaturels, et venait de prescrire comme dernière ressource, le talisman que mon sort voulait que j'écrivisse. Un nouveau derviche excitait de nouvelles espérances, car je vis que je causais beaucoup de rumeur, aussitôt que j'entrai dans la chambre du malade. Je demandai du papier avec un air d'autorité, comme si j'avais une grande confiance dans mes propres forces, quoiqu'en effet je n'eusse jamais écrit de talisman. On m'en donna un grand morceau, qui semblait avoir servi d'enveloppe à quelque drogue ; et on apporta une plume et de l'encre. Ramassant alors toute la gravité dont j'étais capable, je griffonnai différentes figures bizarres qui contenaient çà et là les noms d'Allah, Mahomet, Ali, Hassan et Hossein, et tous

les imâns, en les plaçant dans divers anagrammes, et en substituant de temps en temps des figures aux lettres. Je le présentai ensuite avec beaucoup de cérémonie au docteur qui, après avoir demandé un vase et de l'eau, lava toute l'écriture du papier dans le bassin, pendant que les spectateurs faisaient des prières pour l'efficacité du précieux talisman. Le docteur dit alors : « Au nom du prophète, faites prendre ceci au malade ; et si le sort a décrété qu'il vive, les noms sacrés qu'il va avaler maintenant, le guériront ; sans cela, ni mon art, ni celui d'aucun autre homme ne pourront jamais le sauver. »

» Le breuvage fut administré ; et pendant quelque temps, tous les yeux restèrent fixés sur la figure du moribond, comme si les assistans se fussent attendus à une résurrection subite. Il était resté quelques minutes sans donner aucun signe de retour à la vie ; lorsqu'à l'étonnement de tout le monde, à celui du

docteur comme au mien, il poussa un gémissement, ouvrit les yeux, appuya sa tête sur son bras, et finit par vomir d'une manière qui eût fait honneur aux prescriptions d'Abu-Avicenne lui-même. Enfin, il se rétablit.

» Dans mon âme, j'attribuai aussitôt ce changement à la drogue qui avait été enveloppée dans le papier, et qui, avec le goût nauséabonde de l'encre, avait produit l'effet que nous venons de dire ; mais j'eus soin de laisser croire aux spectateurs que la cure était tout-à-fait due à la haute science et à l'écriture d'un homme de mon caractère ; et que sans moi, le droguiste serait mort.

» D'un autre côté, le docteur s'attribua tout le mérite de cet heureux événement ; car aussitôt que le patient ouvrit les yeux, il s'écria : « Ne vous l'avais-je pas dit ? » Et à mesure que le breuvage opérait, il continuait de se réjouir : « Là, là, voyez l'efficacité de ma prescription !

sans moi, vous auriez vu mourir le droguiste devant vous. »

» Cependant, je ne voulus pas lui permettre de continuer, et je lui dis : « Si vous êtes docteur, pourquoi ne l'avez-vous pas guéri sans m'appeler ? Tenez-vous en à vos vésicatoires et à vos saignées ; gardez-vous de vous immiscer dans ce qui ne vous appartient pas.

» M. le derviche, répondit le docteur, je ne doute pas que vous ne puissiez écrire un très-bon talisman, et même le faire payer un bon prix ; mais tout le monde sait ce que sont les derviches ; et si leurs talismans sont jamais utiles, ce n'est pas leur sainteté qui en fait le mérite.

» De qui êtes-vous donc le chien, m'écriai-je à mon tour, pour me parler de cette manière, à moi qui suis le serviteur d'un prophète ? Pour vous autres, docteurs, votre ignorance est proverbiale ; vous la cachez en abandonnant au sort,

si par hasard le malade revient, alors, vous prenez tout l'honneur de la cure pour vous ; s'il meurt, vous dites : Dieu l'avait décidé ainsi ; à quoi pouvaient servir les efforts des hommes ? Allez, allez, quand vous aurez presque tué votre prochain malade, et que vous ne saurez plus que faire, envoyez-moi chercher encore, et je confondrai votre impudente ignorance, en le guérissant comme je viens de guérir le droguiste.

— « Par ma tête et par votre mort, répondit le docteur, je ne suis pas homme à entendre pareilles choses de la bouche de personne, bien moins encore de celle d'un chien de derviche. » Et il se leva aussitôt, et s'approcha de moi dans une attitude menaçante, se servant de toutes les épithètes insolentes qu'il put trouver.

» Je le reçus avec les expressions d'un mépris orgueilleux, et nous en vînmes bientôt aux coups. Il s'attacha à mes cheveux, et moi après sa barbe avec une telle

violence que nous nous arrachâmes mutuellement des poignées de poils. Nous mordions, et crachions et combattions avec furie, sans égard pour le malade ni les cris des femmes. La rumeur devint si grande, qu'elle se fût peut-être terminée par quelque chose de sérieux, si l'une des femmes n'avait couru sur nous, dans une grande agitation, en nous assurant que les officiers du *darogah*, (les hommes de police) frappaient à la porte de la maison et demandaient d'où provenait tout ce tumulte.

» Ceci nous sépara; et j'eus le plaisir de trouver tous les spectateurs de mon côté; car ils exprimèrent leur mépris pour la science du médecin, dont le seul objet était de tirer de l'argent sans faire aucun bien à ses malades, tandis qu'ils me regardaient comme un personnage divin qui, dans mon écriture seule, possédais le pouvoir de guérir toutes sortes de maladies.

» Le docteur voyant que les choses

allaient mal pour lui, sortit sans bruit en faisant la meilleure contenance possible; mais avant de quitter la chambre, il se baissa ; et ramassant, autant qu'il put en trouver, les poils de sa barbe que j'avais arrachés, et auxquels il mêla même quelques-uns de mes cheveux, il les brandit devant ma figure, en disant: « Nous verrons de quel côté seront les rieurs, quand vous serez conduit demain devant le cadi ; car la barbe vaut un ducat par poil à Téhran, et je doute qu'avec vos talismans vous puissiez acheter ceux que je tiens dans ma main. »

» Il était évident que, sa colère une fois appaisée, le médecin n'effectuerait pas sa menace, par égard pour sa réputation ; de sorte que la crainte d'être traîné devant la justice ne me causa aucune inquiétude. Je ne m'occupai donc qu'à examiner le meilleur parti à tirer de l'heureuse circonstance qui venait d'arriver. Le bruit que le

droguiste, qui était le premier de Téhran, se trouvant dans un état désespéré, avait été rendu à la vie par un derviche arrivé tout récemment, se répandit bientôt partout, et je devins l'objet de l'intérêt général. Je n'étais occupé du matin au soir qu'à écrire des talismans, que je faisais payer à mes pratiques selon leurs moyens ; et en peu de temps, je me trouvai possesseur d'une centaine de piastres. Malheureusement pour moi, je ne rencontrais pas tous les jours des droguistes mourans, et des papiers ayant servi d'enveloppes. Me trouvant réduit à vivre sur la réputation de ce seul miracle, réputation qu'à ma grande douleur je voyais diminuer chaque jour, je fis de nécessité vertu ; et me déterminant à parcourir toute la Perse, je quittai aussitôt Téhran. Vers quelque ville que je tournasse mes pas, je ménageais si adroitement mon affaire, que ma réputation précédait toujours mon arrivée. Le droguiste m'avait donné une

attestation par écrit, scellée de son cachet, qu'il avait été rendu à la vie par la vertu d'un talisman écrit de ma main; et je le faisais voir partout où j'allais, pour fortifier la vérité des rapports que l'on avait fait circuler en ma faveur. Je vis maintenant sur cette réputation; elle me supporte assez bien, quant à présent; mais chaque fois que je m'aperçois qu'elle commence à baisser, je vais ailleurs. »

Ici le derviche cessa de parler.

C'était le tour du troisième derviche; il commença en ces termes: « Mon histoire est courte, quoique je sois conteur de profession. Je suis fils d'un maître d'école qui, s'apercevant que j'étais doué d'une heureuse mémoire, me fit lire et répéter la plupart des histoires, dont notre langue abonde. Lorsqu'il trouva qu'il avait meublé mon esprit d'un assortiment convenable, il me lança dans le monde, sous l'habit d'un derviche, pour débiter mes contes en public

aux auditeurs que mes talens pourraient rassembler autourde moi.

» Mes premiers essais ne furent rien moins qu'heureux. Mes auditeurs écoutaient mes histoires, puis s'éloignaient sans me donner aucun salaire pour mes peines. Peu-à-peu j'acquis de l'expérience. Au lieu de me laisser entraîner, comme cela m'était arrivé d'abord, par l'intérêt historique, je faisais une pause quand la catastrophe approchait, et alors je disais en regardant autour de moi : « O vous tous qui êtes présens, si vous voulez être généreux envers moi, je vous dirai le reste! » et je manquais rarement de ramasser une bonne poignée de dînars de cuivre. Par exemple, dans l'histoire du prince de Cathay et de la princesse de Samarcand, quand l'ogre *Hezar Mun* se saisit du prince et qu'il va le dévorer, lorsqu'il est suspendu dans la bouche de l'ogre, entre ses deux mâchoires; que la princesse, tout échevelée et éperdue, est à genoux,

priant pour son salut ; que les officiers, saisis d'effroi, abandonnent leurs lances ; que les chevaux reculent épouvantés ; que le tonnerre gronde, et que l'ogre hurle ; alors je m'arrêtais, en disant : « Maintenant, mes nobles auditeurs, ouvrez vos bourses, et vous apprendrez de quelle manière miraculeuse le prince de Cathay coupa la tête à l'ogre ! » Par ces ruses, je parviens à trouver ma subsistance dans la curiosité des hommes ; et quand mon fonds d'histoires est épuisé dans un endroit, je le quitte pour voyager dans un autre, et j'y renouvelle mes labeurs. »

CHAPITRE XII.

Hajji Baba éprouve que la fraude ne demeure pas toujours impunie, même dans ce monde. — Il fait de nouveaux projets.

Les derviches ayant ainsi achevé le récit de leurs aventures, je les remerciai

de l'amusement et de l'instruction qu'ils m'avaient procurés, et résolus ensuite d'apprendre tout ce que je pourrais d'eux, afin de devenir derviche moi-même, au cas où je serais obligé de quitter ma profession. Le derviche Sefer m'instruisit dans tous les tours nombreux qu'il pratiquait, afin de passer aux yeux du monde pour un homme d'une extrême sainteté; j'appris du second, l'art d'écrire des talismans; et le conteur d'histoires m'apprit quelques-uns des contes dont sa tête était farcie; il me prêta ses livres, et me donna des règles générales pour conduire la curiosité d'un auditoire jusqu'à ce que l'argent sorte insensiblement de toutes les poches.

Cependant, je continuais de vendre mon tabac et mes pipes; mais grâce à mon intimité avec les derviches qui me consumaient mes profits, j'étais obligé de falsifier le tabac de mes pratiques beaucoup plus que de coutume: de sorte qu'elles n'aspiraient presque plus que la

fumée du fumier, de la paille et des feuilles sèches.

Un soir (la nuit était close, c'était à peu près vers l'heure à laquelle on ferme les bazars), une vieille femme en guenilles, et qui paraissait accablée par l'âge, m'arrêta, et me pria de lui apprêter une pipe pour fumer. Elle était entièrement cachée par son voile, et ne prononça pas un mot de plus qu'il ne fallait pour se faire servir. Je lui donnai une de mes plus mauvaises mixtions : elle porta la pipe à sa bouche ; bientôt à sa toux plus qu'affectée, à ses crachemens et à ses exclamations, une demi-douzaine d'hommes vigoureux, et armés de longs fouets, vinrent fondre sur moi, me saisirent et me jetèrent sur le dos. La prétendue vieille écarte alors son voile, et je reconnus le *mohtesib* (1) en personne.

---

(1) Le *mohtesib* est un officier qui parcourt la ville, pour vérifier les poids et mesures et la qualité des denrées.

« Enfin, misérable *Ispahani*, dit-il, je t'ai attrapé ; toi qui empoisonnes depuis si long-temps les gens de Meshed par tes abominables mélanges, tu recevras autant de coups sous les pieds que tes pipes t'ont rapporté de dînars. Apportez le *felek* (1), dit-il à ses gens, et qu'on l'y laisse jusqu'à ce que ses ongles tombent. »

Mes pieds furent aussitôt introduits dans le fatal nœud coulant; et les coups se succédèrent si rapidement, que je vis bientôt les images de dix mille *mohtesibs* mêlées avec dix mille femmes, dansant devant mes yeux, paraissant jouir de mes tortures, et riant de mes grimaces et de mes contorsions. J'implorais la pitié de mon bourreau, par les âmes de son père,

---

(1) Le *felek* est une longue perche, ayant au milieu un nœud coulant, dans lequel on passe les pieds de celui qui doit recevoir la bastonnade, tandis que deux hommes en tiennent les extrémités, pour que deux autres puissent frapper.

de sa mère et de ses aïeux, par sa propre tête, par celle de ses fils et par celle de son prince, par le prophète, par Ali, et par tous les Imâns. Je maudissais le tabac, je renonçais à fumer; j'en appelais à la commisération des spectateurs, à mes amis les trois derviches, qui ne remuaient pas un membre pour moi; enfin, je criai, hurlai, ou suppliai, jusqu'à ce que j'eusse entièrement perdu le sentiment et jusqu'au souvenir.

Lorsque je revins à moi, je me trouvai assis, la tête appuyée contre la muraille, sur l'un des côtés de la rue, entouré d'une foule ébahie de ma misérable situation; personne ne semblait me plaindre. On m'avait enlevé mes pipes, mon pot de cuivre et tout ce que je possédais, m'abandonnant le soin de me traîner, comme je pourrais, dans la maison où j'étais logé. Heureusement elle n'était pas éloignée; et j'y parvins sur mes mains et sur mes genoux, en faisant entendre

les gémissemens les plus douloureux qu'on puisse imaginer.

Je passai une journée entière dans les plus horribles tourmens ; mes pieds enflés n'étaient plus qu'une masse informe de chair et de sang, lorsque je reçus la visite d'un des derviches qui se hasarda à m'approcher. Il n'était pas venu plutôt à mon secours, parce que, disait-il, il avait craint qu'on ne le prît pour mon complice. Dans le commencement de sa carrière, il avait essuyé un traitement semblable au mien, et savait par conséquent quel remède appliquer à mes jambes qui dans peu seraient rendues à leur premier état.

J'eus le temps de réfléchir sur ma situation, pendant que je fus retenu à la chambre : je résolus de quitter Meshed, car je sentais que j'y étais entré dans un malheureux moment. J'avais déjà eu le dos déchiré et je venais de recevoir la bastonnade ; j'étais parvenu à amasser une

petite somme, que je tenais soigneusement enfouie dans un coin de la maison; et j'espérais avec cela me rendre à Téhran par la première caravane qui partirait. Je communiquai mon projet aux derviches qui y applaudirent; et de plus, le derviche Sefer m'offrit de m'accompagner: « car, dit-il, je suis averti que les prêtres de Meshed sont jaloux de mon influence croissante, et qu'ils ourdissent un complot pour ma ruine: comme il est impossible de résister à leur pouvoir, je vais tenter la fortune ailleurs. »

On convint que j'endosserais le costume de derviche. Ayant donc fait emplette dans le bazar d'un bonnet, de quelques chapelets et d'une peau de bouc, que je jetai sur mon épaule, je fus prêt à commencer mon voyage au premier signal.

Nous devînmes si impatiens de partir, que nous étions presque décidés à nous mettre en route sans nos autres compagnons, et à nous fier à notre bonne

fortune pour trouver le chemin, et échapper à tous les dangers; mais nous nous déterminâmes à faire une lecture de Saadi avant de prendre une résolution. Le derviche Sefer, après avoir fait la prière accoutumée, ouvrit le livre et lut: « Il est contraire à la raison et aux avis du sage, de prendre médecine sans confiance, ou de voyager sur une route inconnue sans suivre la caravane. » Ce singulier avertissement fixa nos esprits, et nous nous décidâmes à nous laisser conduire.

En prenant des informations sur le départ de la caravane pour Téhran, je fus charmé d'apprendre que mon ami le muletier Ali-Katir venait d'arriver à Meshed, et qu'il était alors en pourparler avec un marchand, pour conduire, jusqu'à la capitale, sa marchandise consistant en peaux d'agneaux de Bokhara. Aussitôt qu'il me vit, il laissa échapper une exclamation de plaisir, et alluma aussitôt sa pipe qu'il m'invita à fumer

avec lui. Je lui fis part de toutes mes aventures depuis notre séparation, et il me raconta les siennes. Il avait quitté Meshed avec une caravane partant pour Ispahan, ses mules presque toutes chargées de lingots d'argent et de peaux d'agneaux; et après avoir eu de grandes frayeurs à cause des Turcomans, il était heureusement arrivé à sa destination. Cette ville était encore agitée du souvenir de la dernière attaque du caravanserail, dont j'ai donné les détails; et l'opinion générale était que les brigands avaient fait leur approche en un corps formé de plus de mille hommes; qu'on les avait reçus avec beaucoup de bravoure, et qu'un nommé Kerbelai-Hassan, barbier, avait, de sa propre main, blessé si grièvement un des chefs, que le blessé avait eu beaucoup de peine à s'échapper.

J'avais toujours tenu secrète à tout le monde cette partie de mes aventures; et je cachai au muletier l'émotion qui put se manifester en ce moment sur ma

figure, en lui lançant une bouffée de fumée au visage.

CHAPITRE XIII.

Hajjî Baba quitte Meshed; il se guérit et raconte son histoire.

Lorsque je sortis par la porte qui conduit de Meshed à Téhran, je secouai le collet de mon habit, et dis en moi-même : « Puisse le ciel t'envoyer des malheurs! » Car si j'eusse été entendu des pélerins qui en revenaient, il est probable qu'ils m'auraient fort maltraité. Mon compagnon le derviche Sefer, que je connaissais pour penser comme moi, entra dans mes sentimens; et nous donnâmes cours à notre humeur contre les habitans de cette ville : moi, pour les

coups que j'avais reçus ; lui, pour les persécutions qu'il avait essuyées des mollahs.

« Quant à vous, mon ami, me dit-il, vous êtes jeune; vous avez beaucoup à souffrir avant d'acquérir l'expérience nécessaire pour vous conduire dans la vie; ne vous fatiguez pas aux premiers coups; ceux-ci vous en épargneront probablement beaucoup d'autres, et vous apprendront une autre fois à connaître un mohtesib, quoique caché sous le voile d'une vieille femme. Mais, continua-t-il, en se prenant la barbe, pour un homme de mon âge, un homme qui a beaucoup vu le monde, c'est véritablement un grand malheur que d'être obligé de recommencer ses voyages.

— « Mais il vous aurait été facile de rester à Meshed, si vous l'eussiez voulu, lui dis-je : si vous étiez régulier dans vos prières et dans vos ablutions, vous pouviez défier les mollahs.

— « C'est assez vrai, dit le derviche;

mais le fait est que la fête du ramazan approche, et qu'on m'aurait surveillé plus que de coutume. Comme je ne veux ni ne puis jeûner, la fumée m'étant aussi utile que l'air, et le vin aussi nécessaire que le pain quotidien, j'ai cru qu'il valait mieux faire un voyage pendant ce temps, exprès pour profiter des indulgences accordées aux voyageurs. Je les aurais peut-être trompés comme je l'ai fait souvent, en mangeant et fumant en secret; mais un homme aussi marquant que moi, qui vit par la sainteté supposée de son caractère, et que l'on veille de près, ne peut prendre ces libertés.

Nous entrâmes dans Semnan sans qu'il nous fût survenu rien de remarquable, si ce n'est qu'un jour ou deux avant notre arrivée, je m'écorchai le dos à l'ancien endroit malade, en aidant mon ami Ali-Katir à charger une de ses mules. La douleur fut si grande, qu'il me devint impossible de continuer de suivre la caravane;

et je me décidai à rester où j'étais jusqu'à ce que je fusse guéri. Tout danger de la part des Turcomans était passé ; je n'avais donc nul besoin de dépendre plus long-temps d'une caravane. Le derviche Séfer qui brûlait de gagner le vin et les plaisirs de la capitale, continua son voyage.

Je fixai ma demeure dans un des tombeaux qui entourent la ville ; et ayant étendu ma peau de bouc dans un coin, je proclamai mon arrivée, selon la coutume adoptée par les derviches en voyages, en soufflant dans mon cor, et en criant : hak, hû, Allah, Akbar, du ton le plus sonore et le plus retentissant. J'avais donné à ma personne un air sauvage et extravagant ; et je puis me flatter que je faisais honneur aux instructions que j'avais reçues dans l'art de la déception.

Je fus visité par plusieurs femmes pour leur écrire des talismans, et elles me récompensèrent par des petits présens en

fruits, en lait, en miel et autres bagatelles. Mon dos était devenu si douloureux, que je fus obligé de demander s'il n'y avait point de médecin à Semnan : le barbier et le maréchal étaient les seuls individus auxquels on supposât quelque talent. L'un était renommé pour saigner, arracher une dent et remettre un membre; l'autre, vu ses connaissances dans les maladies des chevaux, était souvent consulté sur les infirmités humaines. Il y avait aussi une *gîs sefid* ou perruque grise, une vieille femme, espèce de sorcière, à l'air décrépit, à qui l'on avait recours comme à un oracle, dans toutes les maladies où la science du barbier et du maréchal était sans effet. Cette femme possédait un grand nombre de recettes pour toutes sortes de maux. Tous trois vinrent me voir à la file; et tous convinrent que mon mal provenait du froid; et comme le feu était la chose la plus chaude qu'ils pussent opposer au froid, ils décidèrent à l'unanimité qu'il fallait

de suite cautériser la plaie ; et le maréchal, habitué à travailler le fer froid et rouge, fut nommé opérateur. Il apporta aussitôt une poèle de feu, un soufflet, quelques petites brochettes. Il s'assît dans un coin, fit son feu, et chauffa ses brochettes; lorsqu'elles furent rouges, on me plaça par terre sur le ventre, et mon dos fut cicatrisé en grande pompe avec le fer brûlant, tandis que tous les assistans s'écriaient avec enthousiasme, à chaque brûlure : « *Khoda Shefa Mîdehed* ! Dieu le soulage ! Mes médecins, dans leur sagesse réunie, pour honorer le prophète et les douze Imâns, me marquèrent en treize différentes places. Lorsque j'eus souffert la moitié de l'opération, je commençai à crier de douleur : cependant ils ne me quittèrent que lorsqu'elle fut entièrement terminée. Il se passa bien du temps, avant que les blessures qu'ils m'avaient faites fussent guéries; et comme elles ne pouvaient se fermer qu'en restant tout à fait tran-

quille, je fus confiné dans ma cellule pendant un temps considérable. Enfin, mon échine se cicatrisa entièrement, et mon corps reprit toute sa force. On ne manqua pas d'attribuer mon rétablissement aux treize sages qui avaient présidé à l'opération; et toute la ville devint plus que jamais persuadée de l'efficacité du fer rouge: mais je ne pus m'empêcher de penser que le long repos avait été mon meilleur médecin, opinion que je pris soin de garder pour moi; car je n'avais nul besoin d'empêcher le monde de croire que j'étais protégé par tant de saints personnages.

Je me déterminai alors à poursuivre mon voyage à Téhran; mais avant de me résoudre à paraître sur la scène comme derviche, je résolus d'essayer mon talent à raconter une histoire devant un auditoire de Semnan. C'est pourquoi je me rendis dans une petite place située près de l'entrée du bazar, où la plupart des oisifs de la ville se rassemblent sur le

soir. En faisant les sortes d'exclamations usitées en pareil cas, j'eus bientôt rassemblé une foule. On s'assit bientôt autour de la place que j'avais fixée pour mon théâtre. Il me vint heureusement à la mémoire une petite histoire d'un barbier de Bagdad, que j'avais entendu conter, quand je suivais cette profession. Debout, au milieu d'un cercle de paresseux qui se tenaient les yeux en l'air et la bouche béante, je commençai comme il suit :

« Sous le règne du calife Haroun-al-Raschid, d'heureuse mémoire, vivait, dans la ville de Bagdad, un barbier célèbre, nommé Ali-Sakal. Il était si renommé pour la sûreté de sa main et sa dextérité, qu'il aurait rasé une tête, peigné une barbe et arrangé des moustaches, les yeux fermés, sans amener une seule fois le sang. Il n'y avait pas un seul homme de quelque distinction dans Bagdad, qui ne l'employât; et il avait tant à faire, qu'il finit par devenir fier et

insolent. A peine eût-il consenti à toucher une tête dont le propriétaire ne fut pas au moins un beg ou un aga. Le bois à brûler a toujours été cher et rare à Bagdad; et comme sa boutique en consommait beaucoup, les bûcherons lui apportaient le leur de préférence, presque sûrs de trouver à le vendre aussitôt. Il arriva un jour, qu'un pauvre bûcheron, tout nouveau dans sa profession, et ne connaissant pas le caractère d'Ali-Sakal, alla à sa boutique et lui offrit une charge de bois qu'il venait d'apporter sur son âne, d'un endroit très-éloigné. Aussitôt Ali lui offrit un prix, en se servant de ses mots, *pour tout le bois qui est sur l'âne.* Le bûcheron consent, décharge sa bête et demande l'argent. — « Vous ne m'avez pas encore donné tout le bois, dit le barbier, je dois encore avoir le bât, car il est tout de bois; tel est notre marché. — Comment, dit l'autre dans le plus grand étonnement, qui a jamais entendu parler d'un pareil marché?

C'est impossible. » Enfin, après beaucoup de paroles et d'altercations, l'impatient barbier s'empara du bât et renvoya le pauvre paysan fort en peine. Celui-ci courut aussitôt au cadi et exposa ses griefs : le cadi était un des cliens du barbier, et il refusa de recevoir la plainte. Le bûcheron s'adressa à un juge supérieur; celui-ci protégeait aussi Ali-Sakal, et ne tînt pas compte de la plainte. Le pauvre homme en appela alors au mufti; mais après avoir pesé la question, en buvant une demi-douzaine de tasses de café, en fumant autant de pipes, il décida enfin que c'était un cas trop difficile pour qu'il préjugeât rien, le koran n'en faisant aucune mention ; et que par conséquent le paysan devait supporter cette perte. Le bûcheron ne perdit pas courage. Mais il alla aussitôt chercher un scribe pour écrire une pétition au calife lui-même; et il la lui remit le vendredi, jour où il se rendait en pompe à la mosquée. La ponctualité du calife à lire

les pétitions est bien connue. Il ne se passa pas beaucoup de temps avant que le bûcheron fût appelé en sa présence. Lorsqu'il s'approcha du calife, il se mit à genoux, baisa la terre, et laissant pendre ses bras perpendiculairement devant lui, les mains couvertes des manches de son manteau, et les pieds joints ensemble, il attendit la décision de son sort.

« Mon ami, dit le calife, le barbier a pour lui tes propres paroles, mais l'équité est de ton bord. La loi veut être prise dans les paroles, c'est-à-dire, à la lettre, et les conventions aussi. La loi doit avoir son cours, ou elle n'est rien ; et les conventions doivent être observées, ou il n'y aurait plus de confiance parmi les hommes : par conséquent, le barbier doit garder tout son bois. » Mais ayant appelé le bûcheron tout près de lui, le calife lui dit à l'oreille quelque chose que lui seul entendit, et le renvoya satisfait.

Ici je fis une pause, et tendant une petite timballe d'étain que je tenais à

la main: « Maintenant, repris-je, mes nobles auditeurs, si vous voulez me donner quelque chose, je vous dirai ce que le calife dit au bûcheron. » J'avais excité beaucoup de curiosité, et il n'y eut presque pas un de mes auditeurs qui ne me donnât une pièce d'argent.

« Eh bien donc, repris-je, le calife dit tout bas au bûcheron ce qu'il devait faire pour obtenir satisfaction du barbier, et vous allez savoir ce que c'était. Le bûcheron, après avoir fait ses soumissions, retourna à son âne, qu'il avait laissé attaché dehors, le prit par le licol et s'en retourna chez lui. Quelques jours après, il alla chez le barbier, comme s'il n'y eût jamais eu entre eux la moindre altercation, et le pria de consentir à ce que lui et un de ses compagnons éprouvassent la dextérité de sa main. On convint du prix des deux opérations. Lorsque la couronne du bûcheron fut proprement tondue, Ali-Sakal demanda où était son compagnon. » Il est là, à la

porte, dit l'autre, et il va entrer dans l'instant.» Aussitôt il sortit, et rentra conduisant son âne par la bride. « Voilà mon compagnon, dit-il, et il faut que vous le rasiez. — Le raser ! s'écria le barbier dans la plus grande surprise ; c'est assez que j'aie consenti à m'abaisser jusqu'à vous toucher ; prétendez vous m'insulter en me demandant d'en faire autant à votre âne? sortez, ou je vous enverrai tous deux à *Je hanum*. » Et il les mit à la porte de sa boutique.

» Le bûcheron alla aussitôt trouver le calife ; il fut admis en sa présence, et lui conta le fait : « C'est bien, dit le commandeur des croyans. Qu'on m'amène à l'instant Ali - Sakal avec ses rasoirs, » dit-il à l'un des officiers. Dans l'espace de dix minutes, le barbier était devant lui. « Pourquoi refusez-vous de raser le camarade de cet homme, demanda le calife au barbier? n'en étiez-vous pas convenu? » Ali baisa la terre, et répondit : « C'est vrai, ô calife! telle fut notre con-

vention ; mais qui a jamais fait son camarade d'un âne ? ou qui a jamais pensé à le traiter comme un vrai croyant ? — Vous pouvez avoir raison, dit le calife; mais, d'un autre côté, a-t-on jamais insisté pour qu'un bât fût compris dans une charge de bois ? Non, non, c'est maintenant le tour du bûcheron. Rasez l'âne à l'instant ou craignez les suites de votre refus. » Le barbier fut donc obligé de préparer une grande quantité de savon pour laver l'animal de la tête aux pieds, et de le raser en présence du calife et de toute la cour, au milieu des risées et des quolibets de tous les spectateurs. Le pauvre bûcheron fut ensuite congédié avec une somme d'argent, et tout Bagdad retentit de cette histoire, et exalta la justice du commandeur des croyans.

CHAPITRE XIV.

De l'homme dont Hajjî Baba fait la rencontre, et ce qui s'en suivit.

Je quittai Semnan le cœur léger; ma blessure était guérie; j'étais jeune et beau; vingt tomauns, fruit de mes épargnes à Meshed, sonnaient dans ma bourse. J'avais acquis quelqu'expérience du monde; et je me décidai, aussitôt que j'aurais gagné Téhran, à quitter la robe de derviche, pour me bien habiller de la tête aux pieds, et tâcher de poursuivre mes aventures dans quelque genre de vie plus élevé.

A peu près à une journée de marche de Téhran, comme je voyageais en cha-

tant de tout mon gosier une chanson sur les amours de Leilah et de Mejnoun, je fus joint par un courrier qui entra en conversation avec moi, et m'invita à partager quelques vivres qu'il avait apportés avec lui. La chaleur du jour étant accablante, je me rendis volontiers à son invitation. Nous nous établîmes au bord d'un ruisseau près d'un champ de blé; et le courrier ôtant la bride à son cheval, lui permit de paître dans le blé nouveau. Alors il tira, de la profondeur des plis de son pantalon d'écurie, un mouchoir de poche, dans lequel étaient enveloppés plusieurs morceaux de riz bouilli froid, et trois ou quatre tartines de pain qu'il étendit devant nous, et auxquelles il ajouta quelques caille bottes, qu'il prit dans un petit sac qui pendait au pommeau de sa selle. Il tira encore du même pantalon qui contenait ses souliers, une provision de tabac, une tasse à boire et bien d'autres articles essentiels; une demi-douzaine d'oignons crus qu'il

ajouta au festin ; et nous mangeâmes d'un tel appétit, que nous fûmes bientôt réduits au mélancolique dessert de sucer nos doigts. Nous fîmes couler le tout au moyen d'un peu d'eau du ruisseau ; et seulement alors, tant notre voracité avait été grande ! seulement alors, dis-je, nous pensâmes à nous questionner l'un l'autre sur le but de notre voyage. Il reconnut à mon costume que j'étais un derviche ; et il sut bientôt mon histoire. Quant à lui, c'était un courrier appartenant au gouverneur d'Asterabad ; j'appris de lui, avec autant de joie que de surprise, qu'il apportait la nouvelle de la délivrance de mon ancien compagnon, Asker-Khan, le poète du shah, captif des Turcomans. Je ne fis pas connaître au courrier l'intérêt que je prenais à son message ; car l'expérience m'avait appris qu'il était prudent de garder son secret dans les affaires de ce monde : je feignis donc d'ignorer qu'il existât même une telle personne.

Mon compagnon m'apprit que le poète était parvenu à arriver sain et sauf à Asterabad, et qu'étant dépourvu de tout, il l'avait en même temps dépêché, pour faire connaître sa situation à sa famille. Il me montra les lettres qu'Asker lui avait confiées et qu'il tira de son sein, enveloppées dans un mouchoir. C'était un garçon curieux, quoique ne sachant pas lire ; il fut heureux de trouver en moi quelqu'un qui lui rendît compte de ce que contenaient ces lettres. La première que je parcourus, était un mémoire du poète au roi des rois, dans lequel il racontait, dans le langage le plus poétique, toutes les misères et les tortures qu'il avait endurées, depuis qu'il était tombé entre les mains des Turcomans ; que la faim et la soif, et les traitemens barbares qu'il avait éprouvés, n'étaient rien en comparaison de la privation de la présence toute gracieuse et reluisante de cette perle de royauté, ce brillant de magnificence, la quintes-

sence de toute perfection terrestre, le grand roi des rois; que de même qu'il est permis au plus vil insecte qui rampe sur la terre, de jouir de la chaleur du glorieux soleil; de même, lui, Asker, le moindre des sujets du roi, espérait encore se réchauffer au soleil de sa royale contenance; et, enfin, il demandait humblement que sa longue absence ne le privât pas de l'ombre du trône, qu'il lui fût permis d'aspirer à reprendre son ancien poste auprès de la personne de sa majesté, de lutter encore avec le rossignol, et de chanter les charmes et les perfections de sa charmante rose.

La lettre que j'ouvris ensuite, était adressée au premier visir. Ce ministre, en effet, décrépit de sa personne, et atroce dans sa conduite, y était appelé une planète parmi les étoiles, et l'ancre de salut de l'état: le poète lui demandait sa protection. J'en vis une autre à peu près semblable pour un de ses anciens ennemis, le grand trésorier. Ensuite je

parcourus les lettres adressées à sa famille : l'une à sa femme, l'autre au tuteur de son fils, et la troisième à son intendant. Il parlait à sa femme des arrangemens intérieurs de son anderûn, espérant qu'elle avait été économe dans sa parure, qu'elle avait maintenu dans le devoir ses esclaves femmes; et il la priait de se mettre de suite avec elles à lui faire des habits, parce qu'il manquait de tout.

Il recommandait au gouverneur de son fils de veiller avec soin sur ses mœurs, de lui apprendre les meilleures manières de s'exprimer et de faire un compliment, lui recommandant surtout qu'il n'oubliât jamais ses prières, qu'il veillât particulièrement à lui apprendre à monter à cheval, et aussitôt que possible à lui faire faire l'exercice de la lance, de même qu'à lui montrer à tirer un coup de fusil à cheval, au grand galop.

Il donnait quelques instructions générales à son intendant concernant l'ad-

ministration de ses affaires, lui enjoignant une grande économie. Il lui disait d'aller voir tous les jours le premier ministre ; de l'élever aux cieux, et de faire toutes sortes de protestations de sa part à son excellence. Il lui recommandait de veiller sur ses femmes et ses esclaves, que sa femme n'allât pas trop souvent au bain; que, quand elle sortait avec ses esclaves pour prendre l'air, il l'accompagnât ; qu'il n'admit aucune intrigante et surtout des juives dans son harem, et que les murs qui entouraient les appartemens de ses femmes, fussent toujours entretenus en bon état, afin de les empêcher de rôder sur les toits avec les voisins. Il lui disait encore que son esclave noir, Johur, étant parvenu maintenant à l'âge de puberté, il ne devait plus le laisser entrer librement dans l'anderûn ; et que, si on le voyait jamais prendre quelques familiarités avec aucune des esclaves, il les fît fouetter tous deux. Enfin, il ordonnait à l'intendant

de récompenser largement le courrier porteur d'une si bonne nouvelle pour sa famille.

Je repliai les lettres, recachetai celles qui l'avaient été et les rendis au courrier. Il paraissait beaucoup compter sur la récompense qu'il devait recevoir pour apporter la première nouvelle de la délivrance du poète, et me dit que dans la crainte que quelque autre le devançât, il avait voyagé nuit et jour. Il ajouta que le cheval qu'il montait, appartenait à un paysan à qui il l'avait pris de force sur la route, en lui laissant le sien qui était harassé, pour qu'il le ramenât derrière lui.

Nous conversâmes encore un peu; mais il paraissait tellement accablé de fatigue, qu'il tomba dans un profond sommeil. Il était étendu sur l'herbe; et tout en le regardant, je commençai à penser combien il serait facile de le devancer. Je savais toute l'histoire du poète, et j'étais en quelque sorte iden-

tifié avec lui-même. Je me persuadai facilement que j'avais le droit de m'en rendre le premier narrateur. Quant au cheval, il était autant à moi qu'à lui; surtout puisque le paysan qui avait le sien ne devait pas être éloigné. Ainsi donc, sans plus de cérémonie, je dépliai le mouchoir qui était encore sur ses genoux, et en tirant la lettre pour l'intendant, je montai le cheval, lui mis les étriers aux côtés, et partis au galop. En peu de temps, j'eus laissé le dormeur bien loin, derrière moi, et fait un chemin considérable sur la route de la capitale.

Je réfléchis, en voyageant, sur ce qu'il y avait de mieux à faire, et de quelle manière je me présenterais à la famille du poète, pour rendre mon histoire plus piquante, et m'assurer la récompense qui paraissait destinée au courrier. Je calculai que j'aurais au moins une bonne journée d'avance sur lui; car, en s'éveillant, il serait sans doute obligé de

parcourir à pied un certain espace, avant de pouvoir se procurer un autre cheval, s'il ne retrouvait pas le sien, ce qui était très-douteux. A pied, comme il était, il y avait cent à parier contre un, que personne ne voudrait le croire, et qu'on refuserait de lui louer un cheval pour faire sa route. Je résolus donc de vendre en arrivant à Téhran, le cheval et les harnois pour ce qu'on voudrait m'en donner, de changer mon habit de derviche contre le costume du pays, et de me faire passer pour un homme de retour d'un long voyage. Je devais me présenter à la maison du poète, et faire le plus beau conte possible, ce qui était fort aisé, avec la connaissance intime que j'avais des moindres affaires de notre homme.

CHAPITRE XV.

Hajjî Baba arrive à Téhran, et va chez le poète.

J'ARRIVAI à Téhran de bonne heure dans la matinée, par la porte *Shah Abdul Azîm*, à l'instant où on venait de l'ouvrir, et mis aussitôt mon cheval en vente au marché qu'on y tient tous les jours à cet effet. Je savais par expérience que c'était une bonne bête, au train dont j'avais voyagé depuis que j'avais pris congé du courrier; mais un marchand de chevaux à qui je le proposai, me démontra si clairement qu'il était plein de défauts, que je pensai que j'aurais du bonheur si j'en tirais la moindre chose. Il était *chup* (1), il avait

(1) Les Persans ont une aversion particulière

l'*ableh* (1), il était vieux, et avait eu les dents brûlées. Enfin, il semblait posséder toutes les qualités qu'un cheval ne doit pas avoir. Je fus par conséquent surpris, quand il m'offrit cinq tomauns, pourvu que je comprisse la selle et la bride dans le marché ; et il le fut autant quand je le pris au mot, et acceptai son offre. Il me paya comptant la moitié de la somme, et m'offrit un âne à demi-mort de faim en paiement du reste, ce que je refusai ; et il me promit de finir de me payer la première fois qu'il me verrait. J'étais trop pressé pour continuer de marchander plus long-temps. J'allai droit au bazar où j'achetai un bonnet noir ; je déposai ma tiare de derviche ; et m'étant

---

pour les chevaux qui ont les jambes blanches d'un côté, ce qu'ils appellent *chup;* ils estiment fort peu aussi ceux qui ont l'*ableh*.

(1) Maladie qui consiste en de petites marques blanches et lépreuses sur le nez, autour des yeux et sous la queue

équipé de manière à passer pour un homme qui arrivait d'un long voyage, je demandai le chemin qui conduisait à la maison du poète.

Elle était située dans un quartier agréable de la ville, entourée de jardins plantés de peupliers et de grenadiers, et dans une rue que traversait un ruisseau bordé de magnifiques *chenars*. Mais la maison semblait proclamer l'absence du maître : la porte était à demi-fermée; personne ne s'y trouvait; et quand j'entrai dans la première cour, je n'aperçus que peu d'indices qu'il y eût même un seul habitant. Ceci ne me donnait pas une haute idée de la manière dont je serais récompensé. Enfin, parvenu à la chambre supérieure, située au-dessus de la porte, je vis un homme d'à peu près cinquante ans, assis sur un tapis, fumant sa pipe d'eau. Je devinai que c'était l'individu même que je venais chercher, c'est-à-dire le *nazir* ou intendant.

Je m'écriai aussitôt : « Bonnes nouvelles ! Le khan arrive. »

« *Yani-Cheh?* que voulez-vous dire ? demanda-t-il ; quel khan ? d'où et quand arrive-t-il ? »

Quand je me fus expliqué et que je lui eus présenté la lettre qui lui était adressée, il parut tomber dans un état qui tenait le milieu entre une joie feinte et un chagrin réel, entre l'étonnement et la crainte.

« Mais êtes vous sûr, me dit-il, que le khan existe ?

Très-sûr, répondis-je, et avant la journée de demain, vous reverrez un autre courrier qui vous donnera de plus grands détails sur son évasion, et qui vous apportera des lettres pour le roi, les visirs et autres. »

Alors mon homme fit entendre toutes sortes d'exclamations incohérentes : « quelle chose étonnante ! quelle poussière est tombée sur nos têtes ! où irai-je ? que ferai-je ? »

Lorsqu'il se fut remis un peu, j'essayai de l'engager à me donner l'explication de son émotion en cette circonstance, et à me dire pourquoi il était si agité et si troublé en apparence, de ce qui ne devait être pour lui qu'un motif de joie. Tout ce que je pus apprendre se réduisit à ceci: « Il doit être mort, tout le monde dit qu'il l'est; sa femme a rêvé qu'elle avait perdu sa plus grosse dent, celle qui lui faisait tant de mal, et par conséquent il est mort : d'ailleurs le roi l'a décidé. Il ne peut être en vie, il ne peut être en vie. »

— « Eh bien, dis-je, s'il est mort, soit; tout ce que je puis dire, c'est qu'il était un des vrais croyans d'Asterabad, il n'y y pas six jours; et il le prouvera en personne, en se montrant à Tehran dans le courant de la semaine prochaine. »

Après que le nazir se fut assis, qu'il se fut étonné, et qu'il eut ruminé pendant quelque temps, il dit: « Vous ne serez pas étonné de ma perplexité, quand je vous

aurai dit l'état où sont ici les choses, par suite du rapport qui a été fait de la mort de mon maître. D'abord, le shah a saisi tous ses biens ; sa maison, ses meubles et ses provisions, y compris ses esclaves géorgiennes, ont été donnés à Khur-Ali-Mirza, un des derniers fils du shah : son village appartient maintenant au premier vizir ; sa place est sur le point d'être donnée à Mirzal-Fûzûl ; et pour couronner l'œuvre, sa femme a épousé le précepteur de son fils. Dites-donc maintenant si j'ai tort ou raison de me tourmenter ? »

J'avouai qu'il n'y avait point lieu à discussion ; « mais en même temps, lui dis-je, que deviendra ma récompense ? »

— « Oh ! quant à cela, répondit le nazir, vous ne pouvez en attendre aucune de ma part, car vous ne m'avez apporté aucune joyeuse nouvelle : vous pourrez la réclamer à mon maître, quand il viendra, si vous voulez ; mais je ne vous donnerai rien. »

Sur quoi je quittai le nazir, en promettant de revenir un autre jour; et le laissant à ses réflexions, je m'éloignai.

CHAPITRE XVI.

Hajjî fait des projets pour l'avenir, et se trouve mêlé dans une querelle.

Je résolus d'attendre l'arrivée du poète, et de chercher par son crédit à obtenir quelque place où je pusse gagner ma vie honnêtement, et courir la chance de m'avancer dans le monde, sans avoir recours aux artifices et aux fraudes que j'avais déjà employées; car j'étais fatigué de hanter le bas-peuple. Je voyais devant moi tant d'exemples de gens qui étaient parvenus dans le monde et avaient acquis des richesses et des honneurs, et qui étaient d'une origine tout aussi obs-

cure que la mienne, que je jouissais par avance de mon élévation future, et que je convenais même dans mon esprit, de ce que je ferais quand je serais premier visir.

Qu'était le premier favori du shah, me disais-je à moi même, Ismaël *Beg-tellai*, ou le doré, sinon un *ferash* (piqueur de tentes)? il n'est pas plus beau que moi et n'a pas une meilleure réputation; et s'il se trouvait jamais une occasion de comparer notre talent comme cavalier, je pense qu'un homme qui a été dressé au milieu des Turcomans, lui montrerait ce que c'est qu'aller à cheval, malgré toute sa réputation. Oui, et le fameux grand trésorier, qui remplit d'or les coffres du roi, sans oublier le sien : qu'était-il? Le fils d'un barbier vaut bien celui d'un épicier; et dans le cas où nous nous trouvons, il vaut beaucoup mieux, car je sais lire et écrire; et, si la renommée dit vrai, son excellence ne sait ni l'un ni l'autre. Il boit et mange

ce qui lui plaît; il met un habit neuf tous les jours; et, après le shah, il a le choix de toutes les beautés de la Perse : tout cela sans avoir la moitié de mon esprit ou de mes talens, car à entendre parler le monde, on le croirait un peu moins bête qu'un *chûr be tesheed*, c'est-à dire, un âne doublement accentué.

Je continuais de rester plongé dans ces sortes de méditations, le dos appuyé contre la muraille d'une des avenues les plus populeuses qui mènent à la place du palais du roi; et j'avais tellement échauffé mon imagination par la perspective de ma grandeur future, qu'en me levant pour m'éloigner, je poussais instinctivement la foule qui était devant moi, comme si, pleine de respect, elle eût dû s'écarter pour ouvrir le passage à un homme de mon importance. Les uns me regardèrent avec étonnement, d'autres m'injurièrent; le reste me prit pour un fou; et, effectivement, quand je revins à moi-même, que je

jetais les yeux sur mes vêtemens déchirés et ma tournure de mendiant, je ne pus m'empêcher de sourire de leur surprise et de ma folie. J'allai directement au bazar des habits; décidé à me mettre dans un état plus décent; c'était le premier pas à faire pour mon changement de vie.

Je traversai la foule, et fus arrêté par une violente querelle entre trois hommes, qui s'injuriaient l'un l'autre avec une violence extraordinaire. Je me pressai dans le cercle qui les entourait, et là, à mon grand étonnement, j'aperçus le courrier que j'avais trompé, qui, secondé par un paysan, attaquait le marchand de chevaux, qu'ils venaient de jeter en bas du cheval que je lui avais vendu.

— C'est mon cheval, disait le paysan.

— C'est ma selle, disait le courrier.

— Ils sont à moi, s'écriait le marchand de chevaux.

Je vis aussitôt le danger où j'étais; et

j'allai me glisser hors de la foule, quand je fus aperçu par le marchand de chevaux, qui me saisit par la ceinture en disant : — « Voilà celui qui m'a vendu le cheval. » Aussitôt que j'eus été reconnu par le courrier, tout le feu de la querelle retomba sur ma tête comme un tonnerre; et je fus presqu'accablé de sa violence. Fripon! voleur! coquin! telles étaient les épithètes qu'on faisait tinter à mes oreilles sans pitié.

— « Où est mon cheval, criait l'un? — Donne-moi ma selle, vociférait l'autre. — Rends-moi mon argent, criait un troisième. — Menez-le au cadi, disait la foule. »

Vainement, je criai, jurai et défiai la foule; vainement je devins ensuite toute douceur et conciliation; il se passa dix minutes avant que je pusse me faire entendre. Chacun exposait ses griefs : la rage du courrier était presque indomptable; le paysan se plaignait de l'injustice qui lui avait été faite; et le

marchand de chevaux m'appelait par toutes sortes de noms, pour lui avoir volé son argent. Je commençais à parler à l'un, je menaçais l'autre, et m'efforçais d'effrayer le troisième; je disais au courrier : « Pourquoi êtes-vous si colère? Voilà votre selle en bon état, que pouvez-vous demander de plus? » Puis je criais au paysan : « Vous ne crieriez pas plus, si votre bête avait été tuée; prenez-la, et allez vous en, et remerciez Allah qu'il ne soit pas arrivé pire. » Quand au marchand de chevaux, je me déclarai contre lui, avec toute l'amertume d'un homme qui avait été volé dans sa propriété. « Vous avez droit en effet de vous plaindre d'avoir été trompé, lorsqu'en ce moment, vous savez que vous ne m'avez payé que la moitié du prix du cheval, et que vous vouliez me faire prendre un âne mort pour le restant de la somme! »

Je proposai de lui rendre son argent; mais il le refusa, et insista pour que je

lui payasse de plus la nourriture du cheval ; sur quoi une nouvelle querelle s'éleva. On produisit, de part et d'autre, des argumens qui ne convenaient à aucune des parties ; et conséquemment nous nous mîmes en marche pour aller chez le *daroga* ou magistrat de police, à qui nous convînmes de nous en rapporter pour décider la question entre nous.

Nous le trouvâmes à son poste, au centre du bazar. Il était environné de ses officiers qui, avec leurs longs bâtons, étaient prêts à donner la bastonnade au premier délinquant. J'exposai notre affaire, avec toutes ses circonstances, en insistant très-fort sur l'intention manifeste de me tromper, qu'avait montrée le marchand de chevaux. Le maquignon répondit, et me démontra que, comme le cheval ne lui appartenait pas, ayant été volé à un autre, il n'était pas juste que la nourriture de l'animal restât à sa charge.

La question troubla tellement le daroga, qu'il refusa de la décider; et il allait nous faire conduire au tribunal du cadi, quand un vieillard décrépit, qui était spectateur, dit : « Pourquoi élever tant de difficultés dans une affaire toute simple? Quand le marchand de chevaux aura payé à Hajjî le reste du prix du cheval qu'il lui doit, alors Hajjî lui payera la nourriture de la bête, pendant tout le temps qu'elle est restée entre les mains du marchand. »

Chacun s'écria : *Barîch allah! Barîch allah!* Louange à Dieu ; et, tort ou non, ils parurent tellement frappés de la justice spécieuse de cette décision, que le daroga nous congédia en nous disant d'aller en paix.

Je ne perdis pas un moment, pour rendre au marchand de chevaux le prix de l'achat du cheval, et en tirer un reçu en bonne forme. Ce ne fut qu'après avoir terminé avec moi, qu'il commença à peser le mérite de cette décision ; et il

parut extrêmement en peine de découvrir comment, s'il avait quelque droit à recevoir le prix de la nourriture de son cheval, ce droit se trouvait balancé parce qu'il n'avait pas payé la moitié du prix du cheval. Il semblait penser qu'il avait été dupe pour la première fois ; et très-heureusement sa colère retomba sur le daroga, qu'il accusa très-librement d'être un vieux fou, et un homme qui n'avait pas plus de titres à la réputation de juge, que lui à celle d'honnête homme.

CHAPITRE XVII.

Hajjî endosse de nouveaux habits, va au bain, et se montre dans un nouveau rôle.

Je me regardai alors comme débarrassé de cette désagréable affaire, que

j'avais bien dûment attirée moi-même sur ma tête, et me félicitai d'en être quitte à si bon marché. Je pris donc le chemin du bazar aux habits; et, étant entré dans la première boutique près de la porte, je demandai le prix d'un drap rouge dont j'ambitionnais de faire un *barûni* ou manteau, parce que je pensais que cela attirerait sur ma personne ce respect que j'avais toujours eu pour ceux qui en portaient de semblables. Le marchand, après m'avoir regardé de de la tête aux pieds, s'écria: « Un *barûni*, vraiment! Et pourquoi donc faire? Et qui le paiera? »

« C'est pour moi vraiment, lui répondis-je. »

« Un pauvre diable comme vous a-t-il besoin d'un pareil manteau, dit-il? les mirzas et les kans seuls en portent; et je suis sûr que vous n'êtes ni l'un ni l'autre de ces personnages. »

J'allais répondre avec beaucoup de colère, quand un *dalal* ou fripier passa

près de moi, chargé de toutes sortes d'habits de hasard, qu'il colportait pour les vendre. Je l'accostai, malgré les sollicitations réitérées du marchand en boutique, qui se repentait, mais trop tard, de m'avoir repoussé d'une manière aussi insolente. Nous nous retirâmes dans un coin de la porte d'une mosquée voisine; et là, le dalal, déposant son fardeau, étala sa marchandise devant moi. Je fus séduit par une jolie veste de soie, garnie devant de dentelle d'or, et de boutons de même métal: j'en demandai le prix. Le dalal vanta sa beauté et mon goût, jura quelle avait appartenu à l'une des Géorgiennes favorites du roi, qui ne l'avait portée que deux fois; et me l'ayant fait essayer, il tourna et retourna autour de moi, en s'écriant pendant tout le temps: *mashallah, mashallah!* Dieu soit loué! J'étais si content de cette veste, que je voulus y rassortir un schall pour faire une ceinture, et il me montra un vieux

cachemire plein de trous et de reprises, qu'il m'assura avoir appartenu à l'une des femmes du harem du roi, et qu'il me promit de passer à un prix raisonnable. Ma vanité me fit préférer ce vieux cachemire à un schall neuf de Kermân, que j'aurais eu pour le même prix. Je l'arrangeai de manière à cacher les défauts, j'en entourai mes reins. Il ne me fallait plus qu'un poignard pour rendre mon costume complet; le dalal m'en fournit un aussi. Dès que je fus ainsi équipé, je ne pus résister à exprimer ma satisfaction au revendeur, qui ne resta pas en arrière avec moi, et m'assura qu'il n'y avait pas dans Téhran, un homme plus beau, ni mieux vêtu.

Lorsque nous en vînmes à régler nos comptes, l'affaire prit une tournure plus sérieuse. Le dalal commença à protester de sa probité, assurant qu'il n'était pas comme ceux de sa sorte, qui demandaient cent, et acceptaient cinquante; et que, quand il disait une chose, on pou-

vait compter sur sa véracité. Il me demanda alors cinq tomauns pour l'habit, quinze pour le schall et quatre pour le poignard, ce qui faisait en tout vingt-quatre tomauns.

Mes délices s'évanouirent en entendant cela; car j'avais à peine vingt tomauns dans ma poche. J'allais me dépouiller de ma parure, et reprendre mes vieux habits, quand le dalal m'arrêta, en disant : « Vous trouvez peut-être ce prix un peu trop élevé, mais sur ma tête et votre âme, c'est ce que cela me coûte. Dites-moi ce que vous voulez m'en donner? » Je répondis qu'il était inutile de marchander avec lui, d'après un prix aussi élevé; mais que s'il voulait me donner ses habits pour cinq tomauns, je serais l'acquéreur. Il rejeta cette offre avec dédain; sur quoi je me déshabillai, et lui rendis son bien. Quand il eut rassemblé ses hardes, et que toute transaction entre nous paraissait impossible, il dit : « Je me sens de l'amitié pour vous, et je

ferai à votre égard ce que je ne ferais pas pour mon frère; je vous laisse le tout pour dix tomauns. » Je refusais encore, et nous continuâmes à *marchandailler* jusqu'à ce que nous convînmes que je lui donnerais six tomauns, et un septième pour se faire un habit à son usage; ce qui fut aussitôt fait que dit.

Alors le dalal me quitta, et je fis mon paquet dans l'intention d'aller d'abord au bain et de m'y habiller. J'achetai sur ma route une paire de pantoufles vertes à talons, une chemise bleue et un pantalon de soie cramoisie; et après avoir noué le tout dans un mouchoir, je me rendis au bain.

Personne ne fit attention à moi en entrant; car un homme d'une aussi chétive apparence, ne pouvait causer aucune sensation; et je m'en consolai, en pensant que cela changerait aussitôt que j'aurais mis mes nouveaux habits. Je déposai mon paquet dans un coin où je

me déshabillai aussi ; et m'étant entouré d'une serviette, j'entrai dans le bain.

Là, tous les rangs étaient égaux, en apparence au moins ; et je me flattais maintenant que mes belles formes, la largeur de mon estomac et ma fine taille, me rendraient l'objet de l'admiration générale. J'appelai un des dalâks ou baigneurs, pour me faire les différentes frictions avec la main et le sac de crin ; je lui ordonnai aussi de me raser la tête, d'apprêter les ingrédiens nécessaires pour me teindre la barbe, les moustaches et les cheveux, aussi bien que mes mains et la plante de mes pieds : je lui dis aussi de préparer le dépilatoire ; enfin je lui fis part de mon intention de subir une lustration complette.

Aussitôt que le dalâk se fut mis à me frotter, il exprima son admiration sur la largeur de ma poitrine par des exclamations réitérées ; et réfléchissant à l'importance que mes habits allaient me donner, j'agis comme un homme accoutumé

à cette espèce de louange et d'attention. Le dalâk me dit que je n'aurais pu venir dans un moment plus heureux, car il venait d'opérer sur un khan, qui ayant reçu un habit d'honneur de la part du shah, pour avoir apporté les premiers melons de Ispahan, avait été envoyé au bain par les astrologues, cette époque étant la plus favorable pour mettre un nouvel habit.

Aussitôt que tout fut fini, le dalack m'apporta du linge sec, et me conduisit à l'endroit où j'avais laissé mes habits. Avec quel plaisir j'ouvris mon paquet et inspectai ma parure! Il me semblait que je devenais un homme nouveau, à mesure que je mettais chacun de mes nouveaux habits. Je n'avais jamais porté de soie. J'attachai mon pantalon avec l'air d'un homme du bon ton; et quand j'entendis le bruit que faisait la garniture de ma veste par le frottement, je regardai près de moi dans l'extase, pour voir si quelqu'un m'admirait. Je roulai

mon schall autour de moi, dans le style le plus nouveau; les deux extrémités, presque pendantes sur le devant, et le milieu fort large par derrière; quand le poignard brilla à ma ceinture, je me persuadais que rien ne pouvait surpasser le fini de tout mon ajustement. Je fis former des pointes au sommet de mon bonnet, dans le véritable style *kajari* ou royal, et le placai sur ma tête, presque sur une oreille. Quand le baigneur m'apporta enfin le miroir, comme pour me prévenir de payer le bain, je le retins afin qu'il arrangeât lui-même mes cheveux; il les fit boucler derrière mes oreilles, et tortilla mes moustaches de manière à les faire remonter vers mes yeux. Ensuite, je le payai largement; et lui confiant mes vieux habits, je sortis avec l'air d'un homme d'importance.

CHAPITRE XVIII.

Le poète revient de sa captivité. — Ce qui en résulte pour Hajjî Baba.

Je me dirigeai vers la maison du poète, dans l'espoir d'en recevoir quelques nouvelles. Dès en entrant dans la rue, j'aperçus une foule considérable à la porte; et j'appris bientôt qu'il venait d'arriver, et qu'il finissait la cérémonie de faire son entrée chez lui par les toits, au lieu d'y entrer par la porte : car telle est la coutume, quand un homme que l'on a cru mort, revient chez lui.

Je me pressai aussitôt à travers la foule, et entrai dans la chambre où le poète était assis, en lui faisant de grandes démonstrations de joie, et en le félicitant

sur son heureuse arrivée. Asker ne me reconnut pas; et lors même que je lui eus expliqué qui j'étais, il pouvait à peine croire qu'un homme aussi brillant et aussi vif, fut le même coquin, sale et déguenillé, qu'il avait connu autrefois.

L'appartement était rempli de toutes sortes de gens, les uns contents de son retour, les autres pleins de dépit. Parmi ceux-ci, et au nombre de ceux qui lui faisaient les plus beaux complimens, était Mirza Fûzûl, celui qui avait été nommé pour lui succéder dans sa place, et qui ne cessait de s'écrier, tant qu'il resta dans la chambre: « Votre place est vacante, et nos yeux sont éclairés. » Enfin, on entendit un grand brouhaha : les portes s'ouvrirent, et on annonça un officier du roi qui ordonnait au poète de se rendre en sa présence, ce qu'il fit avec les mêmes habits, les bottes et la poussière qu'il apportait de son voyage.

La partie ainsi interrompue, je quittai la maison dans la résolution de revenir

le lendemain ; mais comme j'allais sortir de la cour, je rencontrai le nazir, avec qui j'avais eu la conversation dont j'ai déjà parlé. Il ne me parut pas faire partie des heureux. « Au nom d'Allah, lui dis-je, vous voyez que je vous disais la vérité : le khan existe ! » — « C'est vrai, me répondit-il, avec un soupir ; et puisse-t-il vivre long-temps ! Mais Dieu est grand ! » et il me quitta, en faisant deux ou trois exclamations semblables, et en apparence tourmenté de la plus vive inquiétude.

Je passai le reste du jour à aller et venir et à bâtir des châteaux en l'air. Je me promenai dans les bazars, j'entrai dans les mosquées, et niaisai parmi les oisifs, que l'on voit toujours en grand nombre autour de la porte du palais du roi. Là, les nouvelles du jour étaient le retour du poète, et la réception qu'il avait eue du shah. Les uns disaient que sa majesté, en entendant parler de son arrivée, avait décidé que cela ne pouvait être,

qu'il était mort, et qu'il fallait qu'il le fût. Les autres, au contraire, rapportaient que le roi avait reçu cette nouvelle avec plaisir, et qu'il avait fait donner dix tomauns à celui qui l'avait apportée. La vérité était cependant que le roi avait été contrarié de la résurrection du poète, parce qu'elle avait détruit les arrangemens qu'il avait faits à l'égard de sa maison et de ses biens, et qu'il n'était pas disposé à le bien recevoir. Mais Asker, qui connaissait bien la passion de sa majesté pour la poésie, et particulièrement pour celle qui chante les louanges du roi, avait depuis long-temps prévu l'événement, et s'était muni d'un impromptu qu'il avait composé dans son exil, chez les Turcomans. Il répéta cet impromptu au moment convenable; et les vagues de la faveur du roi, qui se précipitaient contre lui, se détournèrent entièrement, et coulèrent à son avantage. Enfin, on lui remplit la bouche d'or, pour ses peines; on le couvrit d'un vêtement ma-

gnifique, et il fut réintégré dans sa place et ses propriétés.

Je ne perdis point de temps à retourner féliciter celui que j'avais adopté pour patron, et je ne manquai pas un seul matin de me rendre à son lever. Voyant qu'il était favorablement disposé pour moi, je lui fis connaître ma situation, et le priai, ou de me donner une place dans sa maison, ou de me recommander comme domestique à quelqu'une de ses connaissances. J'avais appris que l'abattement du nazir, au retour de son maître, provenait de la crainte qu'Asker ne découvrît certaines fraudes qu'il avait commises pendant son absence ; et comme j'espérais que je pourrais bien lui succéder dans sa place, j'exprimai le zèle le plus grand pour l'intérêt du poète, et lui fis connaître tout ce que je savais de la conduite de l'intendant. Cependant, je ne réussis point; car, soit qu'il eût une connaissance des hommes bien plus profonde que je ne le pensais, ou

que le nazir eût tâché de lui prouver son innocence, et de me rendre suspect, ce que j'ignore, le fait est qu'il conserva sa place et que je continuai d'assister au *lever* du poète.

Enfin, Asker m'appela à lui un matin, et me dit : « Hajjî, mon ami, vous savez combien je me suis toujours montré reconnaissant de vos bontés pour moi, quand nous étions ensemble prisonniers des Turcomans : maintenant je vais vous en donner des preuves. Je vous ai fortement recommandé à Mirza Ahmak, *Hakim Bashi*, ou premier médecin du roi, qui a besoin d'un domestique; et je ne doute pas, si vous le satisfaites, qu'il ne vous apprenne son art et ne vous mette en état de faire votre fortune. Vous n'avez qu'à vous présenter devant lui de ma part, et il vous donnera aussitôt un emploi. »

Je n'avais point de goût pour pratiquer la médecine; et me rappelant l'histoire qui m'avait été racontée par le derviche,

j'avais le plus grand mépris pour cette profession : mais ma position était désespérée ; j'avais dépensé mon dernier dînar, et il ne me restait plus par conséquent qu'à accepter. Je me rendis donc chez lui, le lendemain matin. Sa maison était située dans le voisinage du palais. En entrant dans une cour obscure et négligée, je trouvai plusieurs personnes malades, les unes accroupies contre la muraille, les autres soutenues par des amis, d'autres encore avec des bouteilles à la main, attendant le moment où le médecin quitterait les appartemens de ses femmes, pour faire ses affaires en public. Je m'avançai vers une fenêtre ouverte, où se tenaient ceux qui n'avaient pas le privilége d'entrer dans la salle, et je m'y établis jusqu'à ce qu'on m'appelât. Il y avait dans la chambre plusieurs personnes qui venaient faire leur cour au docteur (presque tout officier de la cour a son lever) ; et j'appris en observant tous ces flatteurs, combien il était nécessaire, pour avancer dans la vie, de

me servir de tout, même du chien et du chat de celui qui avait accès auprès des hommes puissans, s'ils venaient s'offrir sur mon passage. Je fis mes réflexions sur les malheurs que j'avais déjà soufferts; et je calculai pendant combien de temps il me faudrait flatter et ramper, pour avoir droit moi-même à tant d'attentions, quand je connus aux salutations de ceux qui étaient près de moi, que le docteur venait de s'asseoir à la fenêtre, et que le travail du jour était commencé.

Le *hakîm* était un vieillard à l'œil cave, aux pommettes saillantes et à la barbe claire. Son dos était considérablement courbé, et son attitude ordinaire, quand il était assis, était le menton en l'air, la tête enfoncée entre les deux épaules, et les deux mains dans la ceinture, tandis que les deux coudes formaient triangle de chaque côté du corps. Il faisait des questions brusques et courtes, répondait par des *hums*, *hums* inarticulés, et semblait penser à tout autre chose qu'à ce qu'on lui disait.

Après avoir écouté le détail des maux de ceux qui étaient venus le consulter, et adressé quelques paroles au petit cercle de ses parasites, il me regarda; et quand je lui eus dit que j'étais la personne dont le poète lui avait parlé, il fixa sur moi ses petits yeux vifs, pendant une seconde ou deux, et me pria d'attendre, parce qu'il désirait me parler en particulier. En conséquence, il leva bientôt la séance, et sortit de la chambre. Je fus invité à le suivre dans une petite cour séparée, mûrée de tous côtés, excepté d'un seul, où était situé le *khelwet*, où cabinet particulier.

CHAPITRE XIX.

Hajjî Baba entre au service du médecin du roi. — De quelle manière il fut d'abord employé.

Aussitôt qu'il me vit, le docteur m'invita à entrer dans le cabinet, et

me pria de m'asseoir ; ce que je fis avec toute l'humilité qu'il est d'usage qu'un subordonné témoigne à son supérieur, pour un si grand honneur.

Il m'apprit que le poète lui avait parlé en ma faveur, et lui avait dit que l'on pouvait compter sur moi, surtout pour la prudence et la discrétion; que j'étais fertile en expédiens; et que, si l'on me confiait une affaire dans laquelle la circonspection ou le secret fussent nécessaires je saurais la conduire avec toute l'habileté possible. Je m'inclinai plusieurs fois pendant qu'il parlait, et tins respectueusement devant moi, mes mains couvertes de mes manches, tout ayant soin que mes pieds fussent également cachés aussi. Alors il continua et dit : « J'ai précisément besoin maintenant d'une personne telle qu'on vous présente; et comme j'ai une grande confiance dans la recommandation de mon ami Asker, je me propose d'user de vos bons offices. Si vous réussissez selon mes souhaits,

vous pouvez être assuré qu'il vous en arrivera bien, et que je n'oublierai pas vos services. »

Alors, il me dit d'approcher davantage de lui, et continua d'un ton bas et confidentiel et en regardant par dessus ses épaules, comme s'il eût craint d'être entendu. « Hajjî, il faut que vous sachiez qu'il est arrivé, depuis peu, à cette cour, un ambassadeur européen, à la suite duquel est un docteur. Cet infidèle a déjà acquis quelque réputation ici. Il traite ses malades d'une manière tout-à-fait nouvelle pour nous; et il est arrivé avec une caisse pleine de médicamens dont nous ne connaissons pas même les noms. Il prétend connaître un grand nombre de choses dont nous n'avons jamais entendu parler en Perse. Il ne fait aucune distinction entre les maladies chaudes et froides, ni les remèdes froids et chauds, comme Galien et Avicenne l'ont ordonné; mais il donne du mercure comme calmant, fait des incisions dans le

ventre avec un instrument tranchant pour guérir les vents dans l'estomac (1); et ce qui est pis que tout, c'est qu'il prétend chasser la petite vérole en introduisant dans notre corps un certain extrait de vache, découverte qu'un de leurs philosophes a faite récemment. Cela ne peut aller ainsi, Hajjî. La petite vérole a toujours été pour moi une excellente source de lucre ; je ne puis souffrir en être privé, parce qu'il plaira à un infidèle de venir ici nous traiter comme des bestiaux. Nous ne pouvons souffrir qu'il nous ôte le pain de la bouche. Mais la raison pour laquelle j'ai particulièrement besoin de votre aide, provient de ce que je vais vous dire. Il y a deux jours, le grand visir se trouva attaqué d'une maladie étrange, après avoir man-

---

(1) Ceci fait allusion à la manière de guérir l'hydropisie, opération inconnue aux Persans, jusqu'à ce que les chirurgiens anglais la leur eussent apprise.

gé plus quà son ordinaire de la laitue et des concombres crus, assaisonnés avec du vinaigre et du sucre. Ceci vint aux oreilles de l'ambassadeur européen, qui en effet était présent quand le visir avait mangé la laitue; il lui envoya aussitôt son médecin, en le priant de permettre qu'il lui donnât ses secours. Il paraît que le grand visir et l'ambassadeur n'étaient pas bien ensemble depuis quelque temps, parce que ce dernier pressait pour quelque exigeance politique, à laquelle le visir, dans les intérêts de la Perse, était obligé de se refuser; en conséquence, pensant que ce serait un bon moyen de se concilier l'infidèle et d'en venir à un arrangement, il consentit à accepter les services du docteur. Si j'eusse appris à temps cette circonstance, je serais aisément parvenu à empêcher que cela n'allât plus loin; mais le docteur ne tarda pas un instant à administrer son remède qui, à ce que j'ai entendu dire, consistait seulement en

une petite pilule blanche et sans goût. D'après ce que chacun en dit, et comme si le malheur l'eût voulu, l'effet que cette pilule a produit, a quelque chose de tout-à-fait merveilleux. Le grand visir en a éprouvé un tel soulagement qu'il ne parle plus que de cela; il a dit qu'il avait senti la pilule tirer l'abattement de l'extrémité même de ses doigts; et qu'il a maintenant découvert en lui-même un renouvellement de forces et d'énergie, tel qu'il rit de sa vieillesse et parle même de porter le nombre de ses femmes au complet permis par notre bienheureux prophète. Mais le mal ne s'est pas arrêté là; la renommée de cette drogue et celle du docteur européen se sont répandues dans toute la cour; et la première chose dont le roi a parlé ce matin au *selam* (l'audience), a été le miracle opéré par la pilule. Il a interpelé le grand visir, pour qu'il lui répétât tout ce qu'il avait déjà dit à ce sujet; et tandis qu'il parlait des merveilles produites

sur sa personne, on entendait dans toute l'assemblée un murmure général d'applaudissement et d'admiration. Ensuite sa majesté s'est tournée vers moi, et m'a prié de lui expliquer la raison pour laquelle une si petite cause avait pu produire de si grands effets ; et je fus obligé de répondre en m'inclinant, autant que je le pus pour cacher ma confusion, et en baisant la terre : « Je suis votre sacrifice, ô roi des rois! je n'ai pas encore vu la drogue que le docteur infidèle a donnée au serviteur de votre majesté, le grand visir ; mais aussitôt que je l'aurai vue, j'informerai votre majesté de tout ce qui la concerne. Toutefois votre humble esclave supplie le centre de l'univers de se rappeler qu'en cette occasion le principal agent doit être un malin esprit, un ennemi de la vraie foi, puisque c'est un instrument entre les mains d'un infidèle, d'un homme qui appèle notre saint prophète un impos-

teur et qui révoque en doute les décrets tous puissans de la prédestination. »

Après avoir dit cela pour ébranler la réputation croissante du docteur, je me retirai pour méditer profondément sur les moyens de découvrir les secrets de l'infidèle et surtout de connaître la nature de la prescription qui a opéré tant de miracles; et vous êtes venu on ne peut plus heureusement à mon secours. Il faut que vous fassiez de suite sa connaissance; et j'abandonne à votre adresse le soin de sonder ses pensées et de lui arracher sa science. Mais comme je désire me procurer un échantillon du médicament qu'il a administré au grand visir, étant obligé d'en rendre compte demain au shah, il faut que vous commenciez vos services avec moi, par manger beaucoup de laitue et de concombres crus, et vous rendre aussi malade que sa hautesse le visir. Alors, vous aurez recours à l'européen qui

vous donnera, sans doute un duplicata de la célèbre pilule, et vous me le remettrez.

— » Mais, lui dis-je, car j'avais déjà presque pris le frisson à cette proposition extraordinaire, comment me présenterai-je devant un homme que je ne connais pas ? D'ailleurs, on raconte tant d'histoires merveilleuses des Européens, que je ne saurai comment faire : je vous prie, donnez-moi quelques instructions sur la manière dont je dois agir ; leurs mœurs et leurs coutumes sont tout-à-fait différentes des nôtres. »

« Cela est vrai, répondit Mirza-Ahmak, et vous pourrez vous en former une idée, quand je vous dirai qu'au lieu de se raser la tête, et de laisser pousser leur barbe, comme nous le fesons, ils font tout le contraire ; car on ne voit pas un vestige de poil sur leur menton et leurs cheveux sont aussi épais sur la tête que s'ils avaient fait vœu de ne jamais les couper. Ensuite, ils s'asseoient sur de petites plate-

formes, tandis que nous nous accroupissons par terre ; ils prennent leur nourriture avec des griffes de fer, tandis que nous mangeons avec nos doigts ; ils sont toujours debout à marcher, et nous, nous sommes toujours assis ; ils portent des habits justes et nous de très-amples ; ils écrivent de gauche à droite, nous de droite à gauche ; ils ne prient jamais, nous prions cinq fois par jour. Bref, on ne finirait pas, si on voulait dire tout ce qu'on pourrait en dire ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que ce sont les gens les plus sales de la terre, car ils ne trouvent rien d'impur ; ils mangent de toutes sortes d'animaux, depuis le cochon jusqu'à la tortue, sans le moindre scrupule, et cela après leur avoir coupé la gorge ; ils dissèquent un cadavre, sans se purifier aucunement après ; ils remplissent toutes les fonctions animales de leur nature, sans jamais penser qu'il soit nécessaire d'aller au bain chaud, ou même sans se frotter de cendres après. »

— » Et est-il vrai, lui dis-je, qu'ils soient si irascibles, que si par hazard on doute de leur parole, et qu'on les appèle menteurs, ils se battent jusqu'à la mort ? »

— » On le dit aussi, répondit le docteur ; mais je n'en ai pas encore eu la preuve ; cependant, je dois vous avertir d'une chose, c'est que s'il leur arrive d'admirer quelque objet qui vous appartienne, il ne faut pas leur dire, comme on le dirait à l'un de nous : « C'est un présent que je vous fais, cela vous appartient ; » de peur qu'ils ne vous prennent au mot en le gardant : ce qui, vous le savez, serait très-désagréable et bien loin de votre pensée ; mais vous devrez autant que possible dire ce que vous penserez, car ils aiment la franchise. »

— « Mais alors, si cela est vrai, ne pensez vous pas que le docteur européen s'apercevra que j'ai un mensonge à la bouche, en prétendant être malade quand je me porte bien ; et en lui de-

mandant pour moi un médicament, dont j'ai besoin pour un autre ?

— « Non, non, dit le mirza, vous devez être malade, réellement malade, vous entendez; alors il n'y aura point de mensonge. Allez, Hajjî, mon ami, dit-il, en passant son bras autour de mon col; allez manger vos concombres à l'instant, et faites moi avoir ce soir la pilule. » Et par ses flatteries, il m'empêcha de faire aucune autre objection à sa demande inattendue. Il me poussa doucement hors de la chambre, sachant à peine si je devais rire ou pleurer de la nouvelle tournure que mes affaires avaient prise. Etre malade sans stipuler aucune récompense, était une chose à laquelle je ne pouvais consentir; je revins donc sur mes pas, décidé à faire un marché avec mon patron; mais quand je rentrai dans la chambre, il n'y était plus; il paraît qu'il était dans son harem. Je fus donc obligé d'aller remplir ma mission.

CHAPITRE XX.

Hajjî Baba réussit à tromper les deux hommes de la Faculté, en tirant de l'un une pilule, et une pièce d'or de l'autre.

Je demandai mon chemin pour aller à la maison de l'ambassadeur, et partis dans l'intention de me conformer aux desirs du docteur, en me rendant malade, s'il était possible, sur la route; mais après de plus mûres réflexions, je pensai qu'un mal d'estomac n'était pas une marchandise qu'on pût acheter à volonté; car, bien que la laitue et les concombres pussent ne pas convenir à un vieux grand visir, il y avait cependant cent à parier contre un, qu'un jeune homme comme moi les digérerait facilement. Cependant, je me décidai à ob-

tenir la pilule par la ruse, si je ne pouvais me la procurer d'une manière plus directe. Je considérai que si je feignais d'être malade, le docteur me découvrirait probablement, et me jetterait hors de chez lui comme un trompeur. Je préférai donc le moyen plus facile de me faire passer pour un des domestiques du harem royal, et de faire quelqu'histoire au moyen de laquelle je pusse parvenir à mon but. En conséquence, j'entrai dans une des boutiques du bazar où l'on vend de vieux habits, et je louai un manteau tel que les portent les scribes; et remplaçant le poignard qui était à ma ceinture par un rouleau de papier, je me flattai de pouvoir passer pour quelque chose de plus qu'un domestique ordinaire.

Je trouvai bientôt la demeure de l'ambassadeur. J'avais présent à l'esprit tout ce que Mirza-Ahmak m'avait dit, et je n'approchai de l'habitation du docteur qu'avec une sorte de crainte. J'en

trouvai les avenues entassées de pauvres femmes qui venaient, à ce qu'on me dit, pour recevoir le nouveau préservatif contre la petite vérole. Je supposai que le docteur européen avait des motifs politiques pour faire adopter sa méthode; et comme il faisait l'opération gratis, il ne manquait pas de cliens, particulièrement de pauvres, qui ne pouvaient approcher de la porte d'un médecin persan sans un présent, ou l'or à la main.

En entrant, je trouvai un homme assis au milieu d'une chambre près d'une plate-forme de bois élevée, sur laquelle étaient empilés des boîtes, des livres, et une multitude d'instrumens et d'ustensiles dont l'usage m'était inconnu. Il avait, dans son extérieur et son costume, l'air le plus infidèle que j'eusse jamais vu; son menton et sa lèvre supérieure étaient sans le moindre vestige de poil; il ressemblait absolument à un eunuque; il tenait sa tête découverte de la manière

la plus indécente, et portait un bandage serré autour du cou, avec d'autres affaires de chaque côté de ses joues, comme s'il avait voulu cacher quelque blessure ou quelque maladie. Ses habits étaient tellement serrés sur son corps, et son vêtement de dessus particulièrement était taillé à angles si aigus, qu'il était évident que le drap devait être une marchandise bien rare et bien chère dans son pays. La partie inférieure de son costume était surtout bien indécente, et il gardait ses bottes dans la chambre, sans aucune considération pour le tapis sur lequel il marchait, ce qui me frappa par l'excès de l'ignorance de tout savoir vivre.

Il parlait notre langue; car aussitôt qu'il me vit, il me demanda comment j'allais, et remarqua aussitôt qu'il faisait beau tems: vérité qui était si évidente que je l'affirmai aussitôt. Je crus alors qu'il était nécessaire de lui faire quelque beau discours, et je le flattai le plus qu'il

me fut possible, en lui disant la grande réputation qu'il avait déjà acquise en Perse. J'ajoutai que Lockmann était un fou près de lui; et que, quant aux docteurs persans, ils n'étaient pas dignes de tenir son pilon. A tout cela, il ne répondit rien. Je lui dis alors que le roi lui même, ayant entendu parler des effets surprenans de sa médecine sur la personne de son grand visir, avait ordonné à son historien d'insérer le fait dans les annales de l'empire, comme un des événemens les plus extraordinaires de son règne; qu'il avait produit une sensation considérable dans le sérail de sa majesté; qu'un grand nombre de femmes s'étaient trouvées mal aussitôt, et qu'elles brûlaient de faire l'épreuve de sa science; que l'esclave géorgienne favorite du roi souffrait effectivement beaucoup en ce moment, que j'avais été député par le chef des ennuques, ensuite d'un ordre spécial de sa majesté, pour me procurer une drogue semblable à

celle que le premier ministre avait prise; et je terminai mon discours en priant le docteur de m'en donner une à l'instant.

Il parut réfléchir à ce que je lui avais dit; et après quelque temps, il dit qu'il n'avait pas coutume d'administrer des drogues à ses malades, sans les avoir vus d'abord, parce qu'il s'exposerait ainsi à leur faire plus de mal que de bien; mais que, si l'esclave avait besoin de son ministère, il s'estimerait très-heureux d'aller la visiter.

Je répondis à cela qu'il lui serait impossible de voir la figure de l'esclave géorgienne, parce qu'aucun homme n'avait jamais joui de cette permission en Perse, excepté son mari. En cas d'extrême nécessité, peut-être un docteur aurait-il la permission de sentir le pouls d'une femme, mais il faudrait encore que sa main fut couverte d'un voile.

A quoi l'Européen répondit : « Pour juger de l'état de mon malade, non-seu-

lement il faut que je lui tâte le pouls, mais il faut encore que je voie sa langue.»

— « La méthode de regarder la langue est tout-à-fait nouvelle en Perse, lui dis-je, et je suis sûr qu'on ne vous permettra jamais une semblable vue dans le sérail, sans un ordre spécial du roi lui-même; un ennuque se couperait plutôt la langue avant. »

— « Eh bien donc, dit le docteur, souvenez-vous que si je vous donne ma pilule, c'est sans prendre sur moi aucune responsabilité de ses effets; car, si elle ne guérit pas, il peut arriver qu'elle tue.»

Quand je lui eus assuré qu'il ne pourrait lui en arriver aucun mal ni préjudice, il ouvrit un grand coffre qui paraissait rempli de drogues, et en tirant une petite quantité d'une certaine poudre blanche, il la mêla avec un peu de pain en forme de pilule, et la mettant dans du papier, il me la donna, en m'indiquant la manière de l'administrer. Voyant qu'il ne faisait aucun mystere

de sa science, je commençai à le questionner sur la nature et les propriétés de cette médecine particulière, et sur sa pratique en général. Il me répondit sans réserve, non pas comme nos docteurs persans qui font parade de grands mots et qui ajustent toutes les maladies qui se présentent à eux, à ce qu'ils ont lu dans leur Galien, leur Hippocrate et leur Avicenne.

Lorsque j'eus appris tout ce que je pouvais savoir, je le quittai avec de grandes démonstrations d'amitié et de reconnaissance, et retournai de suite auprès de Mirza-Ahmak, qui m'attendait sans doute avec une grande impatience. Après m'être débarrassé de mon manteau d'emprunt et avoir repris mes propres vêtemens, je parus devant lui avec une figure faite pour l'occasion, car je désirais lui faire croire que la laitue et les concombres avaient fait leur effet. A chaque mot, je prétendais éprouver un violent tiraillement; et je jouai si

bien mon rôle, que le caractère sévère et inflexible de Mirza-Ahmak lui-même fut ému par quelque chose qui ressemblait à de la pitié pour moi.

— « Là ! là ! dis-je en entrant dans son appartement ; au nom d'Allah, prenez votre pilule. Et pour me faire payer double, je fis les plus horribles grimaces et poussai de profonds gémissemens. « Là ! j'ai suivi vos ordres, et maintenant je m'en remets à votre générosité. » Ahmak tâcha de me prendre l'objet de sa convoitise, mais je tins bon ; et tout en lui donnant à entendre que j'espérais une prompte récompense, je faisais un mouvement comme pour l'avaler, à moins qu'il ne me mît quelque chose dans la main. Il craignait tant de ne pouvoir répondre aux questions du roi concernant la pilule, il était si pressé de l'avoir en sa possession, qu'il m'offrit aussitôt une pièce d'or. Un amant ne sollicite pas avec plus d'empressement sa maîtresse de lui accorder une faveur,

que ne le fit le médecin pour avoir ma pilule. J'aurais probablement continué de feindre un peu plus long-temps et tâché de lui arracher une seconde pièce; mais, quand je le vis préparer une drogue de sa façon, pour calmer ma douleur, je pensai qu'il était grand temps de finir; et me prétendant tout-à-coup soulagé, je lui donnai ma pilule.

Lorsqu'il la tint, il la considéra avec empressement, et la tourna et retourna sur la paume de sa main, sans paraître plus avancé qu'auparavant. Enfin, après l'avoir laissé librement épuiser toutes ses conjectures, je lui dis que le docteur européen n'avait pas fait difficulté de me dire qu'elle était composée de *jivch*, ou mercure.—« Du mercure! vraiment, s'écria Mirza-Ahmak! comme si je ne connaissais pas cela! Ainsi, parce que cet infidèle, ce chien d'*Isauvi* (sectateur de Jésus) se plaît à nous empoisonner avec du mercure, je dois perdre ma réputation; et mes ordon-

nances (telles que son père n'en vit jamais, même en rêve) doivent être tournées en ridicule ! Qui a jamais entendu parler de mercure comme médicament? Le mercure est froid, et la laitue et le concombre sont froids aussi. Vous ne vous servirez pas de glace pour faire fondre la glace. Cet âne ne connaît pas même les premiers élémens de sa profession. Non, Hajjî, cela ne sera jamais; nous ne devons pas permettre qu'on rie à notre barbe de cette manière. »

Il continua de s'emporter pendant un temps considérable, contre son rival; et il aurait sans doute continué plus long-temps, mais il fut rappelé à lui par un message du roi qui lui ordonnait de venir en sa présence. Il endossa avec le plus grand empressement, son habit de cour, changea son bonnet noir de peau d'agneau ordinaire pour un autre entouré d'un schall, enfila ses bas de drap rouge, demanda son cheval, et prenant la pilule avec lui, il sortit

à la hâte et rempli de la plus grande appréhension sur le résultat de l'audience.

CHAPITRE XXI.

Hajjî décrit la manière dont le shah de Perse prend médecine.

La visite du docteur au roi avait eu lieu tard dans la soirée; aussitôt qu'il revint, il me fit appeler. Je le trouvai en apparence dans une grande agitation et plein d'inquiétude. « Hajjî, me dit-il en entrant, approchez-vous de moi; » et ayant fait sortir tout le monde, il me dit à voix basse: « il faut nous débarrasser de ce docteur infidèle d'une manière ou de l'autre. Que pensez-vous qu'il soit arrivé? le shah l'a consulté; il l'a tenu en

audience privée pendant une heure ce matin, sans que j'en susse rien; et sa majesté m'a envoyé chercher pour me dire le résultat de cet entretien. Je me suis aperçu que l'Européen avait déjà acquis une grande influence. Il paraît que le roi lui a fait l'histoire de ses maux, de sa débilité, de son vieil asthme, et de ses mauvaises digestions; il m'a parlé avec extase de la sagacité et de la pénétration de ce misérable; car simplement à voir sa langue et à sentir son pouls, avant que l'infidèle eût appris l'état de sa maladie, il demanda si sa majesté ne faisait pas un trop fréquent usage des bains chauds (1), si, quand il fumait, il ne lui prenait pas aussitôt un accès de toux; et si, dans sa nourriture, il n'usait pas trop de marinades, de confitures et

---

(1) C'est parmi les Persans, qui ont reçu de l'éducation, la manière la plus honnête de s'exprimer, lorsqu'il s'agit de quelque allusion aux mystères du harem.

de riz nageant dans le beurre. Le roi lui a donné trois jours pour étudier sa maladie, pour consulter ses livres, et pour recueillir les opinions des docteurs européens sur un sujet aussi important pour toute la Perse, et pour composer un médicament qui le rétablisse entièrement et renouvèle sa constitution. Alors le centre de l'univers m'a demandé mon opinion, en me priant de parler hardiment sur les Européens en général, et sur leurs médicamens. Je ne perdis pas cette occasion d'exprimer mes sentimens; aussi, après la préface ordinaire de mes discours, je dis que, quand aux Européens, le shah, dans sa profonde sagesse, devait savoir que c'était une race infidèle et impure, parce qu'ils traitaient notre prophète comme un trompeur, et qu'ils mangeaient le porc et buvaient du vin sans scrupule; qu'ils étaient des femmes pour la mine et des ours pour les mœurs; qu'on devait avoir pour eux la plus grande méfiance, parce que leur

premier objet, à en juger par ce qu'ils avaient fait dans l'Inde, était de prendre les royaumes, et de faire leurs très-humbles serviteurs des shahs et des nababs. » Quant à leurs médicamens, je m'écriai : « Que Dieu en préserve votre majesté! ils sont aussi trompeurs dans leurs effets, que le sont les Européens dans leur politique : ils prétendent guérir avec ce qui nous cause la mort. Leur principal remède est le mercure (et là je montrai ma pilule); et ils font un si libre usage de leurs couteaux et de leurs instrumens, que j'ai entendu dire qu'ils couperaient un membre à un homme pour lui sauver la vie. » Alors je fis un tel portrait des funestes effets que les remèdes étrangers pourraient produire, que j'arrachai au shah la promesse de n'en pas prendre, sans user de toute la précaution que sa sagesse et sa prudence pourraient lui suggérer. Il le promit; et aussitôt que l'Européen aura envoyé la drogue qu'il prépare, je serai appelé de

nouveau. « Maintenant, Hajjî, ajouta le docteur, il ne faut pas que le shah touche au remède de cet infidèle; car si par hazard il venait à lui faire du bien, je suis un homme perdu. Qui voudrait jamais consulter Mirza-Ahmak? Non, il faut éviter qu'une pareille catastrophe arrive, quand je devrais prendre moi-même toutes ses drogues. »

Nous nous quittâmes, en nous promettant mutuellement de faire tout ce que nous pourrions pour discréditer le docteur infidèle; et trois jours après, Mirza-Ahmak fut appelé de nouveau devant le roi, pour inspecter l'ordonnance promise, et qui consistait en une boîte de pilules. Naturellement il éleva toutes sortes de soupçons sur leur efficacité, répandit quelques craintes sur le danger de recevoir aucune drogue de l'agent d'une puissance étrangère; et enfin, il laissa le shah dans la résolution d'en référer à ses ministres. Le lendemain, à l'audience publique ordinaire, le shah

étant assis sur son trône, et environné de son premier visir, de son grand trésorier, de son ministre de l'intérieur, son premier secrétaire d'État, son grand chambellan, son écuyer cavalcadour, son premier maître des cérémonies, son médecin en chef, et de plusieurs autres grands officiers de sa maison, il s'adressa au premier visir, exposa les négociations dans lesquelles il était entré avec le médecin étranger, maintenant résident à sa cour, pour la restauration et la rénovation de sa royale personne. Il dit que, dans la première conférence, ledit médecin étranger, après l'inspection due de la personne royale, avait remarqué qu'il existait différens symptômes de débilité; que, dans la seconde, après avoir assuré le shah qu'il avait passé trois jours entiers à consulter ses livres et ses mémoires, et à y rechercher les opinions des savans de son pays, il avait combiné les propriétés de plusieurs drogues dans une seule, qui, prise intérieurement,

produirait des effets si étonnans, qu'aucun talism n ne pourrait entrer en comparaison avec elle. Sa majesté ajouta qu'elle avait appelé dans ses conseils son *hakîm bashi*, premier médecin, qui, dans sa sollicitude pour le bonheur de la monarchie persane, avait examiné attentivement l'ordonnance de l'étranger, et s'était déclaré contre elle, à cause de certaines appréhensions et de certains doutes qui s'étaient glissés dans son esprit; savoir, 1° s'il était politique d'abandonner l'administration intérieure de la personne royale à un régime et à des ordonnances étrangères; 2° si, dans le remède prescrit, il n'existait pas des causes lentes qui pussent miner, compromettre, et enfin détruire cette personne royale et sa constitution, sous le prétexte de la restaurer et de la renouveler. « Dans ces circonstances, dit le centre de l'univers en élevant la voix, j'ai jugé à propos de réfléchir avant d'aller plus loin; et j'ai résolu d'exposer le cas devant vous,

pour que, dans vos sagesses réunies, vous pussiez établir une opinion capable d'être émise devant le roi ; et afin que vous prononciez avec une parfaite connaissance de cause, j'ai décidé, comme acte préparatoire, que chacun de vous, en vos propres personnes, prendriez une de ces pilules, pour que vous et moi puissions juger de leurs différens effets.

A ce discours tant gracieux, le grand-visir et tous les courtisans s'écrièrent : « Vive à jamais le roi ! Puisse son ombre royale ne jamais diminuer ! Non-seulement nous sommes heureux de prendre des pilules, mais d'exposer nos vies pour le service de votre majesté ! Nous sommes votre sacrifice, vos esclaves ! Puisse Dieu donner au shah la santé, et une victoire éclatante sur tous ses ennemis ! » Sur quoi, le premier des valets reçut ordre d'apporter du harem la boîte de pilules du médecin étranger, et la présenta au roi sur un plat d'or. Alors, sa majesté fit approcher le hakîm-

bashi, et lui ordonna, en lui remettant la boîte, de faire le tour de la société, en commençant par le premier visir, jusqu'au dernier membre du conseil, selon son rang, en administrant à chacun une pilule.

Après cela, toute l'assemblée avala la dose prescrite; et un moment de silence général s'établit, pendant lequel le roi examina attentivement les traits de tout son monde, pour y lire les premiers effets de la drogue. Quand les grimaces furent finies, la conversation tourna sur les affaires de l'Europe; sa majessé fit plusieurs questions, auxquelles répondirent de leur mieux les différentes personnes qui étaient présentes.

Le médicament commençait peu à peu à faire son effet. Le grand trésorier, le premier, homme fort et robuste, qui, jusqu'à ce moment, s'était tenu immobile, en répondant seulement, *belli*, *belli*, oui, oui, toutes les fois que sa majesté ouvrait la bouche pour parler,

parut mal à son aise ; car ce qu'il avait avalé, avait mis en action un magasin d'infirmités, qui jusque-là l'avaient laissé tranquille. Tous les yeux s'étaient fixés sur lui, ce qui avait considérablement augmenté l'embarras de sa situation; lorsque le premier secrétaire d'état, un grand homme, maigre et plat comme une latte, devint tout à coup d'une pâleur mortelle, et commença à suer* par tous ses pores. Il fut suivi par le ministre de l'intérieur, dont les regards malades semblaient supplier sa majesté de lui permettre de quitter son auguste présence. Tous les autres furent secoués de différentes manières, à l'exception du premier visir, un petit homme celèbre pour sa dureté et son entêtement, et qui paraissait rire dans sa manche, des douleurs qu'éprouvaient ses compères d'office.

Aussitôt que le shah aperçut que la médecine faisait effet, il renvoya l'assemblée, en ordonnant à Mirza-Ahmak,

de lui faire un rapport officiel de tout ce qui se serait passé, aussitôt qu'il connaîtrait l'histoire de chaque pilule; et il se retira dans son harem.

Le vieux et rusé docteur tenait maintenant son rival en son pouvoir; en conséquence, il présenta l'affaire au roi, sous un tel jour que sa majesté renonça à faire l'expérience de l'ordonnance du médecin étranger, et elle tomba dès-lors dans l'oubli. La première fois qu'Ahmak me vit, il m'apprit ce que je viens de dire, et il ne pouvait contenir son ivresse. — « Nous l'avons emporté, ami Hajjî, me dit-il. L'infidèle a pensé que nous étions des sots; mais nous lui apprendrons ce que sont les Persans. Quel chien est-il donc, d'aspirer à la haute faveur de faire une ordonnance pour le roi des rois? Non, ce droit m'appartient. Nous devons nous contenter de faire comme nos pères faisaient. La prescription qui guérissait nos ancêtres, nous guérira aussi; et ce que Lockman et Avi-

cenne ordonnaient, nous devons nous contenter de l'ordonner après eux. » Il me renvoya ensuite bâtir de nouveaux projets, pour détruire l'influence ou le crédit que le nouveau médecin pourrait acquérir, et pour lui conserver à lui-même, son importance et sa réputation à la cour.

FIN DU PREMIER VOLUME.